

Antoine et Piao

Éric de Bellefonds

Antoine et Piao

On fait souvent dans les parcs des rencontres inattendues mais fort intéressantes. J'avais pris l'habitude, il y a quelques années, d'aller chaque après-midi m'asseoir une heure ou deux dans un parc qui se trouvait juste en face de mon appartement. C'était un parc assez petit, où n'allait presque personne. En tout, peut-être quatre bancs, au milieu d'une grande pelouse que pour une fois on laissait pousser naturellement, et quelques arbres bien placés pour donner presque l'impression d'être dans un bois.

Un jour, je m'avançais distraitemment le long du chemin vers le banc sur lequel j'avais l'habitude de m'installer, quand j'aperçus un homme assis à une extrémité. Bien qu'il devait avoir au plus 23 ans, il avait le visage fatigué des hommes qui ont trop vécu. Il portait un long par-dessus usé, et poussait des soupirs répétés en se balançant avec désespoir. Ma première réaction fut d'être déçu de trouver quelqu'un là où j'espérais pouvoir être entièrement seul, et normalement, je le confesse, j'aurais même été un peu fâché d'y voir une espèce de clochard, et c'est d'assez mauvaise humeur que j'aurais continué mon chemin en espérant trouver un autre endroit pour m'asseoir. Mais, malgré ses vieux vêtements et son air abattu, il se trouvait que ce jeune homme avait fière allure. Il était encore beau, et avait un je-ne-sais-quoi qui le séparait du vulgaire. Il était impossible, si on avait la moindre perspicacité, de le prendre pour un malappris; ce devait être un homme poli à qui il arrivait malheur, et à qui on ne pouvait rien reprocher, sinon son malheur.

Il me donna une forte envie de me lier avec lui, et de connaître son histoire. Je m'approchai et m'assis à l'autre extrémité du banc, sans paraître m'intéresser à lui. De son côté, il n'avait pas fait attention à moi, et continuait à se balancer et parfois à secouer la tête, comme un homme qui se reproche sa sottise. Et justement, il s'écria subitement :

- Comment ai-je pu être aussi stupide !

Je souhaitais plus que jamais apprendre ce qui avait pu lui arriver, mais je sentais bien qu'il était trop absorbé en lui-même pour commencer la première conversation avec moi; et que si je ne faisais rien, ou si je me contentais de me tourner vers lui et de le regarder, il pourrait se passer plusieurs heures avant même qu'il me remarque, et que certainement il s'en irait bien avant, et que je serais quitte pour me demander toute ma vie quel malheur avait pesé sur les épaules de ce pauvre jeune homme.

Je résolus donc de l'aborder, en lui disant très honnêtement qu'il avait l'air bien malheureux.

- Ah, ne m'en parlez pas ! répondit-il sans se tourner vers moi, avec le même ton qu'il aurait pris pour répondre à lui-même.

Voyant que je devais insister, et oser le déranger, je lui demandai ce qui lui était arrivé. Il avait alors les coudes sur les genoux, et il tourna lentement la tête vers moi. Je vis, ce que je n'avais pas remarqué plus tôt, que deux sillons un peu pâles, sous ses yeux, indiquaient qu'il avait beaucoup pleuré, et de toutes petites larmes y coulaient encore.

- Vous voulez savoir ce qui m'est arrivé ? me demanda-t-il.

- Si cela peut vous soulager, dis-je un peu honteux, car il entraînait beaucoup de curiosité égoïste dans ma volonté d'en savoir davantage.

- C'est une histoire qui commence bien, et qui annonce, du moins les premiers jours, une vie véritablement paradisiaque, et qui malheureusement se termine tout autrement.

- Vous avez devant vous, lui répondis-je, le meilleur confident qui existe sur terre. J'écoute et je ne blâme jamais; j'accepte tout, je n'interromps pas; aussi pouvez-vous véritablement me dire tout ce que vous voulez.

- Dans ce cas, je vous raconterai mon histoire.

Très cher lecteur, à partir de maintenant, je dois m'effacer et laissez dire ce jeune homme. Soyez convaincu que je n'ai rien retranché; ni rien modifié en aucune façon. D'ailleurs son histoire est

trop émouvante, et j'aurais crû commettre un sacrilège, si je ne l'avais pas restituée avec la plus grande fidélité.

- Tout a commencé, continua-t-il, il y a deux ans. J'ai peine à croire que si peu de temps se soit écoulé. J'ai l'impression que cela fait une éternité, ou du moins des centaines d'années, dans une autre vie. Comment peut-on passer d'un tel bonheur, avec un avenir qui devait être heureux, à une vie de totale solitude, de tristesse et de malheur, avec un avenir qui ne peut être que sombre et inutile ? Je me pose la question cent fois par jour. Il faut, ou bien qu'un démon s'amuse à tourmenter les hommes, ou que j'ai été le plus sot des mortels. Mais je ne veux pas trop plaindre mon sort maintenant, je l'ai déjà fait trop de fois. Il y a deux ans, donc, je venais de terminer l'université. J'avais un diplôme en administration, j'avais 24 ans, et je pouvais commencer ce qu'il convient d'appeler ma vie de bureau. Il ne tenait qu'à moi de choisir dans quelle ville j'irais m'installer et comment s'appellerait la firme qui allait m'engager. J'étais fier de mon diplôme et de la vie assurée qui m'attendait, mais en même temps je ne tenais pas à poser trop rapidement le premier pas dans ce chemin monotone que suivent tous les employés. Je voulais vivre un peu avant de m'endormir.

Je résolus donc de faire un voyage, officiellement pour me récompenser d'avoir obtenu mon diplôme, en réalité pour retarder encore un peu ce qu'on appelle sans rire la vie adulte. Dans quel pays irais-je passer mes dernières semaines de liberté ? Question embarrassante. Il y avait l'Europe, le continent de toutes les beautés, mais ce que je cherchais surtout, c'était le dépaysement et la liberté des pays où la loi se contente d'interdire les excès, et n'existe pas encore pour uniformiser et enrégimenter les citoyens.

Après de longues hésitations, je choisis le Cambodge, pays auquel je ne connaissais rien, mais qui avait plusieurs avantages, puisque c'était, entre autres, un pays peu cher, sans danger, et ayant peu de touristes. Les membres de ma famille me firent les objections habituelles, en m'expliquant que c'était trop loin et que si quelque chose m'arrivait, ils ne pourraient pas venir à mon aide. Je leur répondis ce que tout jeune homme aurait répondu, à savoir qu'il n'allait rien m'arriver. Si je songeais à un accident de la route ou à être attaqué par des bandits, j'avais entièrement raison; par contre, si je croyais que mon voyage serait sans événements, et que j'allais revenir et continuer ma vie comme prévu, je me trompais lourdement.

Je partis donc pour Phnom Penh, la capitale du pays. Immédiatement, je trouvai l'endroit agréable; le climat était parfait, les gens un peu distants mais sympathiques à leur façon, et surtout il y avait un air de liberté qui faisait changement des millions d'interdictions qui existent en Occident. Je visitai Phnom Penh trois jours, après quoi je me rendis à Battambang en bus. Pour être franc, le trajet fut un enfer, car le conducteur klaxonnait sans arrêt, même quand il était absolument seul sur la route. J'appris plus tard qu'il y avait un train, mais qu'il ne fonctionnait qu'un jour par semaine. J'appris aussi qu'il y avait des taxis collectifs qui ne coûtent pas beaucoup plus cher, où on est entassé avec cinq autres personnes, mais où on peut au moins implorer le conducteur, s'il a la lubie du klaxon.

Quoi qu'il en soit, après quelques heures misérables, je me retrouvai à Battambang. C'était une toute petite ville, où on pouvait traverser la rue sans attendre que passent des centaines de voitures, et où l'atmosphère était encore plus détendue qu'à Phnom Penh. Beaucoup de gens se promenaient encore à bicyclette, et je me promis bien d'en trouver une à emprunter un jour ou l'autre.

Je trouvai une chambre très convenable, côté cour, avec une salle de bain agréable, qui coûtait seulement dix dollars par jour. Il y avait peu de monde dans l'hôtel, et les deux jeunes hommes à la réception étaient sympathiques. Après avoir déposé mon sac dans ma chambre, je sortis pour visiter un peu la ville. J'avais déjà remarqué que les femmes, ou plutôt les jeunes filles, étaient extrêmement jolies au Cambodge. Je venais de sortir de l'hôtel depuis seulement une minute, et je me tenais debout au coin d'une rue sans savoir dans quelle direction aller, quand je vis une jeune fille qui venait vers moi sur le trottoir. N'ayant rien à faire avec moi, elle faisait plus ou

moins semblant que je n'existais pas. Sa démarche était lente et un peu fatiguée, comme c'est assez fréquent chez ces gens, aussi j'eus le temps de bien la regarder. Elle était petite, ni grosse ni mince, et absolument divine. Il était impossible de connaître son caractère par son attitude. Était-ce une autre fille consciente d'être belle et voulant à tout moment être traitée en princesse ? Était-ce une fille simple, ni timide, ni autoritaire ? Était-elle même un peu gentille ? C'est ce qu'il était impossible de savoir. Mais elle était si belle que je sus sur le champs que je n'allais pas l'oublier tant que j'habiterais à Battambang.

Je la regardai s'éloigner, et même de dos elle me semblait sublime et parfaite. Je n'étais pas assez naïf pour croire qu'il existe un lien entre la beauté et la douceur de caractère, qu'à cette suprême qualité physique doit correspondre une qualité morale, mais je la trouvais trop belle pour ne pas l'espérer. J'admets aujourd'hui – car j'ai bien vécu en deux ans – que la chose est rare, mais elle n'est pas impossible. J'ai même remarqué que les plus belles, non celles très belles, mais celles qui rappellent les déesses, sont en général très gentilles. Le problème est qu'alors que les filles très belles sont assez courantes, du moins dans certaines régions, on ne rencontre que deux ou trois déesses dans une vie, et encore, si on est chanceux. Cette fille était-elle une déesse ou simplement une fille très belle ? Je n'en étais pas certain.

Quand elle eut tourné un coin de rue et que je ne pus plus l'admirer, je l'oubliai un peu et je commençai à visiter la ville. Aurais-je dû la suivre ? Sans doute, mais dans de pareils moments, je ne songe jamais à mon propre intérêt. Je n'eus pas cependant à regretter mon manque d'ambition. Le lendemain, vers midi, alors que je mangeais dans un petit restaurant – et là-bas les restaurants sont en général tout ouvert sur le devant, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de mur de façade et qu'on peut tout voir dehors –, j'aperçus la même fille qui marchait sur le trottoir, de l'autre côté de la rue. Elle était toujours aussi belle, et je crois même qu'elle était habillée exactement de la même façon. J'arrêtai de manger un instant pour la regarder plus à mon aise. Dire qu'une fille si belle habitait quelque part dans cette petite ville, peut-être juste à côté de mon hôtel, que nous étions réunis au même endroit sans nous connaître ! Elle était peut-être mon idéal, et j'étais peut-être assez près du sien. Je n'étais pas encore amoureux, mais la première semence était plantée. Quand elle eut disparu, je recommençai à manger, mais cette fois je ne l'oubliai pas si rapidement. J'étais dorénavant bien déterminé à la revoir. C'est le lendemain, vers huit heures du soir, que je l'aperçus encore. J'étais allé dîner au même restaurant, dans le vague espoir de la revoir, et comme je ne l'avais pas vue, j'y étais retourné pour le souper. Elle passa encore de l'autre côté de la rue, mais cette fois elle était maquillée et portait, non pas les pantalons habituels au Cambodge, mais une espèce de petite robe, laquelle lui allait moins bien et lui faisait un peu ressembler à une poupée. Je la trouvais néanmoins divine, et si la robe avait quelque chose d'étranger sur elle, elle rendait mon inconnue définitivement plus attirante. Je la regardai passer avec le même enchantement, puis je résolus de savoir qui elle était. Ce ne devait pas être si difficile, puisque la ville était petite. Évidemment, j'aurais pu simplement aller lui parler à l'instant; mais d'aborder une inconnue dans la rue, sans aucune raison sinon que je la trouve merveilleuse, c'est ce que je n'ai jamais pu faire.

Le soir même, en rentrant à l'hôtel, je demandai aux deux réceptionnistes s'ils connaissaient une fille très belle qui devait habiter près du restaurant où j'étais allé. Ils me regardèrent en souriant, puis me répondirent qu'il y avait beaucoup de belles filles à Battambang. L'un des deux ajouta que si c'était une fille dont j'avais besoin, il savait où m'amener. Je répondis que je voulais seulement savoir où habitait cette fille, et cette fille exactement. Les gens là-bas, comme je le remarquai rapidement, tout en respectant au plus haut point l'autonomie de chacun, sont prompts à offrir leur aide dans les histoires de cœur. L'un de deux réceptionnistes, qui était grand pour un Cambodgien, puisqu'il devait avoir 1 mètre 65, et qu'il dépassait de beaucoup son confrère, me proposa de m'accompagner au restaurant le lendemain, puisque apparemment j'y apercevais tous les jours la fille qui m'intéressait. Le lendemain, vers six heures du soir, nous voilà donc au restaurant. Il m'informa qu'il n'avait pas beaucoup d'argent, et que normalement il ne mangeait

jamais au restaurant. Je m'offris donc à payer pour lui; et jamais je ne crus un seul instant, dois-je le dire, qu'il m'avait accompagné uniquement pour manger sur mon compte. Nous avons commencé à manger depuis quelques minutes, et mon nouvel ami – qui s'appelait Tiang – aspirait une longue nouille en la tenant avec ses deux bâtonnets, lorsque j'aperçus la fille de l'autre côté de la rue.

- Elle est là, lui dis-je aussitôt.

Tiang, qui était dos à la rue, se retourna, devina immédiatement de qui je voulais parler, et se mit à hocher la tête. Quand il se retourna de nouveau pour être face à moi, il souriait avec un air un peu mystérieux.

- Je sais qui elle est, me dit-il.

- Sais-tu où elle habite ? lui demandai-je.

- Non, mais je sais où elle travaille, je peux t'y amener si tu veux.

J'étais au comble de la joie; non seulement j'avais eu le courage, ou la force, de chercher qui était cette belle inconnue, mais après seulement un jour, j'avais réussi, et j'allais probablement la rencontrer. Mon coeur, qui était jusque là resté assez calme, se mit à battre plus fort. Ce n'était plus un rêve comme j'en avais déjà fait plusieurs, et auxquels j'étais habitué, c'était le début d'une véritable aventure; car quoi qu'il puisse arriver, passer ne serait-ce que dix secondes avec une fille si belle ne pouvait être qu'un grand moment.

- Où travaille-t-elle ? lui demandai-je.

- Tu verras, nous pouvons y aller ce soir.

- Parfait, répondis-je sans pouvoir m'empêcher de sourire. Et j'ajoutai, pour qu'elle demeure le sujet de conversation :

- Elle est belle, non ?

- Oui, très belle, répondit-il tranquillement avant de recommencer à manger.

J'attendis qu'il ajoute quelque chose, mais il semblait l'avoir déjà oubliée. Il me semblait qu'il manquait fort de poésie, ou de sentiments amoureux, s'il pouvait voir une fille si belle et se trouver avec un autre homme sans en parler. Je respectai néanmoins son indifférence, ou plutôt la préférence qu'il avait pour ses nouilles, et je le laissai manger sans insister.

Nous retournâmes ensuite à l'hôtel, qui n'était pas loin, où il m'invita à attendre une trentaine de minutes dans ma chambre, après quoi je pouvais descendre et nous partirions ensemble. Je passai ces trente minutes à marcher de long en large, et à sourire comme si j'avais gagné à la loterie.

Comme d'habitude, étant optimiste, je me voyais déjà ayant comme petite amie la plus belle fille que j'avais vu de ma vie, peut-être la plus belle du pays, et même, je n'étais pas loin de croire, la plus belle d'Asie. Je commençais à me demander si je devais la demander en mariage de façon romantique, un genou par terre et une jolie bague dans les mains, ou s'il valait mieux en parler tranquillement avec elle. Qu'elle puisse dire non, qu'elle puisse ne pas même vouloir sortir une fois avec moi; qu'une fille si belle puisse, ce qui était probable, avoir déjà un petit ami ou un mari, c'est ce qui ne m'effleurait pas même l'esprit. J'étais beaucoup trop heureux pour envisager des possibilités si malheureuses, et elle était si belle, si belle, comme je n'arrêtais pas de me répéter, que mon optimisme était à son comble. Je ne cessais de regarder ma montre, et il me semblait que le temps était plus lent qu'à l'ordinaire. Finalement, les trente minutes étant écoulées, je sortis de ma chambre et descendis l'escalier avec entrain.

Tiang m'attendait dans le vestibule. Il avait mis un pantalon plus chic, une chemise neuve à gros collet et des souliers à bouts carrés, très à la mode au Cambodge à cette époque. Il était devant le comptoir et discutait avec son confrère, qui lui était resté de l'autre côté. Quand il m'aperçut, il parut un peu surpris de voir que j'étais habillé de la même façon, mais il ne fit aucune remarque. Il dit au revoir à son ami, et nous sortîmes dehors. Je montai aussitôt sur sa petite moto, assis à califourchon derrière lui. Je n'étais pas surpris qu'on se rende en moto, puisque c'était le moyen

de transport le plus courant, mais j'espérais que le trajet soit court, car j'ai toujours détesté m'asseoir à l'arrière d'une moto, mais jambes étant beaucoup trop longues pour y être confortable. Je me dis même à moi-même :

- Si après dix minutes la douleur est intenable, je lui demanderai de changer de place; je conduirai et lui sera derrière. Il est plus petit que moi, il n'aura pas mal aux jambes.

Mais je n'eu pas besoin de lui demander, le voyage ne fut pas long. Quoi qu'il en soit, nous voilà parti.

Assis derrière sa moto, n'ayant pas à me soucier de conduire, je regardais le ciel étoilé, et je profitais pleinement de l'atmosphère si différente de la nuit. Nous n'avions évidemment pas de casques, et je sentais avec bonheur l'air tiède sur mon visage. La nuit, l'air n'est pas trop chaud, il a la température idéale, et il n'a pas la même odeur que le jour. Il n'y a aussi presque plus personne sur les trottoirs, quand le soleil brûlant a fait place aux pâles lumières de quelques rares réverbères, et l'impression de liberté s'en trouve encore amplifiée.

Toutes ces sensations ensemble avaient conservé ma bonne humeur, et nous arrivâmes à destination avant que mes jambes commencent à me faire souffrir. Mais quand je vis où nous étions, je me demandai si mon guide n'avait pas décidé de s'arrêter en chemin. Ma belle inconnue, ma douce aux yeux si beaux, et tout le reste aussi beau à n'en pas douter, pouvait-elle travailler là ? Tiang avait arrêté sa moto dans un stationnement recouvert de petit gravier, où se trouvait déjà une bonne vingtaine de motos. Le lieu de travail de mon ange, juste en face du stationnement, ne semblait pas fait pour un ange. C'était un immeuble à un seul étage, étroit mais profond. Comme d'habitude, le mur de façade était absent, et on pouvait voir à l'intérieur avant d'entrer. Il y avait d'abord une assez grande salle, et puis un corridor sur le côté qui s'enfonçait jusqu'à l'arrière de l'immeuble. La lumière était faible et rose, et il n'y avait aucun meuble sinon plusieurs chaises en plastique le long du mur, de chaque côté de la salle. Sur ces chaises, des filles étaient assises et semblaient s'ennuyer. L'ambiance était étrange et les filles elles-mêmes, en plus de s'ennuyer, semblaient mal à l'aise. Sur le coup, je ne compris pas où nous étions. Parfois, un jeune homme apparaissait au fond du corridor, marchait jusqu'à l'entrée, c'est-à-dire jusqu'au devant de l'immeuble, et repartait avec sa moto.

Bien qu'il y avait au moins quinze filles dans la salle, et une dizaine de personnes qui traînaient dans le stationnement, toute la scène était étonnamment calme et silencieuse. On eut dit facilement que c'était un temple, si on avait remplacé les quinze filles par quelques statues dorées; temple sans le moindre ornement, évidemment, mais ce genre de temple existe. Que j'aurais aimé que c'en soit un, quitte à apprendre que ma belle inconnue était une nonne ! Mais ma belle, contrairement aux nonnes, qui sont intouchables, était loin de vivre dans un état semblable. J'allais demander à Tiang ce que nous faisons là, et combien de temps nous allions y rester avant de repartir, quand je l'aperçus sur une des chaises. Je la reconnus aussitôt avec certitude; elle portait la robe que j'avais vue plus tôt et même dans cette lumière tamisée, elle était divinement belle. La lumière de certains néons avait un étrange effet sur son maquillage, qui ressortait plus qu'il n'aurait fallu. Mais loin de lui donner un air ridicule, il accentuait le côté un peu sauvage de sa beauté. J'avais déjà remarqué que le maquillage, fait pour des femmes occidentales, avait un effet tout différent sur un visage cambodgien. Par exemple, le rouge pour les joues ne pouvait pas simuler une quelconque rougeur naturelle, puisque les femmes cambodgiennes n'ont jamais la peau rouge. Toutes ces poudres, au lieu d'accentuer quoi que ce soit, les transforment complètement. Et j'appris vite à adorer cette transformation, semblable à de la magie. Je vois donc mon inconnue sur une chaise, et subitement tout s'éclaire. Malgré mon envoûtement, je comprends où nous sommes. Il est impossible de peindre l'hésitation qui s'empara alors de moi. Non seulement j'ignorais si je devais aller la voir ou partir, mais j'ignorais si je devais être fâché, ou déçu, ou désabusé. Il est certain qu'il y avait une bonne dose de déception dans mon sentiment. Pendant quelques secondes, je restai à côté de Tiang sans

bouger. J'attendais qu'une noble réprobation me pousse à partir. Une part de moi voulait être scandalisée, mais le scandale ne venait pas. Je voulais être révolté et choqué, mais je ne l'étais pas. Ce n'est pas que j'eus jamais de ces sentiments faux et bourgeois, mais la partie raisonnable de moi-même aurait voulu s'en servir pour m'éviter un avenir qu'elle jugeait déjà mauvais, peut-être même désastreux. Ma raison, se sachant faible devant mon cœur, voulait utiliser des sentiments bas pour me protéger, emprunter ce qui était vilain pour une fin noble. Mais ce fut inutile. Je savais qu'elle agissait mal, mais je n'arrivais pas à lui en vouloir. Était-ce la beauté, était-ce le désir ? Quoi que ce fut, malheur à toi ! Il faut parfois avoir des sentiments vulgaires, si on ne veut pas se perdre.

Tiang finit par avancer un peu, et je le suivis machinalement. Il avait lui aussi aperçu l'inconnue, et il voulait que j'aille lui parler.

- Vas-y, qu'attends-tu ?

- Ce n'est peut-être pas elle, balbutiais-je sans vraiment savoir ce que disais.

- Je crois que oui, dit-il simplement.

Je ne savais pas à ce moment s'il était venu uniquement pour moi, ou s'il voulait lui aussi rencontrer une fille – si on peut s'exprimer ainsi. J'admets que j'aurais préféré partir, et laisser le temps à mon âme de s'habituer à cette nouvelle situation, mais Tiang voulait clairement qu'on entre tout à fait, et je n'avais pas envie d'être désagréable. Nous marchâmes donc résolument vers la grande salle. Moi, je connaissais l'inconnue, en quelque sorte, mais elle ne me connaissait pas. Elle nous regarda entrer avec une certaine indifférence, puis continua à regarder plus ou moins dans le vide. Contrairement à ce qu'on voit parfois au cinéma, aucune fille ne faisait le moindre effort pour attirer ce qu'il convient, à partir de maintenant, d'appeler un client. Ah, ce mot, comme il allait me faire souffrir ! Si je m'en étais à peine douté, je serais parti en courant, sans m'inquiéter de l'opinion de Tiang ou de l'inconnue, ou de qui que ce soit. Mais une part de moi avait déjà accepté mon calvaire, et même si l'inconnue avait été laide, je crois que toute la suite des événements eut été identique. Je remis donc à plus tard le débat qui ne manquerait pas d'avoir lieu dans mon âme et je résolus, malgré ma surprise, de poursuivre mon plan jusqu'au bout et de faire connaissance avec l'inconnue.

Tiang s'approcha immédiatement d'une fille, et m'oublia complètement. Je restai quant à moi debout au milieu de la salle, faisant mine de regarder toutes les filles, mais n'en voyant aucune, hormis l'inconnue. Mon cœur battait alors si fort que mon corps devait se balancer un peu.

Voyant que plus j'attendrais, plus la situation deviendrait ridicule, et que je risquais de partir sans avoir abordé l'inconnue, je m'avançai vers elle sans réfléchir, convaincu enfin que le plus important était d'être près d'elle, et que le reste viendrait de lui-même. Il y avait une chaise inoccupée près d'elle, je m'asseyai. Si elle avait eu l'air de s'ennuyer auparavant, cela cessa immédiatement quand je fus assis près d'elle. Elle me regarda sans gêne ni sans honte, ses petits yeux droit devant les miens, et sur le coup je perdis tout à fait le fil de mes idées. Elle souriait un peu, je voyais ses petites dents, très légèrement séparées les unes des autres, et ses lèvres roses, et les petits grains brillants dans la poudre qu'elle avait mise sur ses joues. L'envoûtement était si doux que j'aurais voulu que le temps s'arrête. Il me semblait que l'embrasser n'aurait pas été plus agréable, et que même l'émotion que j'en aurais eue aurait été trop violente.

Je finis par revenir un peu à moi-même, et à reprendre ma volonté sans cesser de profiter du charme extraordinaire qui émanait de mon inconnue. Elle ne m'avait encore rien dit; je commençai donc par lui dire simplement: « Bonjour, je m'appelle Antoine », sans m'attendre un instant à ce qu'elle me comprît du premier coup, et encore moins à ce qu'elle me réponde. Aussi fus-je stupéfait de l'entendre me dire, dans un français presque sans accent:

- Moi c'est Piao.

Elle me regardait encore en souriant, comme si elle eut été vraiment contente de me voir. Elle avait encore cet air un peu nonchalant, qui comme je m'en aperçu plus tard ne la quittait jamais, mais loin de la rendre désagréable, loin de lui donner ce je-ne-sais-quoi blasé qui lasse rapidement, il ajoutait à son charme, en faisant croire qu'elle était tout à fait tranquille, tolérante de tout et, malgré son emploi, désintéressée. Pour ce qui est du désintéressement, je pus me convaincre par la suite que ce n'était pas le cas; il n'en restait pas moins que sa gentillesse n'était pas fausse, et qu'à sa façon elle était honnête.

- Vous parlez français, ne pus-je m'empêcher de répondre.

- Oui, j'ai appris quand j'étais petite. Ma mère est professeur, à Phnom Penh, et mon père était pharmacien.

Je la fis parler d'elle-même, ce qui est encore le meilleur moyen d'être agréable à quelqu'un, et j'appris qu'elle avait grandi à Phnom Penh, mais qu'à la mort de son père, sa mère s'était remariée avec un homme qu'elle, cette fille, n'aimait pas, et qui lui, l'aimait trop. Elle s'était donc réfugiée chez sa tante, ici, dans la ville de Battambang. Cela se passait quand elle avait quinze ans. Sa mère ayant acceptée que Piao n'habite plus avec elle, la jeune fille s'était définitivement installée et avait repris l'école à Battambang. À dix-sept ans, elle avait rencontré dans une classe Tuoc, une fille à la morale un peu lâche. Tuoc était devenue sa meilleure amie, et comme elle était paresseuse et vénale, deux qualités qui, lorsqu'elles sont combinées, réduisent énormément les possibilités d'avenir, elle avait décidée de se faire « accompagnatrice », comme on dit là-bas. Mais comme elle manquait aussi de courage, elle avait convaincue Piao de la suivre, et il y avait maintenant six mois que Piao et Tuoc passaient toutes leurs nuits dans cet immeuble. Piao avait donc dix-huit ans et demi, comme Tuoc, et elle s'était rapidement habituée à son étrange vie. Ses deux soeurs et son frère, qui habitaient encore à Phnom Phen et qui venaient parfois la voir, savaient ce qu'elle faisait, mais sa mère n'était pas au courant, du moins officiellement, car il est fort possible qu'elle s'en doutait.

Ainsi c'est l'amitié qui la fit échouer dans cet emploi si particulier, et non pas, comme il arrive si souvent, les exhortations d'une mère demandant à sa fille de lui fournir de l'argent. Combien de mères, dans certains pays d'Asie du Sud-Est, ont ainsi poussé leur fille dans cet emploi, non parce qu'elles mourraient de faim, mais pour avoir une télévision ou une maison plus grosse que celle du voisin. Ce n'est jamais la pauvreté des enfants qui envoie les filles dans ces établissements, mais la vanité des parents. Sauf, comme avec Piao, quand une amie sait être convaincante, et que l'ennui se mêle à la cupidité.

Quant à sa tante, elle savait aussi, mais elle n'était pas contre, ayant fait la même chose pendant trois ans quand elle était plus jeune.

Voilà pour le passé de Piao. Je n'ai pas voulu entrer plus en détails, bien que j'en connaisse un peu plus, car son passé ne m'a jamais intéressé; se détacher de ses six derniers mois, ce qui était nécessaire, signifiait repousser tout ce qui n'était pas elle, pour ne voir que la jolie fille et l'avenir que je souhaitais avec elle.

Vous pourrez me prendre pour un sot, mais je croyais que son âme et son coeur étaient restés purs. De quoi l'espérance ne peut-il pas nous convaincre ! Nous sommes tellement fait pour le bonheur, que le risque le plus sombre ne nous fait pas peur, et nous ne croyons au malheur que lorsqu'il nous a complètement encerclés. Après m'avoir raconté sa vie succinctement, Piao cessa de tourner la tête vers moi, comme elle l'avait fait de temps à autre, et se mit à observer avec un peu plus d'attention trois jeunes Cambodgiens qui venaient d'entrer. Vous le dirai-je ? J'étais déjà jaloux ! J'avais remarqué que presque tous les hommes qui venaient étaient jeunes, et qu'il n'y avait que des Cambodgiens. J'étais le seul étranger, et je devais détonner énormément, même si – en apparence – personne ne faisait attention à moi. Je me persuadai que tous ces jeunes hommes avaient un immense avantage sur moi : celui d'être du même pays que Piao, et pendant un instant je me sentis ridicule. Cet instant disparut rapidement, cependant, et je soupçonne que c'était une dernière tentative de ma raison pour me faire abandonner. Ce fut la dernière, et après

avoir admiré le profil si particulier et si cambodgien de la belle Piao, il ne fut plus jamais question de scrupule. Vous voyez que j'insiste un peu sur ce qui aurait pu m'arrêter; pas seulement le principal, mais aussi mille circonstances qui sans être importantes auraient pu me décider à renoncer à elle. Ce soir-là, je n'étais pas encore aussi amoureux que j'allais le devenir, puisque je n'étais amoureux que d'un joli visage, et non de Piao précisément, que je ne connaissais pas depuis assez longtemps. Mais l'attrance que j'avais pour son joli visage, pour ses jolis yeux, pour ses lèvres, certainement les plus belles que j'ai vues de ma vie, et pour tout le reste que je n'oserais décrire, car je croirais blasphémer une divinité, l'attrance, dis-je, que j'avais pour tout ce que je voyais d'elle, jamais il ne put être plus fort. J'avais devant moi mon idéal, que j'avais méconnu, mais qui n'en était pas moins réel: et en me révélant cet idéal, Piao permettait à tous les sentiments amoureux dont j'étais capable d'atteindre un sommet qui me surprenait moi-même. J'avais auparavant, quelques années plus tôt, aimé une camarade à l'école, mais je voyais bien maintenant que ce n'avait pas été vraiment de l'amour. Que le sentiment que j'avais eu pour elle me semblait tiède maintenant ! C'était comme si après avoir bu toute ma vie du jus de raisin qu'on m'avait dit être du vin, on m'offrait soudainement une coupe de champagne.

Je choisis donc, si vraiment l'amour nous laisse le choix, de suivre mon inclination.

Piao avait cessé de me parler, et aussi rapidement qu'elle m'avait sourit et s'était montrée gentille avec moi, elle regardait maintenant un peu partout avec indifférence. J'eus peur qu'elle ne fasse plus attention à moi, et même qu'un autre homme vienne lui parler, si la conversation entre elle et moi ne reprenait pas de façon plus intime. Je voulais m'éloigner avec elle, mais je n'avais jamais été avec ce genre de femme, et je ne savais pas comment m'y prendre. Elle ne m'avait pas parlé d'argent, mais nécessairement il fallait que je m'en occupe. Combien, comment, quand ? C'est ce que j'ignorais tout à fait, et être le premier à le mentionner m'aurait trop cruellement rappelé le véritable état de ma chère Piao. Il fallait pourtant bien en venir là, car elle ne disait rien et ne faisait aucune avance. Je décidai de l'inviter et de voir ce qui arriverait.

- N'y a-t-il pas un endroit où nous pourrions être un peu plus à l'aise, peut-être seuls tous les deux ? lui dis-je avec tout le calme dont j'étais capable; car en fait j'avais l'impression de lui faire une déclaration d'amour et mon coeur battait assez fort pour me faire craindre pour ma santé. Cette parole attira de nouveau toute son attention sur moi.

- Tu dois d'abord payer Pot, me dit-elle.

- Et qui est Pot ?

- C'est le patron.

Elle n'en dit pas davantage et je ne voyais personne dans la salle qui ressemblât à un patron.

- Et où est ce Pot ? finis-je pas demander.

- Il doit être dehors, me dit-elle tranquillement.

J'étais un peu interloqué par le contraste de son indifférence, alors que cela devenait sérieux, du moins pour moi, avec le sourire qu'elle avait eu quand je lui parlais pour la première fois. Cela me donnait l'impression que, si elle avait été assez contente de me parler, elle l'était un peu moins de ce qui allait suivre, et que d'ailleurs n'importe qui aurait fait l'affaire. Si seulement elle avait su que je souhaitais seulement être avec elle et avoir toute son attention ! Je me levai donc et j'allai chercher ce Pot dehors. J'aperçu immédiatement un homme un peu plus âgé et un peu plus costaud que les autres, qui se tenait debout devant l'immeuble, mais un peu en biais, ce qui faisait que je n'avais pas pu le voir d'où j'étais avec Piao. J'allai le trouver et lui dis :

- J'aimerais sortir avec la fille, là, qui s'appelle Piao.

L'homme sourit et me dit dans un anglais télégraphique :

- Toi, Piao ? Vingt dollars.

Je payai sur le champs et retournai vers Piao. J'avais hâte de quitter cet endroit et d'oublier comment j'avais réussi à m'attacher Piao, ne serait-ce qu'une nuit. Mais quand elle se leva, au lieu de me suivre, elle fit quelques pas vers le corridor, puis se retourna, et voyant que je ne

comprenais pas où elle allait, revint vers moi. J'avais en effet complètement oublié ce corridor. J'avais payé pour être avec Piao ici-même, et non pour l'amener avec moi. Je dis néanmoins à Piao qu'elle devait me suivre, mais elle refusa.

Arrive alors Pot qui demande à Piao, évidemment en cambodgien, ce qui se passe, et qui ensuite se met à balancer la tête pour dire non, tout en me pointant le corridor. Il fallut quelques minutes pour lui faire entendre ce que je voulais et pour se mettre d'accord, mais finalement je lui donnai dix dollars supplémentaires et je pus enfin partir avec elle.

Tiang était près de sa moto et attendait. Je jugeai à sa mine qu'il ne s'était pas contenté d'attendre, et j'étais fort surpris qu'il put demeurer si peu de temps avec une femme et en être apparemment satisfait. Si la providence pouvait m'attacher à Piao, me dis-je en moi-même, il me faudrait plus que quelques minutes avec elle pour en être rassasié, et certainement qu'après plusieurs jours et même plusieurs années, je n'en aurais pas encore assez.

Puisque je n'avais que fait la conversation, pendant que lui faisait déjà autre chose, je supposai que c'était un habitué. Tout cela était évidemment fort absurde, et je le cru encore plus absurde quand j'appris plus tard que Tiang avait une petite amie. Mais, ce qui excuse un peu Tiang, c'est que, comme c'est souvent le cas au Cambodge apparemment, sa petite amie refusait d'être intime avec lui avant le jour du mariage. Ainsi, pour avoir une épouse absolument pure, tout est arrangé pour que les maris ne le soient pas ! Il faut bien avouer que c'est la meilleure façon, non seulement de dérégler la santé du mari comme celle de la femme, mais de s'assurer que tous les maris, peu importe le mérite de leur femme, soient des habitués d'un certain type d'établissement.

Mais je m'éloigne. À ce moment, j'étais loin de me faire de telles réflexions et je ne songeais qu'à la sublime jeune fille qui était avec moi. Tiang eut un sourire significatif en me voyant arriver avec Piao, et tous les trois, elle entre nous deux, nous filâmes en moto en direction de mon hôtel. Si l'aller avait été doux, vous jugerez du retour. Ce n'était plus un jeune homme contre lequel j'étais collé, mais une jeune fille. Et celle dont je rêvais depuis trois jours ! J'avais toutes les peines du monde à demeurer calme, et c'est à peine si j'osais mettre mes mains sur sa taille pour me retenir et ne pas tomber par derrière. Mais, puisque nous étions trois sur une seule moto, et que cela ne me laissait pas beaucoup de place, il fallait bien que je me tienne sur elle. Serais-je bien vulgaire si je vous avoue que poser mes mains sur sa taille, et encore sur le vêtement qu'elle portait, cela valait déjà trente dollars. Je sais mieux que n'importe qui à quel point l'argent avilie tout, et surtout l'amour, et je serais le premier à préférer, s'il le fallait, une vie de complète solitude à une vie d'amour marchandé et faux. Mais la situation m'avait obligé à payer, et je ne pouvais pas empêcher le calcul qu'on fait toujours, à savoir si le prix en vaut la peine. Or, une seule seconde avec elle, je le savais déjà, valait toutes les fortunes du monde. Quand nous fûmes arrivés à l'hôtel, le confrère de Tiang – il s'appelait Muat – fut surpris de me voir avec une fille. Je montai immédiatement l'escalier avec Piao, tremblant et anxieux. Un pauvre aubergiste, ou un pauvre fermier, recevant une reine chez lui n'aurait pas eu plus d'émotion que moi à ce moment. Une fois dans ma chambre, elle resta debout et attendit. Je la fis asseoir sur mon lit.

Certains hommes auraient cru l'avoir achetée, ou plutôt louée, et l'auraient traitée comme une domestique; quant à moi, je me voyais comme ayant acheté la permission de l'amener avec moi, et rien d'autre. Peut-être uniquement parce qu'elle était trop belle, peut-être parce que j'étais jeune et encore dégoûté de rien. Quoi qu'il en soit, je n'osais pas y toucher, et je crois même que je ne voulais pas. Du moins pas avant un certain temps. J'ouvris la télé, ultime secours des situations embarrassantes. Je trouvai un film, mais j'enlevai le son, pour ne pas perdre entièrement son attention. Elle n'avait pas particulièrement l'air mal à l'aise, mais constatant que je ne me ruais pas sur elle comme un sauvage, elle ne savait que faire. Je lui offris quelque chose à boire, mais elle refusa. Je m'assis à côté d'elle, mais un peu plus en arrière, et je fis mine de regarder la télé moi aussi. En fait, c'était elle que je regardais. Je sentais que l'espèce de dévotion

que j'avais pour elle n'avait aucun sens; et que s'il était dû à l'amour, ou plus prosaïquement à sa beauté, il ne fallait pas que cela m'empêche pour autant de tirer un peu d'agrément de la situation. Après tout, elle ne serait pas contre, et cela ne prouverait nullement que je la méprise. Dans mon cas, puisque je l'aimais, cela prouverait au contraire mon adoration pour elle, bien qu'elle n'en saurait probablement rien. En tous les cas, pour le dire plus simplement, je sentais peu à peu mon désir prendre le pas sur ma timidité. Ce que je ne voulais pas quelques minutes plus tôt, je le voulus énormément en la voyant sur mon lit, et après l'avoir admirée de si près. Je débattai en moi-même encore quelques secondes, pour savoir s'il valait mieux, puisque je voulais la revoir, et la revoir en ami ou en petit ami, et non pas en client, que je fasse quelque chose avec elle ou non. Le conseil provenait sans doute de la concupiscence, mais je décidai de ne pas passer la nuit qu'à lui parler. Quelle naïveté, me direz-vous, mais, encore une fois, j'étais jeune et je l'aimais. Je m'approchai donc d'elle, et tout de go je posai un baiser sur son épaule. Elle tourna la tête rapidement, et me regarda avec intensité. Aussitôt je l'embrassai, et le reste se passa comme vous pouvez le supposer. Je m'attendais à ce qu'elle soit froide, ne serait-ce que parce qu'elle était si belle, mais ce ne fut pas le cas. Ce fut une chance, car je craignais que sa beauté me paralyse, et si elle avait été absolument passive et absente, j'aurais peut-être dû abandonner mon entreprise. Au lieu de cela, j'eus l'impression qu'elle me connaissait depuis toujours. J'étais même surpris du changement, car dans l'établissement elle n'avait semblé intéressé par moi qu'à demi, alors que soudainement elle m'aimait – physiquement du moins – avec passion.

Quand je lui fis la remarque de ce changement, quelques heures plus tard, elle me répondit qu'à l'établissement, quand elle attendait, il était inutile de se donner trop de peine, et que d'ailleurs, si elle s'était montrée trop enthousiaste, les autres filles se seraient moquées d'elle. Que ce que j'avais pris pour des moments d'indifférence n'était qu'un jeu, et qu'en fait elle m'avait trouvé agréable dès qu'elle m'avait vu entrer; qu'elle serait fort contente de me voir encore, et même assez souvent; mais que dans l'établissement et du moins pour un certain temps, elle allait rester un peu impassible, et sourire comme il faut, de temps en temps, mais sans montrer un quelconque attachement particulier pour moi. J'étais content d'apprendre qu'elle me trouvait agréable, mais son petit discours me blessât, non pas seulement parce qu'elle allait cacher son sentiment pour moi en public, mais parce qu'elle n'utilisait pas le terme « impassible », mais bien « professionnelle ». Elle s'obstinait donc à être « professionnelle », même avec les gens qu'elle disait aimer, ou plutôt, pour l'instant, avec les gens qu'elle disait trouver agréable. Cette petite blessure au fond de mon âme, qui n'était encore qu'une égratignure, ne serait pas la dernière. Je l'oubliai bien vite pour recommencer à aimer mon idole. Le lendemain matin, j'étais un autre homme. J'avais été un jeune homme sans soucis, mais sans but. Je jugeais mon avenir d'après mon travail, ou plutôt mon futur travail, qui certes m'intéressait, mais auquel je ne donnais aucune réelle importance. Je n'étais pas comme tous ces sots toujours fiers de leur emploi, quel qu'il soit, et qui peuvent s'enorgueillir d'être marchands de savates ou nettoyeurs d'égouts. Mais ma vie, jadis vide, ne l'était plus. J'aimais. Mieux, je n'aimais pas en secret, et en quelque sorte platoniquement. J'aimais une fille qui le savait, ou du moins qui allait en être assurée bientôt, quand je le lui avouerais, et qui acceptais mon amour. Je sais, vous riez; elle l'acceptais parce que j'y ajoutais de l'argent. Peut-être, mais à cette époque, je refusais de voir l'argent.

Je me sentais déjà fort par l'amour que j'avais, mais j'étais un authentique surhomme en considérant comme elle était belle. D'où vient que la beauté puisse avoir un tel effet ? D'où vient qu'un beau visage, loin de flatter uniquement notre vanité, nous donne la force d'entreprendre n'importe quoi, et la conviction de réussir ? Toujours est-il que j'aimais énormément cet état d'esprit, et que j'étais résolu à le conserver, et donc à conserver ce qui le provoquait. C'est bien cet état d'esprit qui transforme notre bien-aimée en trésor, et non une espèce de responsabilité reposant sur rien, ou un supposé devoir. Si s'occuper de son épouse n'était qu'un devoir, je serais

certain de mourir célibataire, et peut-être même solitaire. Mais c'est l'effet qu'elle fait naître qui nous la fait estimer.

Il était dix heures lorsqu'elle se leva et se rhabilla.

- Je dois être de retour avant midi, dit-elle.

- Alors reste encore une heure, ton travail n'est qu'à dix minutes d'ici.

- Ah, ah, dit-elle en souriant. Mais tu me veux déjà pour toi tout seul. Non, j'ai des choses à faire. Je fronçai involontairement les sourcils. Elle m'avait encore rappelé une réalité que je n'allais pas pouvoir changer facilement. Je lui demandai si elle habitait dans l'établissement.

- Non, j'habite chez ma tante. Mais il faut que je passe par le Muoc Moc (c'était le nom de l'endroit).

- Alors je viendrai vers quatre ou cinq heures.

- Je ne serai pas là, je commence à sept heures.

La trivialité de la conversation me pesait, j'aurais voulu l'entendre dire qu'elle m'aimait, mais j'allais devoir attendre. Après cette première nuit, mon amour n'avait plus de bornes, et tout ce qui en nous deux parlaient d'autres choses me révoltait. J'aurais voulu qu'il ne soit plus question de manger, marcher, dormir, travailler, mais uniquement de s'aimer. Elle, par contre, demeurait calme. Elle passait rapidement de la plus grande tendresse à une objectivité toute terre à terre. Il va de soi que malgré toutes ces piqûres de mouches à ma vanité, le seul sentiment qui comptait était mon amour ; tous les autres disparaissaient rapidement devant ce qui était déjà ma raison de vivre, et surtout ma raison d'être heureux.

Je la regardai s'habiller, puis je me précipitai debout. Quand je la vis prête à partir, nous nous embrassâmes encore comme des amants véritables, ce que nous n'étions pas encore, puis je la laissai sortir. Je sautai aussitôt dans la douche, et il s'en fallut de peu que je me misse à chanter. Je m'habillai plus propre que de coutume, et je descendis. Il me semblait qu'exhiber mon bonheur ne pouvait que le faire grandir encore. Tiang et Muat me saluèrent, mais ils ne firent rien de plus, car une famille de clients venait d'arriver et ils devaient s'en occuper. D'ailleurs le père était penché sur le comptoir et remplissait un formulaire. Il ne fit pas attention à moi, mais la mère me regarda un court instant, et leur fille, qui devait avoir à peu près mon âge, se retourna carrément pour me voir passer. Elle était assez belle, et dans l'humeur où j'étais, je croyais qu'un mot de moi aurait suffi pour qu'elle tombe dans mes bras. Je me souviens lui avoir souri et avoir eu la fatuité de croire qu'en ne lui demandant rien, j'avais pitié d'elle et lui épargnais un cœur brisé. J'aurais pu lui dire : « Malheureusement ma chère, je suis déjà pris ». Et vraiment je fus bien près de le faire, tant ma tête était dérangée par mon cœur et l'ivresse de mon bonheur. Mais par chance cette sottise ne me vint pas à l'esprit. Je sortis donc et accueillis le soleil brûlant comme un ami qui brillait un peu plus pour moi que pour les autres.

Ce qui, trois jours plus tôt, m'agaçait un peu – le bruit des motos, la saleté par terre, la poussière dans l'atmosphère – ne m'agaçait plus. Tout le monde me semblaient gentils et beaux, et j'étais dans le pays le plus charmant du monde. Je mourais d'envie de savoir où habitait la tante de Piao, pour aller surprendre mon idole, et je me promettais bien, dès que je le saurais, de lui envoyer souvent un petit garçon prit au hasard, chargé de lui remettre en mon nom un bouquet de fleurs ou une boîte de bonbons. Pour lors, j'allai m'asseoir au bord de la rivière. Elle était assez sale, mais je le remarquai à peine. J'aurais vu un animal mort flotter dans le courant – ce qui arrive parfois –, que ma bonne humeur n'aurait pas été entamée le moins du monde. J'y restai au moins une heure, puis je remarquai que de l'école qui était derrière moi sortait un grand nombre d'élèves. Je me retournai pour les voir passer. Ils devaient avoir environ quinze ans, et il me semblait que toutes les filles étaient belles.

- Ah, me dis-je, j'en ai une comme vous maintenant.

J'avais l'impression d'être l'homme le plus chanceux sur terre. Je remarquai que plusieurs rentraient chez eux en bicyclette, et cela me donna envie d'en emprunter une à l'instant. Je me mets donc en route sur le trottoir de la rue juste à côté, qui était pleine de marchands, et je vois une bicyclette, bien droite sur son double pied en métal. Toutes les bicyclettes là-bas sont les mêmes, et ressemblent assez à celles qu'on trouve aux Pays-Bas. Ma bonne humeur, c'est-à-dire mon amour, ayant fait disparaître toute espèce de timidité en moi, j'entre dans le magasin devant la bicyclette et je demande à une dame, assise près du comptoir, si je peux emprunter sa bicyclette. Je lui assure que je la rapporterai à la fin de l'après-midi, et qu'elle n'a pas à s'inquiéter. La dame me regarde, mais elle n'a rien compris. Je répète en anglais, en français, ma petite demande, mais elle ne comprend toujours pas. Entre temps, une jeune fille et deux petits garçons – sans doute ses enfants – s'étaient approchés. Ils me regardaient tous avec beaucoup d'intérêt, mais sans rien comprendre. Je faisais de grands gestes avec les bras, je mimais un homme qui pédale, mais en vain. Finalement, je m'approchai de la bicyclette dehors, et je fis mine de la prendre. Aussitôt, la dame accourut et saisit le guidon, comme pour m'empêcher de partir. Elle souriait, mais hochait la tête violemment. « Décidément, me dis-je, je suis le seul amoureux ici, et mon pouvoir est plus limité que je le croyais. » Je finis par me pencher à plusieurs reprises pour demander pardon de cette scène compliquée, et je partis. Je voulais être à bicyclette, j'étais encore à pied; je me croyais tout puissant, je ne l'étais pas et je vivais dans une illusion; aussi cet échec me refroidit un peu. J'eus peur que ce soit de mauvaise augure pour la suite de la journée. Existe-t-il plus superstitieux qu'un homme heureux ? Que craint celui qui n'a rien à perdre ? Je tâchai d'oublier, et pour m'aider, j'entrai dans une épicerie pour acheter une sucrerie quelconque. Malheureusement, la plupart des Asiatiques ne sont pas très portés sur les desserts, et je ne vis que des boîtes de biscuits peu intéressantes. Ce n'est pas au Cambodge qu'on prend du poids en mangeant des pâtisseries. En sortant, je vis sur le trottoir une espèce de vendeur ambulant, avec trois ou quatre enfants autour de sa brouette. Ce doit être de la crème glacée, me dis-je, et je m'approchai pour attendre mon tour, tout en examinant de plus près. Ce n'était pas de la crème glacée, mais une étrange mixture de sirop et de boules colorées. J'en pris quand même. Ce n'était pas bon, mais c'était sucré.

J'allai ensuite dîner au restaurant habituel, puis je retournai à l'hôtel. J'écoutai la télé pour passer le temps, puis à six heures trente, je sortis et je me rendis à pied au Muoc Moc. Bien que je connaissais maintenant l'endroit, l'appréhension était beaucoup plus forte que la première fois. En entrant, mon cœur battait comme celui d'un jeune amoureux de quinze ans. Je ne vis pas Piao, et m'assis près du mur opposé, d'où je pouvais bien voir l'autre côté de la salle, où Piao avait probablement l'habitude de s'asseoir, là où nous avions fait connaissance la veille.

J'étais assis depuis environ dix minutes quand je vis arriver Piao avec une amie, que je supposai être Tuoc. Piao n'était pas habillée comme la veille, mais ce qu'elle portait – une jupe très courte et un dessus très léger – avait le même but, et je comprenais maintenant pourquoi elle avait mis une robe si attirante auparavant. Je laissai les deux filles s'installer, puis j'allai les rejoindre. Je crois que mon bonheur, mêlé à une espèce de nervosité, prouvait assez à Piao et à son amie que j'étais amoureux. De son côté, elle paraissait contente de me voir, mais demeurait absolument calme, presque détachée, comme on est quand on rencontre quelqu'un qui se trouve à être entre un ami et une connaissance. Elle me présenta à son amie, qui était bien Tuoc, et je m'assis près d'elles.

- Vous êtes donc un vieil ami ? me dit Tuoc avec un sourire en coin.

- Ma foi..

- Et que faites-vous dans la vie ? me demanda-t-elle sans attendre.

Je sentis immédiatement que j'allais avoir droit à l'interrogatoire habituel, lequel avait peut-être été commandé par Piao elle-même, car la veille, dans ma chambre, même si elle avait eu tout le temps de le faire, elle ne m'avait posé aucune question, et maintenant elle m'écoutait avec encore plus d'attention, sous une fausse insouciance, que son amie.

Je répondis que je venais d'obtenir un diplôme en administration.

- Et c'est payant ? me demanda Tuoc.

- Ma foi, oui, je suppose.

- J'ai une cousine qui a marié un Finlandais. Elle habite là-bas maintenant. Apparemment, il fait l'équivalent de cent mille dollars par année. C'est possible, cent mille dollars par année ?

- Oui, oui, répondis-je simplement.

Ma réponse la fit sursauter sur sa chaise en tapant des mains, comme si tout cet argent était pour elle.

- Je t'avais bien dit, Piao, lui dit Tuoc en se tournant vers elle, ils sont tous riches là-bas. Trouve-toi un Finlandais.

Piao se contenta de sourire sans répondre. Elle ne dit rien pour ne pas me contrarier, me dis-je naïvement, c'est donc qu'elle tient à moi. Contrairement à Piao, qui était toujours calme et bougeait peu, son amie avait un besoin d'action constant, parlait, tapait sur l'épaule de Piao, tournait la tête pour regarder un nouveau venu avec suspicion ou un air malin, ce qui faisait un étrange contraste avec Piao, mais expliquait peut-être en partie leur amitié.

- Monsieur, me dit Tuoc, et si on sortait ? Oui, prenez-nous toutes les deux, et sortons dans un bar.

Il faut savoir que l'endroit où nous étions était tout sauf un bar, puisqu'il n'y avait ni musique, ni quoi que ce soit à boire ou à manger. Comme je l'ai dit, il n'y avait qu'une grande salle, où les chaises constituaient tout le mobilier et les filles toute la décoration. Je me tournai vers Piao et lui demandai si cela lui serait agréable.

- Oui, dit-elle, sortons.

- Allons au Tonle Tin, ajouta Tuoc.

Je payai le patron comme la veille, en double cette fois, et nous partîmes ensemble sur la moto de Tuoc. Décidément, chaque nuit était meilleure que la précédente; j'étais parti la première fois pour le Muoc Moc derrière un jeune homme, j'en étais revenu avec une jeune fille, et voilà que j'y allais seul et que j'en revenais non pas avec une, mais avec deux. Sans être aussi belle que Piao, Tuoc était plutôt jolie, dans ce que j'appelais alors un genre imparfait mais agréable. Si je n'avais nulle envie de me partager entre Piao et son amie, ni d'être amoureux de deux femmes à la fois, l'occasion fut quand même une des plus charmantes de ma vie. Nous arrivâmes rapidement au Tonle Tin. Nous laissâmes la moto devant l'établissement, au milieu d'une marée d'autres motos, nous entrâmes, et nous prîmes une table assez près d'un espace vide, au bout d'une grande salle. Il y avait beaucoup de monde éparpillés entre plusieurs tables, et des serveuses qui allaient et venaient. Ce n'était pas un bar, mais un karaoke. Il y a deux sortes de karaokes au Cambodge : les karaokes privés où on se retrouve à trois ou quatre dans une petite pièce, devant une énorme télévision; et les grandes salles où une foule d'inconnus se rassemblent pour écouter chanter quiconque en a envie. Dans les deux cas, l'établissement se fait de l'argent avec la bière. Nous étions dans le second type de karaoke. Dans ces établissements, il y a aussi des jolies filles plus ou moins payées pour chanter à tour de rôle, sans doute au cas où il n'y aurait pas assez de clients entreprenants.

C'était une de ces filles qui chantait quand nous arrivâmes. Aussitôt assis, une serveuse vint nous demander quelle sorte de bière nous voulions, car boire de la bière est une espèce d'obligation.

Comme la chanteuse, comme Tuoc, comme Piao, elle était fort jolie et je me demandais si revenir en France était une bonne décision. Est-il possible pour une fille de naître laide dans ce pays ? me demandai-je. Ou est-ce que, comme les anciens Spartiates, ils précipitent au bas d'une falaise les enfants qu'ils jugent imparfaits ? J'avais hâte de recevoir ma bière, car il me semblait que si ma tête avait tourné un peu, mon bonheur eut été plus complet.

- Et vous êtes longtemps en vacances ? me demanda Tuoc.

- Malheureusement, je dois repartir dans deux semaines.

Je m'entendis répondre comme si ce n'était pas moi qui avait parlé, tant je n'avais déjà plus envie de quitter le pays. Je n'avais pu me décider à rester au Cambodge, mais j'étais fort certain de revenir, et le plus rapidement possible.

Piao n'avait presque pas parlé depuis que je l'avais revue, et Tuoc la regardais parfois comme pour l'engager à se montrer plus amicale avec moi. Ce n'était pas qu'elle était méchante, mais je la sentais mélancolique. Quant à moi, elle pouvait devenir muette, être près d'elle me rendait suffisamment heureux. Lorsque la jeune fille qui chantait eut terminé, Tuoc se leva d'un bond en agitant un bras. J'eus peur qu'elle me fasse le mauvais tour de m'inviter à chanter, mais elle alla parler à un homme près de la scène, qui s'occupait de la musique, puis elle monta lestement les quelques marches. Elle allait chanter. J'en profitai pour m'approcher de Piao et prendre une de ses petites mains, qu'elle avait si jolies. J'avais compris qu'elle serait toujours un peu distante en public, comme elle m'en avait averti plus tôt, et que ce n'était pas tant pour éviter des moqueries que par trait de caractère. Cela n'avait pas d'importance, car depuis la nuit précédente mon amour avait fait beaucoup de chemin et je n'avais pas besoin qu'elle soit gentille avec moi pour l'être avec elle. Tuoc avait une voix mélodieuses et enfantine, comme l'ont en général les femmes au Cambodge, et sa chanson complétait parfaitement le décor exotique dans lequel nageait mon bonheur. Comme je le remarquai ensuite plusieurs fois, j'étais heureux de ne rien comprendre de ce qu'elle chantait, car cela me permettait de goûter sans interférences les sons si particuliers de la langue cambodgienne. Lorsqu'elle eut cessé de chanter, elle revint s'asseoir avec nous. Lorsque les spectateurs aiment un chanteur, ils peuvent montrer leur appréciation en payant pour aller mettre un foulard coloré, que prête le karaoke, autour de son cou, ce qu'ils font sans attendre la fin de la chanson. Tuoc en avait reçu trois.

- La dernière fois, dit-elle en montrant les foulards, j'en avais deux. Je dois chanter de mieux en mieux.

- Non, c'est parce que tu t'habilles de plus en plus sexy, lui dit Piao, ce qui fit rire et sauter Tuoc. Nous restâmes encore une heure à cet endroit, puis nous allâmes dans une discothèque, où Piao ne voulut pas danser, mais où Tuoc dansa beaucoup. Vers une heure du matin, nous retournâmes au Muoc Moc; j'y laissai Tuoc et je retournai à ma chambre avec Piao. Dès que la porte de la chambre fut refermée, Piao devint une autre femme, ou plutôt une autre jeune fille. C'était comme si elle ne pouvait sortir qu'avec un épais manteau, qu'elle laissait tomber aussitôt qu'elle se retrouvait en privée. Je n'eus pas besoin de la cajoler pour qu'elle m'embrasse, elle vint elle-même vers moi pendant que j'enlevais ma chemise (car il fait si chaud dans les intérieurs en Asie du Sud-Est, que la première chose que je faisais en entrant chez moi, c'était toujours d'enlever mes vêtements); elle enroula ses mains autour de mon cou et m'embrassa aussi tendrement qu'elle le pouvait. La seconde nuit fut comme la première, sinon que l'enchantement de la nouveauté fut remplacé par celui d'une certaine connivence, ce que les journalistes de magazines féminins appellent « complicité ». Nous ne savons jamais, surtout au début, si cette complicité que nous ressentons avec une femme est réelle ou imaginaire, mais j'eus l'impression, à la façon qu'elle me regardait, qu'elle était bien réelle. Qu'il y eût entré de l'intérêt, dans son cas, ne changeait pas le fait qu'elle soit véritable. Il arrive que la bourse et le cœur soient compatibles. Comme j'aimerais vous donner tous les détails, car si j'ai parfois oublié ce que j'ai fait pendant le jour, je n'ai rien oublié de mes nuits. Je connais son corps aussi bien que le mien, et peut-être mieux. Je sais où sont chacun de ses grains de beauté, où commence le duvet à la base de son cou, et je peux dire sans exagérer que chaque millimètre d'elle est parfait, et que j'y plaçais déjà plus de valeur que j'en donne au reste de l'univers.

Le lendemain matin, nous avons peu dormis, mais nous n'étions pas fatigués. Je téléphonai à la réception pour qu'on nous monte à déjeuner, ce que normalement je ne fais jamais, et ce que l'hôtel même, car il était loin d'être chic, ne faisait pas non plus. Mais Muat, à qui je parlai, me dit qu'ils s'arrangeraient, et trente minutes plus tard, une jeune fille cognait à la porte. Ce n'était pas des oeufs, du jambon, et ce genre de choses, car comme ailleurs en Asie, on ignore au

Cambodge la différence qui existe entre déjeuner, dîner et souper, et on mange exactement la même chose trois fois par jour; mais c'était à manger quand même, et nous dévorâmes tout sans nous faire prier. Quel appétit nous avons après une nuit passée avec notre amoureuse ! J'étais amoureux même en la regardant manger; il me semblait qu'elle le faisait mieux qu'une autre, que c'était aussi beau à voir que toutes les situations qu'on croit plus charmantes. Elle me regardait parfois et souriait, mais je doute qu'elle ressentait le centième de ce que je ressentais. Toutefois je ne lui en demandais pas tant; en amour, le plus important est d'aimer, être aimé vient en second. Je lui annonçai que je souhaitais qu'elle reste avec moi chaque nuit, et chaque jour, tant que je serais au Cambodge. Je m'attendais peut-être à ce qu'elle se jette dans mes bras, et c'est ce qu'elle fit, mais pas avant de me dire :

- Parfait, je suis très contente, d'autant plus que j'avais besoin d'argent.

Ciel, pourquoi faut-il que tu refuses toujours un bonheur parfait aux hommes ! Elle m'embrassait et me poignardait tout à la fois. Lui donnais-je mon coeur pour qu'elle le tourmente ? Je n'étais déjà plus le maître de le lui refuser, aussi je ne dis rien pour me plaindre, et j'acceptai le serrement de mon coeur avec les douceurs de ses caresses. J'aurais tout supporté pour l'avoir près de moi, et j'étais persuadé qu'une journée sans elle était une journée perdue. Après m'être assuré de sa présence, il fallait maintenant trouver quelque chose à faire, et ne pas lasser l'amour, même le mien, en passant toute la journée au lit. Je lui demandai s'il y avait quelque chose à visiter à Battambang, car je n'avais rien remarqué quand je m'y étais promené quelques jours plus tôt. Elle me répondit qu'à Battambang il n'y avait rien, mais qu'avec une moto, on pouvait aller visiter de vieux temples dans la campagne, qu'il y avait aussi un ou deux restaurants assez fameux, et que tous les guides amenaient les touristes à un certain endroit où on avait mis dans une cage les ossements de quelques victimes de Pol Pot. Je lui répondis que voir des ossements m'intéressait assez peu, fussent-ils ceux de victimes innocentes, mais que voir des temples et s'arrêter à un bon restaurant ne pouvait qu'être agréable. La sortie fut donc décidée. À dix heures, et après un nouveau baiser plein d'une passion extrême, nous descendîmes à la réception où je louai sur-le-champ une moto. J'étais l'homme le plus heureux du monde, à moto dans un pays libre, avec une fille magnifique collée sur moi. Ne croyez pas que parce qu'une image à la mode se voit partout la réalité en est diminuée; on croit qu'être en moto avec une fille appétissante est agréable, et c'est vrai : le commun de cette fantaisie n'empêche pas que le plaisir soit réel. Vanité ou sensualité, laquelle est la plus forte ? Vous choisirez, si vous aimez méditer sur de pareils sujets. Pour ma part, je n'avais guère le temps de faire de la philosophie. J'avais encore l'impression de vivre dans un rêve, et j'aurais pu voir n'importe quoi, même quelque chose de terrible, sans réagir beaucoup, tant mon âme était toute enveloppée par mon amour et bercée par mon bonheur.

Les routes, autour de Battambang, étaient en terre et très poussiéreuses. Les énormes trous qu'il fallait contourner m'empêchaient d'aller vite. Je n'en étais que plus heureux, car je préférais profiter des paysages, et les trous forçaient Piao à me prendre par la taille pour garder son équilibre.

Nous vîmes donc un temple, et je crois, bien que ce soit un peu surprenant, qu'elle le voyait comme moi pour la première fois. Tout le monde connaît Angkor wat, c'était une version plus petite, comme il y en a plusieurs au Cambodge. Nous nous arrê tâmes ensuite à un restaurant : quelques tables le long d'un ruisseau et une cabane servant de cuisine. C'était simple et naturelle, comme Piao elle-même, et ce fut pour moi un nouvel enchantement, car ne connaissant rien moi-même de la cuisine cambodgienne, et ne pouvant lire le menu, Piao s'occupa de tout, avec toute l'attention d'une tendre maîtresse. Elle était contente de me faire découvrir quelque chose de son pays, et entra même une fois dans la cuisine, pour s'assurer que tout était comme il faut.

Vous l'avouerez-vous ? J'ai oublié ce que je mangeai ce jour-là. Je n'ai en souvenir que le doux visage de Piao. Après dîner, Piao me proposa d'aller visiter d'autres temples, mais celui de l'amour était le seul qui me tentait, et nous retournâmes à l'hôtel. Je passai une semaine idyllique

avec elle. Nous ne nous quittions jamais, et nous sortions uniquement pour aller manger, toujours au même endroit. Il me semblait que le monde aurait pu disparaître sans que je m'en émeuve, et que Piao était tout ce dont j'avais besoin. Quand nous étions dehors, je regardais avec un mélange de compassion et d'indifférence chaque objet. Tout était neuf et beau, et à la fois inutile si ce n'était pas Piao. Ah, Seigneur, fallait-il me dévoiler ce que tu as créé de meilleur pour me le retirer aussitôt ? Je plaçais maintenant tout mon bonheur en Piao, mais j'avais la naïveté de ne pas craindre pour l'avenir, sans avoir non plus la force nécessaire pour l'obliger à se plier à mes volontés.

Quand la semaine fut écoulée, je me considérais presque le fiancé de Piao. Mais je devais partir, retourner au pays froid – et froid de plusieurs façons – d'où je venais.

Un soir, je pris Piao par les mains et je l'assis sur le lit, avant de m'asseoir à côté d'elle. Je lui dis, presque en pleurant, que j'allais partir. Elle le prenait en apparence très bien, mais elle me pressait les doigts de manière inaccoutumée, et je savais qu'elle n'était pas indifférente. Je nommais mon pays comme j'aurais nommé une autre planète, tant effectivement c'était un autre monde.

- Piao, lui dis-je, je ne peux pas vivre sans toi. Je pars demain, mais je reviendrai le plus vite possible, et nous habiterons ensemble.

Ces paroles, qui ont été dites des millions de fois depuis le début de l'humanité, ont toujours la même puissance pour celle qui les écoute, et la même importance pour celui qui les prononce.

- Oui, me dit-elle, c'est ce que je veux aussi.

Brève réponse, me direz-vous, mais Piao n'était pas bavarde. Nous nous embrassâmes quelques minutes, puis je continuai :

- Il ne faut pas que tu retournes au Muoc Moc.

Je tremblais, et je sentais mon cœur battre de plus en plus fort, car une partie de mon bonheur dépendait de ce qu'elle allait répondre.

- Non, évidemment, répondit-elle, je resterai chez ma tante, et je chercherai un autre emploi.

Je sentis aussitôt comme un poids de mille kilos disparaître de sur mes épaules. Je pouvais donc partir sans soucis. Ce n'était qu'un contretemps, et je commencerais à vivre avec Piao dans quelques mois. Mon bonheur était trop grand pour ne pas être fragile, et je crus Piao sans la moindre hésitation. Nous nous embrassâmes peut-être encore plus passionnément que les fois précédentes. Il ne manquait plus rien à ma joie, je ne pouvais m'empêcher de sourire, et mon esprit était confus. Je comprenais pour la première fois cette expression, qui semble si artificielle : être ivre de bonheur. Piao portait une petite chaîne en or autour du cou, avec une amulette. L'amulette, en or aussi, représentait un Bouddha, assis dans une petite niche vitrée. Elle retira sa chaîne et me donna l'amulette. Je commençai par refuser, mais elle insista.

- Prends-le, dit-elle, pour que tu ne m'oublies pas.

- T'oublier ! m'écriai-je. Est-il possible que j'oublie pourquoi je vis. Ce serait plutôt à moi de m'inquiéter, si j'étais d'un naturel jaloux.

- Ne t'en fais pas, répondit-elle aussitôt avec douceur, je t'attendrai.

- M'attendre, oui, mais en faisant quoi ?

- Je te l'ai dit, je ne retournerai pas au Muoc Moc. Je peux travailler n'importe où, c'est très facile. Je ferai un peu moins d'argent, c'est tout.

J'ignorais alors complètement le caractère indolent de ce genre de fille, qui s'accommode de tout pourvu que l'effort soit faible, et qui se laisserait mourir plutôt que de travailler durement à faire ce qu'elle n'aime pas.

Je me demandais alors si elle ne voulait pas que je lui donne de l'argent. Le fait est que j'étais à peu près ruiné. Mais pour être complètement franc, bien que je commençais à comprendre que plusieurs femmes en Asie voient les hommes comme des machines à sous, et considèrent comme juste et naturel d'en retirer un profit matériel, je refusais encore de mêler amour et argent. Je

croyais, et je crois toujours, qu'une femme qui exige de l'argent à son amant, même si elle meurt de faim, ne peut que l'aimer moins qu'une femme qui n'exige rien. Je n'étais heureusement tourmenté par aucun dilemme, puisque j'étais pauvre et qu'elle habitait chez sa tante, et donc ne manquerait de rien en m'attendant. Vous riez, je le vois bien, mais comment aurais-je pu connaître ce genre de femme, et à mon âge ? Et même si j'avais été plus vieux, même si j'avais eu cent ans et fait le tour du monde plusieurs fois, j'étais amoureux et ne prend-on pas tous les risques pour l'amour ? Y a-t-il un bien plus précieux, un seul bonheur qui mérite davantage qu'on s'y abandonne ? Si je perdais, je perdais ce qu'en fin de compte je n'avais jamais eu, et si je gagnais, je gagnais le paradis. Quel idiot aurait pu refuser un tel pari ? Au nom de quoi, la morale, l'opinion, la prudence ? Mais toutes ces chimères nous offrent-elles le paradis ? Je fis comme tout le monde, et je gageai sur l'amour.

J'aurais pu lui demander de me suivre jusqu'à l'aéroport, mais ma pudeur me retint. Non, mes larmes ne seraient que pour elle et pour moi, des badauds ne les verraient point. Ce fatidique matin, je partis donc seul, après l'avoir vu quitter ma chambre. Et ce n'est pas sans retenir mon souffle que je la vis partir, car j'avais encore un peu peur de ne plus jamais la revoir. J'étais devenu fort superstitieux subitement, et je me convainquis que si elle s'éloignait dans le corridor sans se retourner, cela signifiait que j'allais la revoir. Elle ne se retourna pas, et je refermai la porte avec un réel soulagement. Je n'avais aucune raison encore de me tourmenter, puisque je lui faisais confiance, et déjà les tourments commençaient. Le véritable amour peut-il être tranquille ? Pas avec le cœur que j'avais, ni avec tous les charmes qu'avait Piao. Je crois que même si elle avait été une simple et pure fermière, mon bonheur eut été trop grand pour être en repos. Il y a des hommes qui aiment calmement, il y en a d'autres qui sont des tornades; je n'ai jamais su pour ma part aimer calmement.

De retour en France, je téléphonai à Piao tous les jours. Et j'avoue que souvent j'appelais à ce qui était pour elle huit heures du soir pour m'assurer qu'elle n'était pas au Muoc Moc. J'écoutais tous les bruits au téléphone, et j'étais rassuré quand c'était le silence d'une rue déserte. Comment l'expliquer ? Je croyais lui faire confiance, et en même temps j'étais toujours inquiet. J'avais accepté son passé, mais à la condition qu'il soit différent du présent, et qu'aucun autre homme ne la touche. J'avais bien remarqué que parfois elle prenait un certain temps pour répondre, même si elle portait son téléphone avec elle sans arrêt, mais je préférais ne pas trop y songer. Je me louais même de ne pas être amoureux d'une sottise qui regarde son téléphone à chaque seconde, car c'est ainsi que j'expliquais son retard à répondre. L'amour se contente des mensonges les plus faibles. Je n'appris pas à mes parents que j'avais une petite amie au Cambodge, et si je l'avais fait, je n'aurais évidemment pas mentionné son passé. J'étais revenu parce que c'était prévu, et que le billet d'avion avait déjà été payé, mais je ne crus pas un instant commencer à travailler en France, puisque cela aurait nécessairement retardé mon retour au Cambodge. Mon diplôme n'avait que peu de valeur au Cambodge, aussi je cherchais un moyen de trouver de l'argent. Voler une banque ne me paraissait pas choquant, ni même très condamnable, mais je ne croyais pas en être capable – et en cas d'échec, je serais mort en prison, plutôt que de vivre des années sans Piao. Mes parents avaient de l'argent, mais devais-je blesser mes parents par une conduite indigne, simplement parce que j'aimais davantage que nul autre homme sur terre ? Sur le coup, je repoussai cette alternative comme totalement absurde. Mais le temps passait, j'étais revenu depuis deux mois, mes parents, chez qui j'habitais, ne comprenaient pas mon peu d'empressement à me faire engager quelque part, et moi je m'inquiétais de plus en plus, en songeant que Piao n'allait peut-être pas m'attendre encore bien longtemps. De retour au Cambodge, j'aurais pu me faire professeur d'anglais, solution facile de tous les expatriés sans véritable talent. Mais en étais-je capable ? Je veux dire, aurais-je pu le supporter longtemps ? N'aurais-je pas perdu toutes mes journées dans une classe remplie d'enfants indociles, alors que je voulais les passer dans les bras de Piao ? J'étais encore trop jeune pour accepter les compromis, et je ne voulais pas bouleverser ma vie pour ensuite imiter les hommes qui

s'ennuient à côté de leur femme, écrasés par les détails de la vie quotidienne. J'étais prêt à tout pour l'amour, à condition que ma récompense soit l'amour.

Je m'habituai donc peu à peu à ce qui m'avait semblé terrible et répugnant. Je me persuadai que la beauté de mon amour, et que l'immense bonheur que j'allais vivre avec Piao, méritaient quelques sacrifices de la part d'un autre. Après un autre mois, je m'étais convaincu que voler mes parents n'était pas un si grand crime.

Je savais où mon père, qui n'avait qu'une confiance partielle en les banques, gardait beaucoup d'argent. C'était dans un coffre-fort, caché derrière un tableau. Je sais, on voit souvent la chose au cinéma, mais le cinéma n'invente pas tout, de tels coffres-forts existent vraiment. Je savais donc où était le coffre-fort, mais j'en ignorais la combinaison. Je savais par contre qu'il l'ouvrait chaque vendredi ou samedi, peut-être par habitude seulement, peut-être pour y déposer quelque chose chaque semaine, car plus d'une fois j'étais entré sans frapper dans son bureau, dont il ne verrouillait pas la porte, et je l'y avais trouvé, devant le coffre-fort ouvert. Un vendredi, je me cachai donc dans cette pièce, derrière un bureau pas très loin du tableau. Je n'avais aucun équipement sophistiqué, mais j'avais une paire de jumelles, et si je me tenais sans bouger dans ma cachette, à cause de l'angle qui m'était favorable, il n'y avait pas de raison pour qu'il m'aperçoive, et avec un peu de chance je pouvais apprendre la combinaison. Je m'ennuyai au moins trois heures derrière le bureau, mais enfin mon père entra. Il commença par s'asseoir sur un gros divan. Je ne pouvais pas le voir, mais j'entendais qu'il se versait un verre de cognac, dont il y avait toujours une bouteille près du divan. Je craignais qu'il reste assis toute la soirée, sans même ouvrir le coffre-fort, et que je dusse rester des heures sans bouger. Je me maudissais d'avoir exécuté un plan aussi stupide. Il se méfierait de moi toute sa vie, s'il me voyait soudainement apparaître de derrière le bureau. Je sais, ce serait bien pire si je poursuivais dans ma résolution, mais je ne voulais pas perdre sa confiance avant d'avoir prit l'argent. Je voulais encore moins voir la déception sur son visage, ce que je pouvais éviter si je réussissais à le voler et à partir avant qu'il s'en aperçoive.

En attendant, je me demandais si Dieu était de mon côté, je me demandais aussi si j'aurais osé parler à mes parents de ma fiancée s'ils avaient été plus « ouverts ». Peut-être m'auraient-ils donné de bonne grâce l'argent dont j'avais besoin. Non, non, me dis-je, ce sont des songe-creux. Je ne sais pas si Dieu est de mon côté, mais une chose est certaine, jamais mes parents ne m'auraient encouragé à la revoir en allant jusqu'à me donner de l'argent. Si je ne peux profiter de leur sagesse et de leur tolérance, qualités qui leur font défaut, qu'au moins je profite de leur richesse. Dans ce domaine, ils en ont assez pour eux et pour moi. J'en étais là lorsque mon père se leva enfin et s'approcha du tableau.

Il ouvrit le tableau comme on ouvre une porte, et il commença à tourner le cadran du coffre-fort. Je vis tout parfaitement. Quelques minutes plus tard, il était sorti du bureau, et j'en sortais à mon tour. Le lendemain, je fis mes bagages. J'attendis que la voie soit libre, puis j'allai voler tout ce que je trouvai dans le coffre-fort : en tout, 114 882 euros. Aussitôt le vol fait, je sortis immédiatement de la maison. En plus des bagages plus chargés que la première fois, j'emportais un remords qui ne me quitterait jamais plus. Par la suite, j'ai souvent pleuré sur cette bêtise, car même l'amour de Piao ne me l'a jamais fait oublier. Dois-je l'avouer ? Je ne revis jamais plus mes parents. Oh Dieu ! Je sais bien maintenant que tu n'étais pas de mon côté, et que ce n'était pas toi qui me conseillais de voler mon père ! Comment ai-je pu douter d'une chose si évidente ? Il fallait que mon amour soit bien fort, et ma lâcheté plus forte encore. Mon amour m'obligeait à trouver une solution, mais pas une solution criminelle.

Dans ma hâte, j'avais oublié d'acheter un billet d'avion. Je l'achetai à l'aéroport, que m'importait maintenant que ce soit plus cher, j'avais assez d'argent pour vivre au Cambodge comme un roi. Je ne déposai pas l'argent dans mon compte, car mon père l'aurait sans aucun doute fait saisir. Étrange sensation que de se promener avec plusieurs milliers de dollars sur soi. On a l'impression, sinon de valoir plus que la majorité des hommes, du moins d'avoir plus de

pouvoir qu'eux. Il me semblait que la fortune que je transportais était comme le bouclier magique d'un dieu grec, et que la montrer aurait suffi à faire disparaître n'importe quel obstacle. En attendant, je tenais à la cacher, et je ne déclarai évidemment à personne que j'avais autant d'argent. Vingt-trois heures plus tard, je débarquais à Phnom Penh. Après ce que je venais de faire, j'étais plus décidé que jamais à faire ma vie au Cambodge, et de ne jamais revenir en France. Je me rendai le jour même à Battambang, cette fois en taxi, non pas collectif, mais pour moi tout seul. « Elle m'aimera encore plus », me disais-je en palpant l'argent qui était dans un de mes sacs à dos. Comme quoi j'avais tout compris, mais sans encore l'admettre. Je débarquai dans le même hôtel que trois mois plus tôt et, même si je savais où elle habitait avec sa tante, un mauvais génie me poussait à attendre le soir. Je n'avais d'ailleurs pas longtemps à attendre, puisqu'il était cinq heures. J'allai souper au même restaurant qu'avant. J'aurais dû me précipiter chez sa tante, mais subitement je voulais attendre. J'étais comme un homme qui prend une pause avant de sauter, et je me remémorais tout ce qui m'était arrivé. Il ne serait plus question de reculer après avoir revu Piao. Tout avait été si vite que je n'avais pas pu avertir Piao. Je lui avais bien téléphoné de l'aéroport avant de partir, mais elle n'avait pas répondu, aussi ignorait-elle complètement que j'étais revenu. Après souper, j'allai attendre dans ma chambre, puis je louai une moto et je partis pour aller surprendre Piao chez sa tante. Il était huit heures. Par je ne sais quelle volonté de souffrir, quel instinct de mort et de malheur, je décidai, puisque c'était à peu près dans mon chemin, de passer par le Muoc Moc. Je croyais vouloir surprendre Tuoc avant d'aller surprendre Piao, mais c'était sans aucun doute une curiosité malsaine qui me poussait. Depuis l'erreur d'Adam et Ève, l'homme ne pourra jamais accepter le malheur, ni se contenter du bonheur, toujours partagé entre un calme qu'il croit insuffisant et des souffrances qu'il croit injustes. Je m'approche donc du Muoc Moc, et je ralentis pour avoir le temps de voir Tuoc, ayant décidé de continuer mon chemin si je ne l'aperçois pas. Je ne la vois pas, mais qui vois-je à la place ? Piao. Je crus que j'allais mourir sur le champs, ou du moins pleurer ou me laisser choir par terre. J'avais chaud, je brûlais, je sentais tous mes membres trembler, je ne savais plus où j'étais ou qui j'étais, mon esprit était un brouillard dans lequel je ne voyais que douleur cuisante et inconnue, j'avais peine à respirer, et je ne savais que faire pour guérir.

J'arrêtai la moto brutalement, et j'essayai de me calmer. Elle ne m'avait pas vu, et je pouvais rebrousser chemin et tout abandonner. Peut-être même pouvais-je revenir à et implorer le pardon de mes parents. Une part de moi voulait tout effacer, quitter le Cambodge et ne plus y revenir, mais pour faire quoi ? Après le bonheur passé avec Piao, une vie en France me paraissait maintenant d'une fadeur insupportable. À quoi le pardon de mes parents eut-il servi, sinon à permettre une vie dont je ne voulais plus. Aussi dès le début, je sentis que la part de moi qui voulait rester était la plus forte. Piao m'avait menti, mais c'était encore Piao, et si elle voulait encore habiter avec moi, j'obtenais ce que je souhaitais. Mon amour m'avait rendu si lâche que je me mis à calculer combien d'hommes avaient pu aller avec elle en trois mois, et je me dis que quelques-uns de plus ou de moins ne changeait pas grand-chose. Tout le bonheur qu'elle allait encore me donner agissait comme un baume sur mon cœur, et je la pardonnai. Je ne le réalisais pas encore, mais cette fois ce n'était pas exactement son passé que je pardonnais, c'était son présent. Énorme différence. Jusqu'où pouvait-elle m'amener, y avait-il quoi que ce soit qu'elle ne réussirait pas à me faire accepter ? Sans vouloir tergiverser davantage, je filai dans le stationnement pour y laisser la moto, et j'entrai dans le Muoc Moc. Comment peindre sa surprise quand elle me vit ?

Sur le coup, elle se retourna sur sa chaise pour me cacher son visage, mais j'allai m'asseoir juste en face d'elle. Elle me regarda alors et me dit en souriant :

- Depuis combien de temps es-tu ici ?

- Je viens d'arriver, lui répondis-je, et toi, depuis combien de temps es-tu ici ?

Elle voulut me faire croire qu'elle n'était là que pour tenir compagnie à Tuoc, qu'elle venait assez rarement, et qu'elle refusait de suivre quoi que ce soit. En lui posant ma question, j'avais

senti la colère monter en moi, mais sa réponse avait tout balayé. Je me dépêchai de la croire, même si tout était contre elle. Puisqu'elle n'était là que pour le bénéfice de Tuoc, je n'étais pas obligé d'être jaloux. À quel fil tenu l'amour ne s'agrippe-t-il pas quand il n'a pas d'autres choix ! Je n'étais évidemment pas disposé à payer pour qu'elle me suive; aussi elle avait dû s'arranger avec le patron, à moins que celui-ci ait senti ce qui se passait, car il ne me demanda rien. Je la ramenai à ma chambre, aussi pressé d'oublier où je l'avais trouvée que de la tenir dans mes bras. Après trois mois sans elle, j'aurais pardonné plus encore pour l'avoir avec moi une seule nuit. Vous devez me prendre pour un animal, qui n'a pas d'âme, aucun principe, et qui voulait seulement caresser la plus jolie fille au monde. Mais cela ne fait-il pas partie aussi de l'amour, n'en est-ce pas au moins la moitié, et la meilleure ? Si je ne l'avais pas aimée, tous ses charmes auraient été sans effet sur moi, et je l'aurais considérée comme une autre fille sur qui la beauté est perdue, parce qu'elle n'est pas complétée par un caractère agréable. Ou plus simplement, j'aurais apprécié le corps sans apprécier l'esprit, et jamais je n'aurais cherché à la revoir après la première rencontre. Mais j'aimais tout en elle, et je suis assez certain que même si elle eut été condamnée à porter un masque, je ne l'aurais pas moins aimée. Non, j'en suis très certain; l'amour attire par la beauté, mais conserve par le caractère, et mille détails difficile à saisir. Tout étrangers que nous étions l'un à l'autre, puisque nous venions de mondes si différents, nous étions faits pour être ensemble, si nous avions la chance de nous rencontrer.

J'aurais voulu, je l'avoue, commencer par lui faire une scène une fois seuls dans la chambre, que j'aurais fait suivre par une douce réconciliation. Mais celui qui a dit « qui aime bien, châtie bien » ne devait pas aimer autant que moi. J'oubliai vite de me plaindre, et je l'embrassai passionnément. De son côté, elle ne mentionna pas la mauvaise surprise qu'elle m'avait faite, et il n'en fut plus jamais question. Bien que j'avais perdu trois mois sans la voir, c'était comme si nous nous étions jamais quittés, comme si la plus belle semaine de ma vie se poursuivait, sans avoir souffert la moindre interruption. Je lui dis que j'avais beaucoup d'argent, mais je lui cachai le montant exact. Il fut tout de suite décidé que nous louerions une maison à la campagne. Piao ne voulait pas quitter le Cambodge et de toute façon elle n'avait pas de passeport, et même avec un passeport, elle n'aurait pas pu aller bien loin, à moins d'attendre un visa assez longtemps, et je n'étais guère disposé à attendre, encore moins une ridicule permission administrative. Elle me proposa la campagne près de Kampot, parce qu'elle avait entendu dire qu'il s'y trouvait beaucoup d'Occidentaux. Mais je venais d'arriver, je n'avais pas la nostalgie de l'Occident, et je refusai, justement pour ne pas voir d'Occidentaux. Cette nostalgie, je ne l'eus jamais, mais c'était une erreur de ma part de vouloir fuir mes semblables. À cet instant, je ne croyais pas avoir besoin de qui que ce soit d'autre que Piao. Quoi qu'il en soit, nous résolûmes de rester près de Battambang. Après trois jours de douces caresses, pour racheter le temps perdu, nous commençâmes à chercher notre futur demeure. Même avec tout l'argent dont je disposais, il ne fut pas facile de trouver un endroit convenable. Par convenable, je veux dire confortable. Les maisons de campagne (et c'est ce que je voulais) n'avaient en général ni électricité, ni eau courante, et en trouver une sans voisin semblait tenir du miracle. Mais après deux semaines à parcourir toutes les routes de la région, nous aperçûmes enfin la maison idéale. Elle appartenait à un politicien qui ne l'habitait pas, et il consentit à nous la laisser pour mille dollars par mois, somme colossale pour le Cambodge. Accepter un tel loyer dut persuader Piao que j'étais millionnaire.

La maison étant meublée et parfaitement terminée, nous pûmes y aménager immédiatement et commencer à y vivre comme un vieux couple de mariés. Piao avait parfois des crises de nerf – son seul défaut ordinaire – mais elles étaient rares, et la vie restait douce. Nous étions presque toujours ensemble, et jamais je ne me lassais d'être à ses côtés. Je l'aimais tant que je sentais mon amour pour elle comme quelque chose de concret, que je regardais brûler en moi comme on regarde brûler des bûches dans un foyer, un soir d'hiver. Bref, mon rêve de vivre avec Piao

s'était réalisé. Mais j'avais un coeur trop pur pour profiter longtemps d'un bien mal acquis, comme la providence, qui ne frappe en réalité que les coeurs purs, ne tarda pas à me le faire savoir. Je me rendais souvent en ville pour acheter ce qu'il faut bien avoir pour vivre, c'est-à-dire à manger. Un jour que j'étais dans un magasin de Battambang, je vois un homme qui passe sur le trottoir, et je le reconnais aussitôt : c'est mon frère.

Je ne vous l'ai pas dit plus tôt, mais j'ai deux frères et une soeur. C'était mon frère aîné, de huit ans plus âgé que moi, que je voyais subitement dans la même ville que moi, au fin fond du Cambodge. De toute évidence, mon père l'avait envoyé pour me retrouver et reprendre l'argent. Il n'avait pas été difficile de deviner où j'étais. Je ne pouvais avoir volé que pour une femme, et une femme vivant au Cambodge, puisque j'avais commis le vol après mon retour du Cambodge. Je m'enfonçai un peu plus dans le magasin où j'étais et j'attendis que mon frère s'éloigne. Puis je retournai rapidement chez moi. Je ne pus m'empêcher de raconter à Piao que j'avais vu mon frère, et que je préférais ne pas lui parler. Mon comportement était pour elle incompréhensible et indigne, aussi je finis par lui avouer mon crime.

-Mais tu dois rendre l'argent, s'écria-t-elle.

Noble Piao, qui tout en s'abaissant avait conservé tous les sentiments de l'honnêteté ! Elle avait évidemment raison, mais je ne voulais rien changer à la vie que j'avais.

Je lui promis que je verrais mon frère, si le hasard le permettait, mais je ne lui promis pas de rendre l'argent. Je lui fis seulement entendre que j'allais en discuter avec lui. Dieu ne tenait pas à différer davantage le rachat de mon âme, car je revis mon frère dès le lendemain. J'étais allé à la ville, sans essayer aucunement de le retrouver, pour acheter quelques biens de nécessité que dans mon trouble j'avais oublié la veille. J'avais stationné ma moto, et j'allais à pied, quand je passai très proche de heurter mon frère en tournant un coin de rue. Il me regarda avec surprise, mais j'étais le plus surpris des deux, car lui espérait me voir, et moi j'espérais l'éviter. J'avais promis de rencontrer mon frère, mais je n'avais pas trouvé le temps de décider de ce que j'allais lui dire.

- Antoine ! me dit-il en souriant.

Je voyais qu'il voulait se jeter dans mes bras, comme on accueille un fils prodigue qu'on croyait mort. Sa joie et son absence complète de colère ou de reproches me calmèrent, et c'est moi qui m'approchai pour le serrer dans mes bras. Nous allâmes aussitôt nous asseoir dans un restaurant tout près.

- Antoine, qu'as-tu fait. Je suppose que c'est pour une fille, elle doit être très belle ou très malhonnête.

- Oui, lui dis-je avec honte, c'est pour une fille, et quand tu la verras, tu comprendras pourquoi. Mais ne la blâme pas, elle n'est pour rien dans le vol. Jusqu'à hier, elle ignorait pas même qu'il y en eut un.

- Il faut maintenant que tu le rendes. Notre père n'a pas averti les autorités, mais il veut ravoire l'argent avant de te pardonner.

- C'est donc uniquement une question d'argent, ne puis-je m'empêcher de lui répondre.

J'ignorais que notre père était si avare.

- Tu n'es pas juste, me répondit-il en fronçant les sourcils. Combien de parents dénaturés auraient appelé la police et t'auraient déjà renié ? Tu t'es comporté affreusement, admetts-le. Le moins que tu puisses faire est de rendre l'argent.

- Je ne l'ai plus, lui mentis-je. J'ai acheté une maison.

Comme un noyé qui s'agrippe au moindre objet flottant, je refusais absolument d'abandonner l'argent. Pour moi, le crime avait été commis, et il était irréparable. Je ne voulais pas du pardon de mon père autant que je voulais profiter de mon action. Mon frère me regardait avec un air incrédule.

- J'ai acheté une maison, lui répétai-je. Je peux essayer de la revendre, mais il faudra du temps.

- Il est impossible que tu aies payé cent mille dollars pour une maison au Cambodge.

- Tu serais bien surpris, rien n'est plus facile. Une cabane sans eau est presque donnée, mais dès qu'une maison est confortable, elle est aussi chère qu'ailleurs.

- Notre père sera fâché.

- Ne l'est-il pas déjà ?

- Il le sera davantage. Il croira que tu ne veux simplement pas rendre l'argent.

« Et il n'aura pas tort », me dis-je. Mais je répondis :

- Donne-moi quelques mois. Retourne en France et je te préviendrai.

C'est ainsi que je choisis de ne pas me décharger du poids que j'avais sur la conscience, au profit d'une vie douce avec Piao. C'était un crime contre le bien et l'honneur, mais de quoi n'étais-je pas capable pour rester avec Piao, et rester de façon confortable, car même l'amour veut être à l'aise. Nous nous séparâmes, mon frère et moi, et je suppose qu'il repartit pour la France. Quand je revis Piao, je lui racontai que mon père était prêt à me laisser l'argent pour un temps, et que je le rembourserais dès que possible, et que c'était pour m'en faire part qu'il avait envoyé mon frère au Cambodge. Ce n'était, à mes yeux, qu'un demi-mensonge; aussi je mentis avec assurance et Piao me crut. La famille est importante au Cambodge, et c'est plutôt si je lui avait dit que mon père m'envoyait sa haine et sa malédiction qu'elle n'aurait pas voulu me croire. Tout était donc arrangé de ce côté. Je n'étais pas peu fier de moi, et j'étais surpris de la facilité avec laquelle je pouvais trouver dans mon âme un tiroir pour y mettre mes remords, puis le refermer afin de vivre avec bonheur.

Il n'y a pas de petits et de grands crimes pour qui a un noble objectif; ce n'est plus alors que l'objectif qui compte. Piao, Piao, tu faisais de moi un surhomme, ton amour me mettait au-dessus de toutes les lois, et j'aurais pu devenir un grand chef de brigands ou un grand chef d'État !

Je vous l'ai déjà dit, l'amour n'excuse pas tout, mais c'est ce que je croyais à cette époque.

J'étais aveuglé, je ne voyais qu'elle, rien n'avait de valeur s'il ne participait pas à notre amour.

Nous passâmes donc plusieurs mois de bonheur parfait. Dois-je décrire notre vie quotidienne ?

Le bonheur peut-il faire un récit intéressant ? Non, le bonheur se vit, seul le malheur peut se raconter. Il ne tarda pas à apparaître. Au début, nous ne nous quittions jamais, sinon quand

j'allais faire en moto quelques commissions à Battambang. Elle était, comme la plupart des femmes en Asie, très casanière. Malgré son âge, ni les discothèques, ni les sorties entre amies ne semblaient lui manquer. Elle passait par contre beaucoup de temps sur son téléphone, moins que beaucoup d'autres, mais c'était quand même trop selon moi. Je devinai que c'était surtout avec Tuoc qu'elle s'entretenait. Elle travaillait, si on peut utiliser ce terme, encore au Muoc Moc.

J'aurais préféré qu'elle ait des amies aux vies un peu plus ordinaires, mais je n'osai pas lui demander d'abandonner Tuoc, et je ne fis rien pour qu'elle rencontre d'autres gens. Son corps était donc avec moi, mais son esprit ne l'était qu'à moitié. Nul doute que Tuoc lui racontait tous les potins du Muoc Moc, avec force vulgarités et absence complète de sentiments moraux. Ainsi Piao restait encore dans ce monde avec lequel il aurait fallu qu'elle brise tous les ponts. Tuoc entretenait Piao dans un état d'esprit que j'aurais dû combattre avec vigueur, mais à ce moment je ne me doutais pas du péril que cela représentait. Piao et le Cambodge me semblaient encore parfaits. Je voyais l'exotisme sans apercevoir le danger. J'étais aussi trop respectueux de sa vie personnelle pour intervenir. Au défaut d'ingérence si commun parmi les Occidentaux, j'avais substitué une tolérance exagérée. Je pouvais lui montrer ce qu'il fallait faire quand il s'agissait de nous, je la laissais entièrement libre quand il ne s'agissait que d'elle. Mais dans un couple, y a-t-il quoi que ce soit que puisse vivre l'un sans que cela influence l'autre ?

Les nuages s'accumulaient, et je ne voyais pas l'orage venir. Pourquoi ne force-t-on pas les jeunes hommes à avoir un ami plus vieux, qui connaissant mieux la vie pourrait les prévenir et leur éviter bien des déconvenues ? Je ne faisais rien de mal, et pourtant si mon but avait été de tout détruire, je ne m'y serais pas pris autrement. Piao, qui n'avait visité Tuoc qu'environ une fois par mois, se mit à la voir une fois par semaine, puis presque tous les jours. Ce fut d'abord

l'avant-midi, puis toute la journée, puis ce fut le soir. Je la voyais le matin, mais j'étais certain qu'à cinq heures elle partirait, et ne reviendrait qu'après minuit. Je sais, il ne faut pas être un grand détective pour savoir ce qu'elle faisait. Mais le changement avait été graduel, elle était toujours aussi gentille avec moi, et j'étais toujours amoureux. Aussi je ne me doutai de rien pendant plusieurs semaines. Je ne peux toujours pas m'expliquer pourquoi elle retourna au Muoc Moc. L'ennui, l'habitude ? Elle avait tout avec moi, et elle m'aimait. Non, ne croyez pas que je sois naïf sur ce point. Il est très certain qu'elle m'aimait, et pourtant cela ne l'arrêta pas. Je réalisai ce qu'elle faisait par simple déduction. Ce fut comme une lampe qui ne fonctionne pas et qui sans raison recommence à fonctionner. Je ne savais pas, puis je sus.

– Ah, m'écriai-je alors que j'étais seul chez moi, comment ai-je pu être aussi sot, et comment a-t-elle pu être aussi perfide ! Ce Muoc Moc a-t-il un charme que j'ignore ? Est-elle envoûtée ? Je sais que Tuoc a beaucoup d'ascendance sur elle, mais de là à l'éloigner de moi et à la persuader de s'enfoncer à nouveau dans une situation hideuse et basse ! Car ce ne peut être qu'elle qui l'a poussée à me tromper; elle croit peut-être que c'est amusant et que mes sentiments n'ont aucune importance, et Piao l'a crue.

Les femmes, mystère permanent. Je renonce à les comprendre, mais jamais je ne renoncerai à aimer Piao.

Je me précipitai sur ma moto, comme si Piao venait tout juste de retourner au Muoc Moc et que je pouvais encore l'arrêter avant qu'il soit trop tard. Je démarrai si rapidement que je manquai de me fracasser les os sur le mur qui entourait partiellement la maison. Je filai sur la route comme un furieux, klaxonant à tout ce qui était devant moi. Moi qui déteste le bruit et la vitesse, j'étais un autre homme. Après avoir manqué de justesse maints accidents, je me retrouvai devant le Muoc Moc, mais il était fermé, puisqu'il n'était que trois heures. Je filai chez sa tante, qui n'habitait pas très loin. Cette tante, je l'avais rencontrée deux ou trois fois. Elle passait le balai devant sa porte quand j'arrivai chez elle et elle me sourit en me voyant descendre de moto et marcher vers elle. Mais son sourire disparu rapidement et fit place à l'inquiétude, car je ne dissimulais pas ma colère, ni mon indignation. Peut-être était-elle au courant, et dans ce cas, elle était complice.

- Où est Piao ? lui demandai-je avec tout le sang froid dont j'étais capable.

Sur le coup, elle ne répondit rien, et je répétai ma question, qui certainement avait plus le ton d'un ordre que d'une demande. Elle hocha la tête pour signifier qu'elle n'en savait rien. Comme sa porte était ouverte, j'entrai et je visitai toutes les pièces. Nulle trace de Piao. Elle devait être avec Tuoc. Sans rien ajouter à sa tante, je rembarquai sur ma moto et je partis en trombe. Je ne savais malheureusement pas où habitait son amie, mais je savais au moins dans quel quartier. Je roulais au moins à cent kilomètres à l'heure et je passai au moins dix fois dans toutes les rues, avec le fol espoir d'apercevoir Tuoc ou Piao, mais en vain. Il ne me restais plus qu'à attendre l'ouverture du Muoc Moc. Je ne voulais pas téléphoner à Piao, car il est trop facile de mentir au téléphone. Je voulais la surprendre, la confondre. Je passai les quelques heures suivantes dans une agitation insupportable. J'allai stationner ma moto près de la rivière, mais je ne pouvais rester en place. Je m'asseyais au bord de l'eau, je marchais dans la rue, je retournais m'asseoir, je retournais dans la rue. J'achetai des friandises que je n'aimais pas et je mangeai pour passer le temps. Il me semblait que toutes les filles que je voyais étaient perfides. « Ah, oui, me disais-je, une chance que vous êtes belles, sinon qui vous pardonnerait, qui vous laisserait faire ? Voilà donc à quoi sert la beauté, à faire souffrir et à se croire tout permis ! Oh beauté, de combien de perfidies et d'infidélités t'es-tu fais la complice ? »

J'étais bien près d'haïr le pays et tous ses habitants. Cambodge, pays maudit par l'amour, où les femmes les plus belles au monde ne savent qu'aimer à moitié, et où on finit par se repentir du bonheur même d'être amoureux ! Finalement, huit heures arrive, je file au Muoc Moc.

Par chance, il y avait encore très peu de monde. Piao discutait avec Tuoc dans leur coin habituel. Piao fut surprise de me voir, mais pas autant que je l'aurais cru. Elle semblait en avoir pris

l'habitude. Tuoc cessa de parler et ouvrit de grands yeux pour observer la scène qui ne pouvait manquer d'avoir lieu.

- Piao, lui dis-je sur un ton martial, viens avec moi.

Piao allait sans doute obéir, mais elle fut trop lente, et je saisis violemment son poignet pour l'attirer vers moi. Elle se laissa amener sans combattre. Elle n'était pas défiante, seulement immorale. En partant, je vis du coin de l'oeil qu'elle faisait un salut à Tuoc. Ce qui était grave pour moi ne l'était pas pour elle. Elle était derrière moi sur la moto, et je désespérais en conduisant de pouvoir la corriger. Je l'aimais trop pour la quitter et j'étais trop pur pour accepter qu'elle retourne au Muoc Moc. Que me restait-il ? Pendant les quelques minutes que dura notre retour à la maison, je me calmai un peu et je me persuadai que l'amender était possible. Si au moins elle pouvait bien agir, quitte à ne pas comprendre pourquoi. Contrairement à ce que croient encore certains juristes, dans l'action, c'est le résultat qui compte, et non la volonté. Que m'importe que mon assassin m'ait tué par accident, je n'en suis pas moins mort. Piao pouvait bien me rendre le plus heureux des hommes sans savoir pourquoi, je n'en serais pas moins heureux. J'étais dans cet état d'esprit quand nous arrivâmes à la maison. J'essayais de rester en colère, mais je voulais me jeter à ses pieds. Je souhaitais lui montrer par un juste courroux qu'elle avait mal agi, mais je ne songeais qu'à l'embrasser. Elle vit à quel point j'étais partagé et s'approcha de moi. Nous étions tous les deux debout devant la maison, mes larmes coulaient et je n'osais plus la regarder.

- Excuse-moi, me dit-elle.

Aussitôt mes larmes redoublèrent, mais je n'osais pas encore me jeter dans ses bras. Il me semblait qu'elle devait m'offrir davantage pour que je lui pardonne. Je pleurais, j'étais malheureux, mais l'étais-je tant ? Je ne croyais pas un instant mon bonheur disparu, j'attendais seulement qu'elle me prouve à nouveau tout l'amour qu'elle avait pour moi. Je tournai la tête pour la regarder et je vis qu'elle pleurait aussi. Je n'ai jamais pu résister aux larmes d'une femme. Douce Piao, comment aurais-je pu rester fâché contre toi ! Tes larmes me prouvaient bien assez que tu regrettais de me faire souffrir. Je tombai à genoux et entourai sa taille de mes bras. Je pleurais trop alors pour pouvoir dire quoi que ce soit, et je sentais ses propres larmes couler dans mon cou. Il aurait fallu être bien cynique pour ne pas être attendrit par cette scène. Jamais de ma vie je n'ai ressenti d'émotions aussi fortes, et si je devais payer les moments de bonheur par quelques tourments, je me croyais encore chanceux. Je ne vous cacherai pas cependant que j'aurais souhaité Piao plus sage, et que je n'étais pas certain si mon coeur pouvait encore longtemps supporter de telles effusions. Certes l'amour doit être fort, mais trop de force finit par le briser. Il veut encore aimer, mais il ne le peut plus; il n'aime plus que par principe, mais aspire au calme, car il ne veut pas mourir. Mais j'étais encore loin de cet état, et mon coeur, à cette époque, était prêt à en supporter bien davantage. Vous verrez que c'est ce qu'il fit.

J'avais eu la naïveté de croire que notre dernière scène de ménage avait fait une forte impression sur Piao, et qu'elle avait été corrigée de son malheureux penchant. C'était méconnaître la profondeur de son habitude.

J'ai toujours cru qu'elle savait toutefois, sinon que son penchant était immoral, du moins qu'il était mauvais, ne serait-ce que par l'effet qu'il avait sur moi. Peut-être croyait-elle que je finirais par l'accepter, puisque je l'aimais.

Quoi qu'il en soit, deux mois plus tard, alors que je revenais un soir d'une promenade en moto, je trouvai la maison déserte. Où était Piao ? Que pouvait-elle faire à l'extérieur, alors que les rues étaient sombres ? Aussitôt, je soupçonnai le pire, et je me rendis au Muoc Moc.

Je n'y vis que son amie, à côté de laquelle j'allai m'asseoir, tout tremblant mais essayant de paraître calme et indifférent. Je lui demandai si elle savait où était Piao, elle me répondit que non. Nous parlâmes de choses et d'autres quelques minutes. Je remarquai toutefois qu'elle avait un air inquiet et qu'elle regardait souvent en direction du corridor. Finalement, elle se leva,

prétextant qu'elle avait besoin d'aller aux toilettes. Je la regardai s'avancer dans le corridor, puis je me levai subitement, poussé par un pressentiment, et je la suivis. Alors qu'elle était au milieu du corridor, et moi quelques pas derrière elle, une porte s'ouvrit, et un jeune homme en sortit. Il avait l'air heureux, ou plutôt rassasié. Il passa à côté de moi, avec un sourire un peu niais, et je vis Tuoc entrer précipitamment dans la chambre. Aussitôt je m'élançai vers la porte, j'empêchai Tuoc de la refermer, et j'entrai dans la chambre. Je crus que mon coeur allait s'arrêter et que ma dernière heure était venue. Sur un lit tout petit, dans un coin de la chambre, Piao était à demi étendue, adossée au mur. Elle regardait son téléphone, et j'aperçus quelques billets qui avaient été jetés négligemment sur une table de nuit. C'était, je me souviens même de cela, une table bancale, sale et remplie de brûlures de cigarettes. Piao était nue, Tuoc n'ayant pas eu le temps de l'avertir de ma présence. Quand elle m'aperçut, elle fit une grimace, poussa une espèce de gémissement, plus de dépit que de surprise, et se couvrit avec un drap. Elle empoigna ensuite l'argent, qu'elle cacha sous le drap. Il me parut approprié, sur le coup, qu'elle place l'argent près de son corps, puisque les deux semblaient être inséparables. Je ne pouvais prononcer une seule parole; tout me suffoquait, jusqu'à la chambre elle-même, minuscule et triste, et totalement vide, sauf pour le lit et la table de nuit. Les murs de ciment gris, éclairés par une ampoule nue accrochée au plafond, rendait la scène plus misérable encore. Finalement, je revins à moi. Tuoc n'avait rien dit, et Piao semblait attendre mon verdict. Je cherchais en moi-même ce qu'il fallait lui dire, mais je ne trouvais rien qu'elle ne sut déjà, aussi je me retournai et je sortis. Je marchais dans le corridor comme vers ma propre exécution, je titubais et j'avançais comme un robot, poussé uniquement par tous les réflexes qui nous font vivre malgré nous. Comment je me sentais ? Je ne me sentais plus. Je ne pouvais ni pleurer, ni crier, ni me plaindre. Je savais seulement que j'allais mourir. C'était elle la coupable, mais moi le condamné. Je crois que Piao ne sortit même pas de la chambre pour me retenir. Si, derrière moi, elle me demanda de rester, je n'entendis rien. Mais pouvais-je encore entendre ? J'embarquai sur ma moto et je partis. Je crois encore aujourd'hui qu'un ange, peut-être un ange de miséricorde, s'ils existent, me protégea alors, car je pouvais à peine voir devant moi. Je regardais, mais je ne voyais rien. Il n'y a pas de lampadaires dans plusieurs rues de Battambang et, la nuit, on y avance comme dans un brouillard; on ne voit que les points blancs des phares et il faut être prudent ou chanceux pour ne pas heurter un piéton ou tomber dans un trou au milieu de la rue. Ajoutez à cela que certains motards se promènent sans phares et qu'on ne les aperçoit qu'à la dernière seconde. J'avançais donc assez vite et je ne faisais aucun effort pour éviter les autres motos. Après un moment, je reconnus l'odeur de la rivière qui traverse Battambang et je résolus d'aller m'y noyer. Vous me direz que j'aurais dû m'attendre à revoir Piao au Muoc Moc. Mais quand on aime, la prévoyance ne tient pas une grande place; et même si je m'eus répété cent fois par jour que ce moment devait venir, devait-il revenir si rapidement ? Ce n'était pas ma raison qui était surprise, c'était mon amour. Arrivé au bord de la rivière, je débarquai de la moto, que je laissai tomber comme une vieille bicyclette, et je m'approchai de l'eau. Bien que je voulais mourir, je me demandai si l'eau était froide, si j'allais beaucoup souffrir pendant que j'étoufferais, puis s'il ne valait pas mieux continuer à vivre avec une souffrance permanente que d'arrêter volontairement le cours d'une vie qui en quelque sorte existait par elle-même. J'avançai dans l'eau jusqu'aux genoux. Elle n'était pas froide. Non, me dis-je enfin, pourquoi laisserais-je Piao me tuer ? Si je meurs maintenant, c'est moi le coupable, et je suis bien au contraire la victime. Si quelque'un devait mourir, ce serait elle. Je n'avais évidemment pas l'intention de me venger, mais l'injustice de ma mort me révoltait, et je décidai d'abandonner mon projet. Je m'assis sur la grève, et je regardai l'eau couler lentement sous les rayons de la lune. J'aurais aimé pleurer, mais mon coeur était encore engourdi, et il me semblait que je devais réserver mes larmes à un moment où Piao pourrait les voir. Je voulais la détester, mais je n'y arrivais pas. Finalement, après quelques minutes, je me demandai si je ne devais pas encore lui pardonner. Après tout, lui pardonner permettait de continuer cette vie avec elle qui me donnait tant de bonheur. Non, non, me dis-je, mon coeur ne

survivra pas à une pareille montagne russe. La vie sans elle sera d'un mortel ennui, mais je dois la quitter. J'étais triste d'avoir l'audace de la quitter; je me reprochais mon courage, et j'aurais voulu être aussi faible qu'autrefois.

Je me relevai alors d'un bond. « Il ne faut pas que je la revois, m'écriai-je, ou la séparation sera au-dessus de mes forces. Il faut que je rassemble mes affaires et que je parte avant qu'elle soit de retour à la maison. » Il n'était pas impossible – il était même probable – qu'elle soit restée au Muoc Moc, aussi je filai à la maison. Effectivement, Piao n'y était pas. Je fis rapidement mon sac, ne gardant que mes objets personnels, et je partis. Mon coeur battait à toute allure comme si j'avais été un cambrioleur, mais c'était seulement la crainte de voir revenir Piao.

Je me rendis en ville et je pris une chambre dans un hôtel.

Je n'étais parti que depuis quelques heures et je souffrais déjà plus que je n'avais cru possible. Je m'inquiétais, je ne pouvais songer qu'à elle. Vous me direz qu'il aurait fallu patienter, mais comment avoir une telle constance, quand tout notre âme n'est qu'amour pour une femme. Seulement une toute partie de moi avait voulu partir, et je me repentai déjà. Piao réalisa rapidement que j'étais partis, et elle m'écrivit des messages tous plus tristes et désespérés les uns que les autres; on y sentait l'amour le plus sincère qui existât jamais sur terre. Je les lisais en tremblant et les larmes dans les yeux. Encore aujourd'hui, je ne peux me rappeler ces messages sans ressentir une douleur extrême. Quoi, c'est donc moi qui provoquait sa peine; pire, son tourment ? Je me traitais de monstre, et effectivement je l'étais. Vous riez peut-être, mais cet abandon est le plus grand crime que j'ai commis dans ma vie; je mérite cent fois la mort.

Certes elle avait des torts, et de graves, mais ne doit-on pas tout pardonner à ceux qu'on aime ? Et tant pis si cela rend toute punition réelle impossible, puisque se serait nous punir nous-même, et tant pis si les objets aimés en profite. Punir une personne qu'on aime se retourne toujours contre nous. Je passai une nuit affreuse, agitée du début à la fin, me répétant cent fois que j'avais agit trop rapidement, pour ensuite conclure que j'avais eu raison. Bref, le lendemain matin, mais résolution n'était plus très forte; je sentais que le moindre événement me ferait retourner à elle. C'est peut-être pour cela que je résolus de lui téléphoner, ce qui assurément était la pire chose à faire si j'eu vraiment voulu la quitter. Sa nuit n'avait pas été plus tranquille que la mienne. Elle pleurait encore, et je devinai facilement qu'elle avait pleuré toute la nuit. Dieu, elle avait pleuré pendant des heures, et à cause de moi ! J'étais un misérable. Elle me dit qu'elle ne savait pas pourquoi j'étais parti, qu'elle changerait, qu'elle m'attendait, qu'elle m'aimait encore et ne pouvait aimer que moi. Je savais qu'elle était sincère, et je n'avais qu'à consulter mon coeur pour connaître le sien. Je ne tardai pas à lui dire que j'allais revenir le jour même. Par un reste de fierté, je ne lui demandai pas pardon, puisque le premier tort était de son côté; mais aussi elle ne me demanda rien, sinon que je revienne. D'un accord tacite, elle me pardonnait ma fuite, et je lui pardonnais son infidélité. Nous étions quitte, et prêt à nous aimer comme auparavant. L'amour a besoin de ces pauses intenses pour reprendre son chemin, comme un feu qui a besoin d'être brassé pour continuer à brûler. Je retournai donc chez moi le jour même, et ce n'est pas sans trembler un peu que j'ouvris la porte. Elle ne put s'empêcher de sourire en me voyant, tant elle était contente. Comme toujours avec elle, point de sermon, point de simagrée, seulement le premier mouvement de son coeur. Elle se précipita dans mes bras, et je crois que si elle n'avait pas épuisée toutes ses larmes la veille, elle aurait pleuré encore.

Comme il convient dans ces situations, les premiers jours de cette reprise furent idylliques, aussi beaux et sereins, et plein d'espoir, que les premiers jours de notre union. Elle était plus tendre que jamais, et faisait un effort visible – car son caractère n'avait pas changé – pour étouffer toute crise de nerf, comme si elle comprenait maintenant que ses crises étaient sans fondement, et aussi désagréables qu'inutiles. Par la suite, elle était encore, à tous les trois ou quatre mois, le jeu de ses organes, qui causaient ces étranges crises, mais elle se mettait un peu à ma place et transformaient ces fureurs en simples bouderies. Notre avenir aurait pu être le même, uniquement bercé par un amour sans nuage, si seulement son passé eut pu être entièrement

effacé. Mais ce n'était pas le cas. Elle avait rencontré beaucoup de gens pendant ses quelques mois au bar, et si, à part sa meilleure amie, elle semblait les avoir oublié, il y en avait plusieurs parmi eux qui se souvenaient parfaitement d'elle. Et ils désiraient la revoir. Il y avait un homme, en particulier, qui était déjà resté plusieurs semaines avec Piao, avant que je fasse sa connaissance. Il l'avait payé rondement – façon certaine de faire naître une gratitude et une fidélité éternelles, et il avait vécu avec elle – si on peut dire – comme un véritable amant. Elle n'avait gardé de lui que de bons souvenirs. Je ne saurai jamais s'il lui fut aisé de refuser tous les autres qui je n'en doute pas lui envoyaient parfois des messages, mais elle ne sut pas dire non à lui. Nous étions de nouveau ensemble depuis six mois, sans jamais nous quitter plus de quelques heures à la fois, et je croyais mon bonheur finalement assuré, quand elle vint s'asseoir à côté de moi, alors que j'étais assis dans notre petit salon, sans rien faire de particulier.

- L'Allemand m'a écrit, me dit-elle.

C'est ainsi qu'elle appelait cet homme, dont je n'ai jamais su le nom, car je n'ai jamais voulu le savoir. Immédiatement je fronçai les sourcils.

- Il me propose de passer trois semaines avec lui, continua-t-elle.

Je fus assez surpris qu'elle fasse ressurgir ce fantôme, et qu'elle ose bouleverser notre bonheur pour se faire un peu d'argent, car ce ne pouvait être qu'une question d'argent. Voilà donc tout le poids que notre vie à deux avait pour elle ? Ou peut-être simplement croyait-elle que j'avais une moralité aussi relâchée que la sienne, et que je la laisserais passer trois semaines avec un homme, aussi débonnairement que je la laissais visiter sa vieille tante. Je m'étais toujours douté qu'au fond d'elle-même, elle n'était pas plus fidèle qu'un animal, et que je devais uniquement aux circonstances de l'avoir seulement pour moi. Mais ce fut un choc quand même, et je ne cachai pas ma colère, colère contenue, car j'ai toujours trouvé la plus grande indécence à être dur avec une femme qu'on aime.

- Quoi ! répondis-je avec une feinte incrédulité.

Un peu timidement, mais nullement découragée, elle poursuivit :

- Il me donnera cinquante dollars par jour, ça fait plus de mille dollars ! Quelle somme ! C'est seulement trois semaines.

Ceux qui trouveront son comportement par trop extraordinaire ne connaissent pas les femmes du Sud-Est asiatique. Ce n'est malheureusement que trop fréquent qu'une femme dans ces contrées agisse de cette façon. Ce n'est pas la majorité, mais c'est un grand nombre, et même quand la femme semble chaste et modeste, au fond d'elle-même sommeille la harpie prête à tout.

Elle semblait avoir déjà décidé et quêtait simplement mon approbation.

- Quoi ! répétai-je définitivement troublé.

Je ne savais plus si je devais pleurer face à un traitement si cruel, ou me fâcher définitivement et essayer de la dissuader. Mais devoir dissuader une amoureuse d'aller en voir un autre, n'est-ce pas déjà l'avoir perdue ! Aussi je sentis toutes mes forces s'évanouir. J'aurais préféré supplier, si j'avais cru que cela put réussir. Mais je le savais, je l'avais toujours su : ma femme était vénale. Elle m'aimait, mais elle aimait aussi un dieu qu'elle plaçait au-dessus de tout, même au-dessus de moi. Elle sentait qu'elle pouvait tout obtenir de moi, voilà pourquoi, pour se donner à elle-même bonne conscience, elle n'avait pas hésité à demander mon approbation. D'un côté, j'admirais une telle sincérité, un tel dégoût pour les cachotteries et toutes les misères que des secrets peuvent faire apparaître dans un couple d'amoureux. Ce n'était même pas un dégoût, mais une ignorance naturelle. Mais d'un autre côté, je ne lui pardonnais pas son obstination dans l'idolâtrie de l'argent, et avec quelle nonchalance elle piétinait mon amour. Avait-elle le moindre sentiment pour moi, autre qu'un amour égoïste ? Une fillette aurait-elle traité autrement un lapin, qu'elle aurait dit aimer, mais qu'elle aurait sacrifié à la première occasion ? N'étais-je que cela, un animal de compagnie ? Non, évidemment, mais cette magnifique femme avait un esprit compliqué, et même dans mes révoltes, je l'adorais. Elle voulait agir sans considération pour mes souffrances. Qu'il en soit ainsi. Je lui dis que j'étais contre, mais je ne fis rien pour l'empêcher

de rencontrer l'Allemand. Elle se contenta de ma molle défaite et parut tout à fait à son aise. Croyez-le ou non, elle me demanda ensuite de l'aider à lui répondre ! L'Allemand écrivait en anglais, et elle n'était pas très bonne dans cette langue. Ce fut donc moi qui écrivit à mon rival que ma maîtresse passerait trois semaines avec lui. Amour, ce que tu nous fais faire ! Y a-t-il quoi que ce soit qu'on ne peut endurer pour toi ? J'étais dans l'état d'esprit que vous pouvez facilement supposer. J'étais dans un rêve; mon rôle y était absurde, mais au moins la femme de mon coeur était à moi – parfois. Je préférerais l'avoir la plupart du temps, que jamais; et je crois que si elle avait été assez fourbe pour m'habituer peu à peu à n'être avec elle qu'un mois par an, j'aurais accepté.

Aujourd'hui que tout cela est loin, je peux tout juger tranquillement, et pourtant je ne la condamne pas, et je suis persuadé que j'agis de la même façon si c'était à refaire. Je savais confusément que chaque seconde avec elle était un privilège et l'équivalent d'une éternité au paradis; et je le sais maintenant tout à fait.

Il fut décidé qu'ils se rencontreraient la semaine suivante dans la ville de Battambang, et passeraient trois semaines à l'hôtel Royal. Comme il m'arrive trop souvent, mon sentiment changea avec le temps. Ce que j'avais trop facilement accepté me parut peu à peu insupportable. Ce n'était pas une sottise question d'orgueil, ce n'était que mon coeur qui souffrait de plus en plus. Quand vint le moment fatidique, je la laissai partir sans faire paraître ma tristesse, mais je n'étais plus tout à fait le même homme. J'avais accepté la vulgarité des circonstances, et j'étais prêt à me battre pour elle – situation basse et animale s'il en est. De son côté, elle m'embrassa sur la joue et partit sur sa moto rejoindre son amant temporaire. Elle était évidemment de bonne humeur et on eut dit une hôtesse de l'air qui va faire son métier ordinaire. Dire qu'un autre homme allait la toucher ! Dès le lendemain, j'allai à Battambang et je m'assis dans un café en face de l'hôtel. Il n'y a pas beaucoup de cafés à Battambang, mais par chance celui-là était parfaitement situé. L'hôtel était sur une rue calme et trois tables rondes en plastique avaient été placées dehors, près de l'entrée, au cas où les clients voudraient prendre l'air. J'espérais que l'Allemand et ma maîtresse auraient envie d'en profiter, ou au moins qu'ils sortiraient de l'hôtel pendant la journée. Mon but n'était pas de faire de l'esclandre, et encore moins d'attaquer mon rival, mais simplement de l'apercevoir. Ce serait une souffrance de plus pour moi, mais au point où j'en étais, cela n'avait plus d'importance. Il était onze heures, et l'ombre provoquée par les immeubles voisins permettait encore de s'asseoir dehors confortablement. J'eus la chance que mon Allemand ait eu la même idée que moi, et je le vis sortir et s'asseoir à une des tables – accompagné par ma perfide maîtresse. Piao avait l'air de s'ennuyer, mais cela ne me consolait pas beaucoup. C'était un homme d'une quarantaine d'années, suffisamment beau, l'air assez sûr de lui, et apparemment sympathique. Étrangement, je fus content de voir que mon rival était un homme plutôt bien, et pas une espèce de porc comme on le croit souvent dans ce genre de situation. Il était difficile de le détester, car à sa place, j'aurais voulu la même chose que lui : être avec Piao. Mais je le détestais quand même, puisqu'il m'avait volé ma maîtresse. Ni le consentement de Piao, ni son air affable n'y changeaient rien. Sur le coup, j'eus véritablement envie de trouver un bâton et d'aller le battre. Encore aujourd'hui, je ne sais pas ce qui m'a retenu, peut-être l'éternelle crainte d'avoir des complications avec « les autorités » - bien qu'au Cambodge, les autorités soient assez douces. Ils étaient tous les deux à une trentaine de pas de moi, silencieux, profitant du soleil, et sans se douter aucunement que je les observais. Je me sentais enrager. Finalement je n'en puis plus et je sortis du café après avoir payé avec mauvaise humeur. Je voulais au moins que ma maîtresse sache que j'étais là, et que j'étais mécontent, aussi je passai exprès tout près d'eux. L'Allemand ne fit pas attention à moi, puisqu'il ne m'avait jamais vu et ignorait certainement mon existence, mais ma maîtresse me regarda avec terreur. Si la chose eut été possible, il est certain qu'elle aurait blêmi. Évidemment, elle ne dit rien, et se tint immobile. Mais en passant, après avoir regardé l'Allemand à la dérobée, je lançai contre elle un regard plein de colère et de réprimande. Je ne suis malheureusement pas d'un naturel violent, et

d'ailleurs j'étais certain que si j'avais frappé l'Allemand, ou si je m'étais simplement fait connaître, Piao ne me l'aurait pas pardonné. En ce moment, elle était de son côté, et j'étais presque un importun. Je n'eus pas le courage de retourner au café plus tard dans la journée, et j'allai cacher mon chagrin au bord de la rivière qui coule au milieu de Battambang. Observer la nature, toujours si indifférente aux misères des hommes, et entendre des enfants qui riaient en sortant d'une école, me soulagea un peu. Je n'étais plus tant en colère, mais j'étais toujours aussi triste. Comme toujours, la tristesse précise se transforma en vague mélancolie, et plutôt que d'en vouloir à ma maîtresse, j'en voulus à l'humanité. J'en voulus ensuite à la vie. Mais comme la vie est un opposant formidable, j'abandonnai rapidement la lutte et je me sentis un peu mieux. Jamais je ne m'aurais dit « une de perdue, dix de retrouvées », car outre que ce soit l'adage des hommes sans coeur, depuis que je la connaissais, toutes les autres femmes avaient cessé d'exister et j'étais persuadé de n'en jamais trouver une aussi aimable, malgré ses défauts. Je me consolais plutôt en me répétant que trois semaines n'étaient pas si long, tout en faisant bien attention d'oublier ce qu'ils allaient faire pendant ces trois semaines. Il est certain que si l'Allemand eut été un vieillard à peine capable de marcher, j'aurais moins souffert.

Le lendemain de mon exploit devant l'hôtel Royal, j'étais chez moi, bien décidé à laisser passer les trois semaines sans intervenir, quand j'entendis une moto qui approchait. Notre maison étant au bout d'un petit chemin sans issue, on ne pouvait venir que pour moi, aussi je sortis pour voir ce qu'il en était. Je vis alors une moto-taxi s'arrêter devant la petite porte de l'enclos entourant notre modeste terrain. Une jolie jeune fille, assise de côté derrière le chauffeur, en descendit aussitôt. Sans faire attention à moi elle paya le chauffeur, qui fit alors demi-tour et s'éloigna sur le petit chemin sans trop se presser. La fille, que je n'avais jamais vue, s'avança jusqu'à moi et me dit dans un français élémentaire qu'elle venait de la part de Piao. Je crus sur le moment qu'elle venait m'annoncer que Piao allait quitter l'Allemand plus tôt que prévu et me revenir, qu'elle ne voulait pas me faire souffrir, qu'elle était prête à faire des sacrifices et que la crainte de me perdre lui était intolérable. Mais ce n'était pas cela. Sans m'expliquer ce qu'elle venait faire chez moi, elle fit mine de vouloir entrer. Je la laissai donc entrer et nous nous asseyâmes côte à côte sur le divan dans le salon. Il y eut un étrange silence, puis elle se mit de côté pour mieux me regarder, et passa la main sur une de mes jambes. Je compris aussitôt. Je posai rapidement ma main sur la sienne pour l'arrêter, à quoi elle me répondit lentement :

- Ne vous en faites pas. Piao est d'accord. Comme je vous l'ai dit, c'est elle qui m'envoie. Comme c'était une mission tout à fait inhabituelle, et qu'elle était sans aucun doute une autre amie de Piao qui avait plutôt l'habitude de se coucher sur le dos et d'attendre, elle était fort embarrassée. Elle me regardait avec un mélange d'hésitation et de fausse tendresse. Elle était si mauvaise comédienne que j'avais un peu pitié d'elle. Mais j'étais fâché du marché que voulait arranger Piao. C'était pour elle s'enlever toute mauvaise conscience un peu trop facilement, et c'était encore une fois me traiter en animal.

- Va voir Piao, lui dis-je avec hauteur, et dis-lui que je refuse. Elle est la seule femme qui m'intéresse, et si elle est assez vile pour faire des choses avec n'importe qui, ce n'est pas mon cas.

Son amie me regarda assez surprise de ma réaction, ce qui me permit de continuer.

- Dis-lui que la seule chose qu'elle puisse faire, c'est de revenir. Si elle reste trois semaines avec lui, je ne serai peut-être pas là quand elle reviendra.

Son amie n'insista pas, et parut même soulagée. J'avoue qu'elle était tout à fait tentante, mais toute ma personne était remplie de Piao et du petit drame qu'elle avait

sottement causé, aussi il était hors de question que je fasse quoi que ce soit avec elle. Elle allait partir, quand je la retins sur le pas de la porte.

- Vous avez donc vu Piao ? lui demandai-je. Est-elle heureuse ?

- Je ne sais pas, me répondit-elle. Je ne crois pas qu'elle est malheureuse, mais elle s'ennuie. Elle aimerait venir voir ses amies au bar, Tuoc en particulier, mais il ne veut pas. Je crois qu'ils restent dans leur chambre toute la journée.

Oh ciel, fallait-il que mon amour et ma curiosité soient si durement puni ! Ce dernier détail fut comme un harpon lancé dans mon cœur. Je faisais tout pour croire, en dépit du bon sens, que l'Allemand était aussi chaste qu'un moine, et qu'il voulait seulement un peu de compagnie. C'était d'ailleurs un des rares mensonges que Piao m'avait fait à son propos, comme quoi il lui arrivait, même à elle, de vouloir ménager mes sentiments. Mais je savais que ce ne pouvait être le cas.

Son amie avait oublié qu'on était à la campagne et qu'elle ne trouverait aucune moto-taxi attendant près de la porte. Je m'offris à la raccompagner. Elle habitait près du Muoc Moc et j'évitai de passer près de l'hôtel Royal pour m'y rendre.

Lorsqu'elle débarqua de ma moto, j'eus envie de la retenir, comme si être avec elle m'approchait un peu de Piao. Je savais que ce n'était qu'une illusion, mais je savais aussi que Piao était allée trop loin, et que je risquais de ne pas lui pardonner. On promet beaucoup de choses, à soi et à sa maîtresse, quand on est certain d'aimer, mais on n'envisage pas sérieusement le pire; et quand il arrive, on se retrouve moins fort qu'on ne le croyait. Le cœur a sa propre volonté et ses propres faiblesses qui ne sont pas celles de l'esprit. Son amie s'aperçut que j'attendais quelque chose et elle resta sur le trottoir à me regarder. Je n'eus pas le courage de m'imposer à elle, car je savais bien qu'elle ne voulait pas rester avec moi. Je n'ai jamais su forcer ma présence à qui que ce soit, le moindre ennui dans un regard m'effarouche. Ce qui est bien sot, car tout est ennui, et s'ennuyer avec un autre, s'ennuyer avec moi par exemple, n'est pas faire à quelqu'un une grande méchanceté.

Je lui répétais seulement d'avertir Piao qu'il fallait qu'elle revienne, et je partis. Une fois sorti de la ville, je sentis que cette fois ma résolution était prise. Je m'arrêtai au bord de la route et je lui écrivis un message, pour lui dire, directement cette fois, qu'elle devait revenir, ou sinon je la quittais. Cet ultimatum me calma. Malheureusement, mon calme dura peu, car une fois arrivé à la maison, je vis qu'elle m'avait déjà répondu – pour me répéter qu'elle n'aimait que moi et qu'elle allait me revenir dans trois semaines. Je passai la soirée à maudire les femmes en général, et les femmes asiatiques en particulier. Généraliser, à tort ou à raison, calme toujours la douleur. – Peuvent-elles faire quoi que ce soit sans y mêler l'argent ! m'écriai-je. Depuis les idolâtres du veau d'or, on n'a pas fait gens plus sots et plus indécents ! Quel est cet usurpateur qu'elles appellent Bouddha, puisque leur seul vrai dieu est l'argent ?

Je continuai ainsi pendant longtemps, mais tous les défauts de Piao ne me cachaient pas ses qualités. Et puisque je l'aimais pour ses qualités, tous mes emportements ne servirent à rien, je l'aimais encore. Voilà les vrais dilemmes d'amour, quand le cœur nous dit de rester et la raison nous dit de partir. Je savais qu'essayer de la détester était peine perdue, mais je croyais quand même la quitter si elle ne revenait pas. J'avais eu la faiblesse de la laisser partir, mais je n'aurais pas celle d'endurer trois semaines une infidélité, fut-elle rachetée par des millions. C'est dans ces moments qu'on aimerait n'avoir aucune fierté, être comme le simplet ou le petit animal, qui prend le bien comme il vient et vit toujours heureux; mais j'avais des principes qui m'empêchaient de tout accepter. Il vous semblera peut-être évident à vous que je fusse prêt, encore une fois, à la quitter, et peut-être êtes-vous même surpris par mon hésitation; si c'est le cas, c'est que vous n'avez jamais aimé. Vous avez cru aimer, mais vous n'aimiez pas; ou plutôt votre amour était le même amour faible que celui de la petite fille avec le lapin. Vous aimiez pour vous, et pas pour l'objet aimé. Comme on l'a dit à propos de Chopin, vous étiez amoureux de l'amour, et rien d'autre.

Quoi qu'il en soit, je passai une nuit moins agitée que la précédente, et je me trouvai le matin avec un nouvel espoir. J'étais prêt à attendre un peu, car après tout j'étais chez moi et je n'avais

rien à perdre. Je décidai pour m'occuper et m'ôter l'envie de retourner à l'hôtel de jardiner un peu. « Rien de mieux que l'exercice physique pour guérir des insatisfactions de l'esprit », me dis-je. Il se trouve que le terrain qui entourait notre petite maison était sec et désolé; presque rien n'y poussait et la maison en était enlaidit. Depuis longtemps, je voulais remédier à cette erreur, mais les charmes de Piao m'y avaient toujours empêchés. À côté d'elle, plus rien n'avait d'importance, et j'aurais trouvé beau et confortable de vivre dans un égoût, pourvu qu'elle soit avec moi. J'ai d'ailleurs souvent remarqué que les femmes les plus belles vivent dans les pays les plus laids, comme si les hommes, trouvant suffisamment de beauté dans leurs femmes, ne s'occupaient pas d'en mettre ailleurs. Je commençai par faire un plan, non pas détaillé – puisque j'ignorais le nom des plantes locales – mais juste assez précis pour savoir où irais un petit arbre, ou un arbuste, ou un parterre de plantes basses. Ensuite, ayant plus de volonté que d'ardeur, je me mis à la recherche d'un homme qui pourrait m'aider. Vous verrez par la suite que tout cela a une certaine importance.

Je trouvai un homme d'environ vingt-cinq ans qui habitait dans le hameau voisin. Malgré son jeune âge, il semblait s'y connaître en botanique, il avait bonne figure, était plutôt petit (même pour un Cambodgien), et son caractère calme et peu exigeant s'adaptait au mien. Sa famille avait une petite ferme comme c'est souvent le cas au Cambodge, où poussait des manguiers et des ananas, et quelques bananiers. C'est d'ailleurs là que je le rencontrai pour la première fois, alors que je me promenais avec ma moto dans la campagne environnante afin de trouver ce dont j'avais besoin. Son père y passait toutes les journées, apparemment pour veiller sur deux vaches, qui à mon sens n'avaient pas vraiment besoin de lui. Mais qu'y connais-je en agriculture ! Ce père ne comprit rien à ce que je voulais, mais le jeune homme saisit rapidement et un marché fut conclu.

Nous commençâmes donc, dès le lendemain de notre rencontre, par arracher les rares mauvaises herbes et labourer certaines parties du terrain, là où j'avais prévu de mettre des plantes basses, et en particulier des plantes à fleurs. Une partie du terrain fut réservé pour un petit potager. Le jeune homme, qui s'appelait Sap, m'apprit le nom de certaines plantes. Je me souviens donc d'avoir planté des *hopea latifolia* et des *Sphaerocoryne affinis*, deux arbres de la région; et beaucoup d'*Artabotrys odoratissimus* et de *Bixa orellana*, et de *Crataeva religiosa* qui donne des fleurs ravissantes. Nous plantâmes aussi les jolis cactus qu'on appelle figuiers de Barbarie, ainsi que des bouquets de *Portulaca grandiflora*, *Curcuma longa* et *Ludwigia glandulosa*. Vous voyez que j'avais l'esprit tellement tendu par le drame que je vivais avec ma maîtresse, qu'ainsi mis à nu, pour ainsi dire, il absorbait toutes les nouveautés comme une éponge; c'est pour cette raison que je me souviens encore aujourd'hui du nom compliqué de toutes ces plantes : je n'ai rien pu oublier des circonstances, même les plus secondaires, de cette triste époque de ma vie. Parmi toutes les plantes que nous plantâmes, une des plus anodines fut le *hibiscus cannabinus*, que j'ajoutai au jardin sur le conseil de Sap. Pour une plante ne payant pas de mine, elle provoqua bien des troubles, comme vous le verrez bientôt. Après deux semaines, tout ce travail avait incroyablement embelli les alentours de notre demeure, mais n'avait eu que peu d'effet sur mes tourments. Les tourments que les plantes me faisaient oublier pendant la journée revenaient à l'assaut dès que Sap était parti et que je restais seul chez moi. On eut même dit qu'ils redoublaient de zèle, comme pour se venger d'avoir été mis à l'écart pendant quelques heures. Il faut dire que tout dans la maison me rappelait Piao. Je voyais ses vêtements éparpillés sur les chaises ou remplir le fond de l'armoire, et ses différents objets de maquillage sur le petit meuble près du lit. J'aurais dû tout cacher dans une boîte, mais alors j'eu cru la repousser. Le dernier jour de travail avec Sap se trouva être deux jours avant le retour de Piao. Je décidai de garder Sap comme jardinier officiel, en partie pour jouer au seigneur – car même dans mon désespoir, je me promettais un certain bonheur dans l'avenir –, en partie parce que j'étais certain, laissé à moi-même, de négliger notre oeuvre, et de la voir dépérir. Je remis au dernier moment de décider comment je traiterais mon infidèle maîtresse, qui n'avait pas communiqué avec moi depuis notre

dernier échange de messages, presque trois semaines plus tôt. Tantôt je la supposais heureuse avec mon rival, tantôt je la voyais faire des scènes affreuses; mais je savais que cette dernière supposition était hautement improbable, puisqu'elle était avec lui pour la récompense, qu'elle n'aurait rien fait au monde pour voir s'envoler. Une chose dont j'étais certain, c'est qu'elle me reviendrait. Même si elle avait passé tout ce temps avec un milliardaire, couverte d'argent et de bijoux, je n'aurais pas douté un instant de son retour. Je savais qu'elle m'aimait, et qu'elle allait chercher de l'argent comme elle serait allée glaner dans un champ. Seul l'argent comptait, le donneur n'avait aucune importance. Était-ce de la naïveté ? En tout cas cette belle ignorance me permettait de conserver mon rêve. Lorsque le jour de son retour arriva, je décidai de montrer mon mécontentement en quittant la maison, et en allant m'installer dans un hôtel de Battambang. J'avais totalement oublié ma résolution de la quitter, mais je voulais, comme un enfant, me donner une certaine vengeance. C'était une bien faible punition, mais au moins la maison serait vide quand elle reviendrait. Quelle sottise me poussait à renchérir sur nos tristesses, en lui faisant tort comme elle le faisait avec moi, au lieu d'effacer ses torts par la bonté et le pardon ? Je mettais encore de l'égoïsme dans ce que je croyais être un amour parfait et désintéressé. Je me fis donc un très petit bagage, certain de la revoir bientôt, et je partis avec ma moto tôt le matin, pour être certain de ne pas la croiser par hasard. Quelle folie que l'amour, qui nous fait fuir ce qu'on aime ! Une partie de moi aurait bien voulu l'oublier à jamais, mais une autre serait morte si je l'avais réellement perdue. Ces deux sentiments, amour et douleur, délice et torture, rêve d'avenir et velléité de fuir, firent toute la trame de mon histoire avec elle. Peut-être qu'avec une femme plus ordinaire, mon bonheur aurait duré plus longtemps, mais je sais qu'il aurait été moins fort. Une minute avec elle valait une éternité avec une autre, et je considère les deux années que je l'ai connue comme le seul moment que j'ai réellement vécu. Montrez-moi un homme puissant et riche, et dites-moi qu'il n'a rien vécu de tel, et je le plaindrai : cet homme n'est rien. Un soldat à la solde du roi bataillant pendant cinquante ans, quelque part au 15^e siècle, a eu une vie terne à côté de la mienne. Je ne l'envie pas, ma vie fut plus riche et plus mouvementée que la sienne. Oui, tant qu'on aime sans aimer, ou qu'on vit sans femme, avançant tranquillement les yeux fermés, on ne vit pas. Il faut une femme et des passions pour vivre vraiment.

Je choisis un hôtel assez loin de l'hôtel Royal et j'attendis. Je ne doutais pas de recevoir un message d'elle dès qu'elle arriverait chez nous et constaterait mon absence. Elle avait été si loin qu'elle avait sûrement réalisé son erreur et qu'elle n'oserait plus recommencer. Erreur non par rapport à elle, car son dieu serait toujours l'argent, mais par rapport à moi, qu'elle n'avait pas le droit de faire tant souffrir. Ce que j'avais enduré me garantissait contre toutes nouvelles trahisons de sa part; et nous pourrions finalement vivre tranquillement. Même avec une femme aux défauts extravagants, la vie tranquille est possible et le bonheur est facile, si on l'aime comme j'aimais Piao. J'ouvris la télévision, mais évidemment ne trouvai rien de bon. Je regardai par la fenêtre, mais la rue était vide. Je m'ennuyais, car j'attendais quelque chose qui ne venait pas. Elle sera sans doute allée avec lui à l'aéroport, et l'avion est en retard, me dis-je. Mais y a-t-il un aéroport à Battambang ? Elle ne pouvait être allée à Phnom Penh avec lui, qui était beaucoup trop loin. Peut-être partait-il à la fin de la journée, et devait-elle rester avec lui; mais je la connaissais assez pour savoir qu'une fois son devoir rempli – les trois semaines –, elle n'aurait pas souhaité s'attarder avec lui. À moins qu'elle ne commença à se plaire vraiment avec l'Allemand, peut-être même à l'aimer ! Mais non, qu'elle aimât un autre que moi était impossible. D'une féministe hargneuse, j'aurais pu m'attendre au pire, par exemple à une guerre de patience, mais ces enfantillages lui étaient totalement inconnus. Pourquoi ne revenait-elle donc pas ? Lui envoyer un message moi-même était impossible, puisque je voulais lui témoigner mon dépit et ma désapprobation. À trois heures, j'allais jeter mes résolutions par la fenêtre et lui envoyer un message rempli d'amour lorsque enfin mon téléphone vibra : c'était un message de Piao.

Elle me demandait où j'étais. Rassuré sur ses sentiments pour moi, je me raidi un peu, et je lui répondis froidement que j'étais à l'hôtel Palace. Devinez-vous la suite ? Quinze minutes plus tard, on cognait à ma porte. J'ouvre, c'est Piao. Aussitôt mon dépit, ma colère, mes sottises hésitations, tout s'envola. Je la fis entrer sans dire une parole, je fermai la porte et je l'embrassai. Je ne pouvais retenir mes larmes de couler, et elle, aussi émue que moi, mais tâchant de le cacher, me tapotait l'épaule comme une mère voulant consoler son enfant. Comme à chaque fois, sa présence faisait disparaître tout le reste de l'univers, et tout ce que j'aurais pu lui reprocher ne pesait plus rien devant le bonheur d'être avec elle. Nous passâmes la nuit à l'hôtel. Ai-je besoin de préciser que nous dormîmes peu, et que la passion, surtout de mon côté, fut au comble. Et dire qu'un autre, la veille seulement, faisait peut-être avec elle exactement la même chose ! Mais j'avais oublié l'Allemand, du moins à cet instant, et Piao était la seule personne sur terre qui m'intéressait.

Mais pardonnez-moi, je raconte chaque trahison comme si elle avait été unique; mais c'est que pour moi elles l'étaient. Si j'ai vécu si fort avec Piao, c'est que je ne vivais qu'au présent. Le passé était pénible et l'avenir incertain – mais le présent ! il fut le plus pur bonheur que j'ai connu.

Mais laissez-moi continuer. Vous verrez que mes malheurs prirent ensuite une différente tournure.

Le lendemain, nous retournâmes chez nous, elle sur sa moto, moi sur la mienne. Je ne fus pas peu fier de la voir s'extasier sur le changement survenu autour de la maison. C'était en effet digne d'un petit jardin botanique. Je lui présentai Sap qui par hasard s'y trouvait. Il pleuvait peu à ce moment-là, et Sap tenait à arroser les plantes tous les jours, puisqu'elles étaient encore fragiles.

Ils parlèrent tous les deux en cambodgien pendant quelques minutes, et Piao parut satisfaite de notre nouvel employé. Le côté seigneur et ses domestiques ne lui échappa pas non plus, et je la vis pendant quelques secondes prendre des airs de madame, qui Dieu merci s'évaporèrent rapidement, pour laisser la place à son naturel ordinaire. Les femmes d'un certain milieu en Asie se laissent gâter rapidement par les privilèges, mais Piao était trop naturelle pour avoir ce défaut. Avec une maison qui ne me coûtait pas trop, un employé sympathique et une femme enfin assagie, j'étais persuadé de commencer un nouveau bonheur, qui cette fois durerait plus que quelques mois. Il ne dura qu'un jour. Quelle mauvaise fée planait donc au-dessus de nous, qui nous avait fait rencontrer uniquement pour ensuite nous séparer sans arrêt ? Tout notre malheur fut causé par un geste de dépit, que j'eus le lendemain matin. Après une seconde nuit avec Piao aussi agréable que la précédente, je croyais le passé bien effacé. J'étais encore au lit, et j'admirais Piao qui s'habillait lentement, quand soudain elle dit tout haut, avec un air joyeux, que l'Allemand était un homme parfait.

- Quoi, m'écria-je, qui est parfait ?

- L'Allemand, continua-t-elle le plus simplement du monde.

Aucune autre personne n'aurait pu me mettre de plus mauvaise humeur. Je lui criai que je ne voulais plus jamais entendre parler de lui. J'aurais ajouté qu'elle n'avait toujours pas appris à ménager mes sentiments si j'avais cru qu'elle y eut compris quelque chose. Elle me regarda en fronçant les sourcils et entra calmement dans la salle de bain. Dès que la porte fut fermée, je bondis sur sa bourse, qui traînait près du lit, et je pris son téléphone. Il ne me fut pas difficile de retrouver tous les messages envoyés par l'Allemand. Le dernier lui disait qu'il avait beaucoup apprécié son temps avec elle et qu'il lui souhaitait beaucoup de bonheur. Il laissait aussi sous-entendre qu'ils se reverraient l'année suivante, à peu près au même moment. Je fis alors ce que j'aurais dû faire la première fois que Piao me parla de lui. Je lui écrivis un message dans lequel je lui disais que j'étais l'amant de Piao et qu'il devait l'oublier complètement et ne plus jamais

essayer de la revoir; j'ajoutai en termes moins courtois qu'il devait nous laisser en paix, elle et moi, une fois pour toute.

Je remis ensuite le téléphone dans sa bourse, et quand Piao sortit de la salle de bain je pris un air détaché et souriant.

Contrairement à ce que j'avais cru, l'Allemand n'avait pas quitté le Cambodge, et pour sympathique qu'il semblait être de loin, c'était un homme en réalité mesquin et vindicatif. Que l'humanité se porterait mieux, et la terre serait proche d'un paradis, si ce genre d'homme pouvait à tout jamais disparaître ! Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, nous entendîmes plusieurs motos s'approcher. En sortant, nous vîmes qu'il y en avait trois, et que sur chacune d'elle se trouvait deux policiers. Les policiers débarquèrent après s'être arrêtés devant notre maison et avancèrent vers nous. Ils commencèrent par regarder un peu partout autour de la maison, parmi les plantes. Aux questions de Piao, ils ne répondaient rien. Finalement, l'un d'eux, en pointant une plante, dit quelque chose aux autres, qui alors se dépêchèrent d'aller examiner ladite plante, puis sans violence mais fermement, nous firent signe de repartir avec eux. Ils ne répondaient toujours pas aux questions de Piao, ni aux miennes, que je ne faisais évidemment pas en cambodgien. Ne sachant absolument pas ce qu'ils voulaient, et si même ils nous reprochaient quelque chose, je décidai de les suivre sans trop d'inquiétude. Ils auraient sans doute amené aussi Sap s'ils l'avaient aperçu, mais il était retourné chez lui pour dîner. Nous nous retrouvâmes donc, Piao et moi, assis chacun sur une moto entre deux policiers, à la mode du Sud-Est asiatique. Piao ne prenait pas beaucoup de place, mais quant à moi, j'étais écrasé d'une façon un peu trop intime à mon goût entre deux jeunes hommes, qui n'auraient pas pu laisser un espace supplémentaire entre eux et moi même s'ils l'avaient voulu. Je sentais véritablement tous les détails du ventre du policier derrière moi, et tous ceux des fesses de celui devant. Je supposais avec une certaine aversion que de la même façon celui devant devait sentir tous les détails de ma propre anatomie. Ce n'était pas le moment de songer aux charmes de Piao. On nous conduisit au commissariat de Battambang.

Le commissariat était un endroit calme, où quelques policiers accomplissaient lentement leur routine. Il y en avait un qui feuilletait un journal, les pieds posés sur son bureau. Piao lui demanda ce que nous faisons là, mais il refusa de répondre, sinon par quelques gestes vagues qui signifiaient que nous le saurions bien assez tôt. On nous emmena immédiatement dans une pièce où se trouvaient quelques cellules, et on nous enferma dans deux cellules différentes mais côte à côte. Aussi je n'étais séparé de Piao que par quelques barreaux. J'avoue qu'une fois assis dans la cellule, je commençai à m'inquiéter un peu. Mais au moins les policiers nous avaient épargné le cirque de la confiscation des souliers et de la ceinture, et ainsi de suite. Tout en étant un peu inquiet, j'étais persuadé que nous n'étions pas « en état d'arrestation » et que mettre tout le monde en cellule devait être une habitude chez eux, même quand ils voulaient seulement poser quelques questions. Mon inquiétude n'augmenta point quand deux policiers vinrent prendre Piao et disparurent avec elle. Au contraire, je crus que Piao allait enfin pouvoir dissiper leur méprise ou simplement répondre à leurs questions, et que ce n'était qu'une question de minutes avant qu'on vienne me délivrer. Les minutes se changèrent cependant en heures, et je passai la nuit dans ma cellule, seul, sans avoir revu Piao. Le lendemain matin, je ne savais si j'étais plus inquiet ou plus en colère. Il est certain que je devais avoir un air épouvantable, après avoir passé toute une nuit sur un banc dur comme la roche. Je n'avais aussi rien mangé et rien bu depuis la veille, et je commençais à me demander si je n'avais pas été condamné à être oublié dans cette cellule, jusqu'à ce que mort s'en suive, car en effet les policiers qui traînaient auparavant près des cellules avaient tous disparus. Je criais parfois : puis-je savoir ce que je fais ici ? Mais c'était comme si j'avais été dans un immeuble absolument vide. Seul un vague écho répondait à mes plaintes.

Finalement, vers dix heures du soir, la porte qui fermait la pièce des cellules s'ouvrit et je vis entrer une espèce de gardien. Je crois du moins que ce n'était qu'un gardien car son uniforme

était différent des autres. À moins que ce fut un concierge. Il portait deux bols qu'il fit passer à travers les barreaux, un bol de riz et une espèce de soupe. Il se mit ensuite à faire des grimaces bizarres, comme s'il avait un secret à me faire connaître. Puis il sortit et réapparut avec mon frère ! Ma surprise fut telle que je laissai tomber le bol de soupe, que je tenais encore dans ma main.

- Que fais-tu ici ? lui demandai-je.

- Je pourrais te demander la même chose, me dit-il.

Il me répondit d'un air soucieux que l'ambassade avait été aussitôt averti de mon arrestation (car c'en était bien une) et avait contacté mes parents, qui comme la dernière fois avait envoyé mon frère pour « clarifier la situation », comme aimait dire mon père.

- Mais pourquoi m'ont-ils arrêté ? demandai-je à mon frère.

- Apparemment, quelqu'un t'a dénoncé.

- Dénoncé ! m'écriai-je. Mais qu'ai-je donc fait ?

- Écoute, Antoine, je ne te juges pas; si tu voulais faire un peu d'argent, ou si toi-même tu as l'habitude de ce genre de passe-temps... Mais c'est peut-être ta petite amie qui en a l'habitude.

Je ne comprenais rien à ce que racontait mon frère, mais – ayant oublié que j'avais volé mes parents – j'étais contrarié au plus haut point qu'il me croit capable de mériter un reproche, et même l'accusation d'un crime !

- De grâce, lui dis-je enfin, exprime-toi clairement, je ne comprends rien à tout ce que tu dis.

- On a trouvé du cannabis sur ton terrain. Apparemment, il y en avait toute une rangée à côté d'un potager.

- Du cannabis !

La clé du mystère était enfin dévoilé. Je ne doutai pas un instant que le dénonciateur était ce satané Allemand. Quant aux cannabis, il n'y en avait évidemment pas l'ombre d'un plant. Mais tous ces sots de policiers, à qui on avait donné l'ordre de trouver une plante qu'ils n'avaient peut-être jamais vue en terre, avaient dû croire qu'une de mes récentes adjonctions était cette fatale plante. Et puisque mon frère me parlait d'une rangée, je supposai que c'était le *hibiscus cannabinus* que les policiers avaient pris pour du cannabis, car effectivement les deux espèces se ressemblent. Je ne doutai pas que ce stupide Allemand n'avait voulu que me faire une mauvaise blague, pour se venger de la perte de Piao; mais qu'un malheureux hasard avait fait que les policiers avaient cru trouver ce qu'ils cherchaient. Hors le meurtre et la drogue, il n'y a pas grand-chose que les policiers en Asie du Sud-Est prennent au sérieux : mon Allemand était sûr de son coup en m'accusant de faire pousser du cannabis. Et il était probablement content du tour heureux – heureux pour lui – que sa blague prenait. Il était même possible qu'il essaie de revoir Piao, si elle arrivait à sortir avant moi.

Ma première préoccupation devait être de sortir de prison. J'expliquai rapidement à mon frère quelle méprise avait faite les policiers, et qu'un certain Allemand devait être le dénonciateur. Pour expliquer la haine qu'il avait contre moi, je me contentai de lui dire qu'il voulait Piao, sans préciser que pendant un certain temps, il l'avait eue en effet. Je lui dis aussi que la meilleure chose à faire était de retrouver mon jardinier, qui saurait sans aucun doute expliquer aux policiers que le *hibiscus cannabinus* n'est pas le *cannabis vulgaris*.

- Et il faut aussi leur expliquer, me dit mon frère, que toute cette mauvaise farce vient de ton Allemand.

- Non, il ne vaut mieux pas, lui répondis-je. Premièrement, ils n'aimeraient pas la plaisanterie; ensuite, s'ils vont le questionner, il est capable d'inventer d'autres mensonges pour se défendre. Mon frère se rangea à mes arguments et il fut décidé de ne pas mentionner l'Allemand. Pour ma part, je ne voulais pas non plus que l'aventure des trois semaines fasse irruption dans des rapports de police. Comme je regrettais d'avoir laissé Piao rencontrer l'Allemand ! J'aurais de quoi méditer longtemps dans mes vieux jours sur le développement funeste, l'importance

exagérée et tragique que peut prendre le plus léger événement quand on a à se le reprocher ! Mon frère m'apprit que Piao était gardée dans une autre petite prison, réservée aux femmes.

- Une prison pour femmes ! m'écriai-je.

Je la voyais déjà à demi morte de faim, habillée avec des loques et battue par les autres pensionnaires.

- Ne crains rien, me répondit-il, c'est un endroit très normal. On n'y met pas les gens dangereux.

« Les gens dangereux ! me dis-je tout bas; y en a-t-il un seul au Cambodge, à part ce satané Allemand ? »

- Tu l'as donc vue ? continuai-je avec des yeux gros d'inquiétude, car maintenant que je connaissais mieux notre situation, je me préoccupais plus d'elle que de moi.

- Non, répondit-il, j'ai seulement appris de l'ambassade tout ce que je t'ai dit.

- Damnation ! Quelle valeur cela peut-il avoir ? C'est peut-être un donjon. Les gens là-bas ne sont peut-être pas des monstres, mais ils doivent tout ignorer du confort, que dis-je, on doit prendre les femmes là-bas pour des chiens, et les nourrir une fois par semaine, quand on n'oublie pas complètement.

Je pressai tant mon frère qu'il accepta d'aller rendre visite à Piao avant de retourner en France.

J'eus subitement envie de demander pardon à mon frère, car on lui faisait faire bien des déplacements et bien des commissions pour mon compte, depuis que j'avais quitté la France.

Mais je me retins, pour ne pas ajouter d'autres sentiments sérieux à une situation déjà dramatique. Je me réservais en moi-même de le remercier quand tout serait terminé.

Tout étant arrangé, mon frère passa les bras à travers les barreaux et posa les mains sur mes épaules.

- Courage, me dit-il, tu sortiras bientôt.

- N'oublie pas Piao, lui répondis-je.

Il se retourna ensuite et sortit rapidement, car le gardien avait laissé la porte ouverte.

Dans quel embarras me laissait mon frère. Piao dans une prison ! C'était bien le dernier endroit où une pareille femme devait aller. Elle si petite, si honnête. Sa morale était fort imparfaite, mais son caractère était doux. Et impressionnable. Qu'allait-elle voir là-bas ? Qui allait-elle rencontrer ? J'avais peur qu'à des amies un peu immorales, elle ajoute des voleuses et des fraudeuses de toutes sortes.

- Cet Allemand aura salit ma Piao jusqu'au bout, me dis-je en serrant mon poing. Prie que je ne te revoie jamais, saligaud, car cette fois je ne me contenterai pas de passer devant toi en marmonnant des imprécations !

Mon mauvais sort jeté, je me calmai rapidement. Le gardien ne vint jamais me donner autre chose à manger, aussi un peu de riz fut ma seule pitance ce jour-là. Mon frère revint le lendemain. Je vis tout de suite à son visage que les nouvelles étaient mauvaises.

Il vint s'asseoir devant moi, sur une petite chaise en bois, et moi j'étais assis devant lui, derrière mes barreaux.

- Mon pauvre Antoine, tout ça prend une mauvaise tournure.

- Quoi ! m'écriai-je sans attendre la suite.

Mon frère fit semblant de ne pas remarquer ma réaction et continua.

- Je n'ai pas retrouvé Sap. J'ai été dans son village, et j'ai vu son père, mais selon lui Sap a disparu depuis trois jours. D'après moi, il ment pour le protéger, et il sait parfaitement où est son fils. Je lui ai dit que Sap n'avait rien à se reprocher, mais il n'avait pas l'air de me croire.

- Et Piao ? lui demandai-je impatientement.

- Je ne l'ai pas vue non plus. Je suis allé à la prison de Battambang, mais apparemment elle n'y est plus.

- Comment ! Que lui est-il arrivé ? Tout ça est de ma faute, m'écriai-je alors en me levant subitement. Pourquoi ai-je voulu jouer au jardinier ! Et pourquoi ai-je envoyé ce message fatal à l'Allemand ! N'aurais-je pas dû être satisfait de la revoir ?

J'avais à ce moment une crise de désespoir comme en vit tout homme normal, et vu ma situation, j'avais de meilleures raisons que n'importe qui de m'y abandonner.

- Une telle fille n'est pas pour tout le monde, continuai-je. Il faut une âme particulière, peut-être forte, peut-être faible, je n'en sais rien, pour lui sacrifier tous ses sentiments d'honneur et de fidélité. On ne peut pas lui demander d'être comme une autre; elle est comme elle est, rien n'est parfait dans ce monde, et ses vices si douloureux sont encore peu cher payés si en contre-partie on peut profiter de tous ses charmes.

Je continuai ainsi plusieurs minutes, sans vraiment savoir ce que je disais. On eut dit que mes deux jours de malheur avaient besoin d'une expiation, et d'une expiation qui soit publique, et que pour me calmer, il fallait que je sois coupable. Je fis ainsi amende honorable devant mon frère, qui ne sachant pas tous les détails de mon histoire, ne comprenait certainement pas la moitié de ce que je disais. Quand finalement je me tranquillisisai et me rassis, il réalisa qu'il avait été lui-même trop pessimiste, du moins devant moi, et changea de ton.

- Je n'ai pas retrouvé Sap, continua-t-il, mais je crois avoir convaincu le chef de police que cette plante qu'ils ont trouvé chez toi n'était pas du cannabis. Il n'a pas voulu me dire franchement que j'avais raison, mais il a fait une grimace, comme pour dire que c'était possible, et il a ajouté qu'elle était à l'étude, dans un laboratoire. Si c'est vraiment pour cela qu'on t'a arrêté, on sera bien obligé de te libérer un jour ou l'autre.

- Crois-tu ? bredouillai-je sans le regarder. Ce n'est pas à cause d'eux que je suis ici, ce n'est pas même à cause de l'Allemand. C'est à cause d'elle. Je paie le bonheur que j'ai eu, et je paie toute la peine que je lui ai causée.

Croyant que je recommençais à délirer, mon frère resta coi, mais il me regardait avec un air interrogateur.

- Eh oui, la peine, continuai-je. Un jour, je l'ai quittée par surprise, c'est le seul crime qui existe en amour. Je suis revenu, mais je n'ai jamais payé, je paie aujourd'hui. Tu vois, je mérite tout.

- Secoue-toi, tu ne mérites rien de ce qui arrive, me dit alors mon frère. Je ne connais pas cette fille, qui te fait perdre l'esprit si complètement, mais je connais mon frère, et il ne mérite aucun malheur.

- Et pourtant j'ai volé notre père, l'interrompis-je, et j'ai été indigne de ma maîtresse.

- C'est cette maîtresse qui t'a fait voler, continua-t-il, et quant à tes fautes d'amoureux, quel est celui qui n'en a point ? Je suis certain qu'elle-même a des fautes envers toi.

Je le regardai à l'instant sans rien ajouter, et je cachai la douleur et la honte que ses dernières paroles réveillaient en moi. Il ne savait pas si bien dire, ce n'est pas les torts qui lui manquaient; mais suivant mon caractère, j'ai toujours trouvé me porter mieux quand je penche la balance des torts un peu plus vers moi que vers les personnes que j'aime, aussi j'oubliai rapidement les pénibles souvenirs qui étaient apparus en moi pour replonger dans mon propre blâme.

- Serai-je naïf toute mon existence ? m'écriai-je. Dieu, pourquoi me caches-tu les choses les plus simples et éloignes-tu de moi la sagesse ? Pourquoi vis-je seul et sans ami à qui me confier, et qui m'auraient dissuadé de tenter quoi que ce soit contre mon rival. Pour certains hommes orgueilleux et cruels, une simple colère peut être un défi; que n'ai-je pas deviné que l'Allemand était tel ?

- Je ne sais pas qui est cet Allemand que tu as déjà mentionné plusieurs fois, me dit mon frère, mais je ne crois pas qu'il ait le pouvoir de te faire garder ici si la justice ne te reproche rien. Dès qu'on apportera du laboratoire la preuve que cette plante n'est pas du cannabis, on viendra te

faire des excuses et t'ouvrir cette porte. Peut-être même que tu recevras une certaine compensation eut égard à la sottise méprise des policiers.

- N'en demande pas trop, dis-je à mon frère, presque en souriant. Je serai bien assez content si je peux sortir d'ici et retrouver Piao. Tu ne sais donc absolument pas où elle se trouve ?

- Rien. Après tout, il n'est même pas certain qu'elle ne soit pas en prison. Tant que le ministère n'aura pas décidé de la fin à donner à cette affaire, la vérité nous sera cachée sur tout, et on ne peut croire personne.

Après quelques minutes, mon frère prit congé de moi, en me promettant de retrouver Piao et Sap. Mais je n'avais pas beaucoup d'espoir. Je fini par croire, dans ma cellule où je n'avais nul autre divertissement que de repasser dans mon esprit tous mes malheurs, que l'Allemand m'avait bel et bien ravi ma maîtresse, qu'il avait dû payer un gardien pour la lui apporter, et qu'à cet instant elle était avec lui, et peut-être même contente de l'être. Une forte somme et peut-être un bijou en or avaient sans doute suffi pour faire disparaître les hésitations de Piao. Je m'étais levé et je marchais de long en large dans ma cellule, ce qui, vu sa médiocre grosseur, m'obligeait à faire demi-tour après seulement deux pas. J'aurais voulu, comme dans les contes de fées, qu'elle soit remplie de rats, d'araignées et de bêtes semblables, ce qui m'aurait fait de la compagnie, et au lieu de parler tout haut à personne, j'eus pu m'entretenir avec eux. Un rat vaut toujours mieux qu'un fantôme. Malheureusement, hors une chaise et un petit lit constitué d'une planche et d'un matelas bien bourré de chiffon, la cellule était tristement vide. Et comme paysage, je n'avais qu'une porte et un petit espace entre la porte et ma cellule. J'avais bien une petite fenêtre, donnant sur une rue tranquille, mais elle était à quelques centimètres du plafond, et ne servait qu'à laisser passer un peu de lumière du jour. Mon arrivée en prison avait été si rapide et si inattendue que mon humeur passait encore d'un pessimisme ridicule, où je me croyais enfermé pour la vie, à un optimisme candide, où je croyais encore à une méprise un peu comique. Je ne savais pas même si je devais m'inquiéter plus pour moi ou pour Piao. Cependant, il est certain que si j'avais pu la sauver de la prison, ou de n'importe quel désagrément, au prix de ma réclusion, ou même de ma vie, je n'aurais pas hésité un instant. Mais ce genre de marché n'existe que dans les hypothèses héroïques qu'on aime à se faire; la réalité les ignore complètement. Les gens qui n'ont jamais passé une seule seconde dans une cellule ne sauront jamais jusqu'où peut aller la terreur de ne plus être libre, et comment la sensation pénible qui s'empare de nous au milieu de quatre murs froids et d'une porte invariablement fermée est plus réelle et douloureuse que n'importe quelle abstraction sur le malheur d'être privé de liberté. L'âme doit lutter dès lors contre une angoisse que n'importe quel homme libre, même pauvre, même en proie à des soucis graves, ne connaît pas. Ce n'est pas une peine vague, mais une sensation physique, comme quoi la liberté est le bien le plus essentiel et le plus important qui soit, passant même avant l'amour ou les besoins naturels. Oui, si on vit passablement sans amour, on ne vit pas du tout sans liberté. Je m'inquiétais pour Piao, mais je n'en souffrais pas moins pour moi-même. Et tous ces sentiments, dont pas un seul étaient sereins ou positifs, qui me déchiraient l'esprit et combattaient dans mon âme, me donnaient envie de lever les bras au ciel et de crier mon désespoir. Il ne manquait à mon malheur que la folie pour que je le fasse, mais j'étais encore loin d'une telle déchéance, et je ne voyais aucune utilité à crier dans la solitude de ma cellule. Combien de mois ou d'années faut-il pour s'habituer à vivre ainsi, comme un animal en cage ? Je me promettais honnêtement de trouver un ancien prisonnier pour lui demander comment il supportait la prison, si Dieu, dans sa miséricorde, m'accordait de sortir de la mienne. J'essayai alors de me rappeler l'Allemand, non pas pour maudire inutilement la cause de mes nouveaux malheurs, mais pour deviner ce qui le rendait attirant pour une femme. Je ne l'avais aperçu de près que quelques secondes, mais cela suffit souvent pour juger un homme, surtout quand on a assez d'esprit pour ne pas s'attarder sur des détails insignifiants. J'avais trop peu d'expérience, vu mon âge, pour le comparer à la galerie de personnages que j'avais connue, mais

j'avais une certaine intelligence, et surtout un instinct naturel et sûr, en lequel j'avais toujours eu confiance. Il ne m'était pas difficile de deviner à son assurance qu'il disposait d'une certaine fortune, ou du moins de revenus assurés, ce qui revient souvent au même, surtout dans un pays comme le Cambodge. Cette assurance, basée sur l'argent, ne pouvait qu'être agréable à une femme, et en particulier à une femme telle que Piao. Évidemment, ce n'était pas non plus un monstre de laideur, ce qui ajoutait au charme tout comme à son assurance. Il avait cependant un regard dur, presque prétentieux, et je n'ai jamais su si les femmes, dans leur ensemble, aiment ou n'aiment pas les hommes durs, ou même cruels. Certes, elles disent toutes aimer la gentillesse et la complaisance, mais combien de femmes, dans l'Histoire et dans la vie de tous les jours, sont amoureuses de criminels, de tyrans, d'hommes apparemment sans aucune qualité. On dirait même que plus un homme est sot et féroce, plus l'amour que sa femme lui porte est grand et furieux. Les hommes ternes, comme les gentils, semblent attirer les femmes ternes; alors que les monstres attirent les femmes passionnées et dévouées. Ma Piao avait certes l'air bien réservée, mais elle avait au fond un coeur brûlant et n'était rien moins que comme les autres femmes. Voulait-elle un monstre, un dur ? Je n'osais croire que seul le hasard avait permis que je l'ai comme maîtresse, et qu'elle s'ennuyait avec moi, en attendant de rencontrer quelqu'un comme cet Allemand. Il est des femmes qui peuvent montrer toute la tendresse du monde, tout en soupirant pour un nouvel amant. Je croyais bien la connaître – autant qu'il est possible de connaître une personne de sexe différent, et qui en plus est étrangère –, mais je commençais à me demander si la personne que je connaissais n'était pas entièrement de ma fabrication, et si la vraie Piao m'était vraiment connue. À part sa tante, sa meilleure amie et son passé très récent, je ne connaissais rien d'elle. En fait, hors une attirance naturelle, du genre qui prend la première importance, et surpasse tout, nous n'avions rien de commun; je ne connaissais rien de ses goûts. J'ai toujours cru, contrairement à un adage fait pour des vieillards à la retraite, que les goûts n'avaient aucun rapport avec l'amour; et j'avais trop souvent rencontré de filles ayant les mêmes goûts que moi sans pour autant les trouver attirantes pour ne pas en être absolument convaincu. Mais dans son cas, considérant son bref métier – si on peut appeler cela un métier, considérant qu'elle était fort étrangère à moi, peut-être fallait-il faire une exception. Ou peut-être simplement ne connaissais-je qu'une partie d'elle, et la partie que je ne connaissais pas, outre la vénalité, était cette partie qui était attirée par l'Allemand. Il était dur, il était beau, il était plus ou moins riche : cela suffisait-il pour que je la perde ? Si elle m'aimait, non; si elle ne m'aimait pas, probablement que oui. Je lui appliquais les lois supposées universelles de l'amour, mais le sont-elle vraiment ? Je commençais à croire qu'en Asie les femmes aiment tout autrement qu'en Occident, et que ma Piao était tout à fait logique quand elle disait m'aimer, mais voulait passer la nuit avec un autre. Si c'était le cas, j'étais cuit : elle n'avait aucune raison de ne pas aller avec l'Allemand.

– Faudra-t-il toujours acheter les femmes, m'écriai-je, les appâter comme on attire un poisson, et les convaincre de rester qu'à force de récompenses ! Si elles peuvent à la fois aimer et voler d'un homme à l'autre comme une abeille le fait avec les fleurs, comment les garder ?

Je savais que les femmes n'étaient pas toutes comme Piao, et que je ne devais pas toutes les mettre dans le même panier, mais comment m'en défendre ? J'aimais et Piao était pour moi toutes les femmes.

Je restai trois autres jours dans ma cellule. Mon frère, sans doute honteux de n'avoir rien réussi et attendant d'avoir de bonnes nouvelles à me communiquer, ne revint pas me revoir. Je n'avais comme compagnie que mon inquiétude, qui grandissait chaque jour, et celle, pendant environ une minute, du gardien qui venait m'apporter, une fois par jour, toujours la même soupe et le même riz. Au bout de ces trois jours, le gardien apparut sans rien m'apporter. Il ouvrit simplement la porte de ma cellule et recula un peu par petits pas. Il me dit quelque chose sans sourire, et je compris que j'étais enfin libre. Je n'eus droit, évidemment, à aucune excuse, ni même à des explications, mais en traversant la petite salle du commissariat, un des policiers

s'approcha de moi et me tapota dans le dos en souriant. Je suppose que c'était sa façon de me dire : « sans rancune ». J'étais trop content de sortir enfin pour être fâché contre eux, et je ne demandai aucune explication. Je restai devant le commissariat, sous le soleil brûlant de Battambang, pendant au moins quinze minutes. Mes quelques jours en prison avaient paru une éternité. On s'habitue rapidement à être forcé de ne rien faire, et j'étais un peu perdu maintenant que je devais décider de quelque chose. Une moto qui passa et qui faisait particulièrement beaucoup de bruit me rappela à moi, et je me souvins que le plus pressant était de retrouver Piao. Ne sachant par où commencer, je pris une moto-taxi pour me rendre chez moi. Lorsque j'ouvris la porte, je ne vis rien de dérangé, mais lorsque j'entraï dans ma chambre, je remarquai immédiatement que toutes les affaires de Piao avaient disparu. Je crus un instant à des voleurs, mais pourquoi des voleurs auraient pris tout ce qui était à Piao et rien de ce qui était à moi. Cette découverte me brisa à l'instant et je m'effondrai sur le sol.

- Non, non, me lamentai-je ! Tout mais pas cela. Elle m'a quitté !

J'aurais préféré sur le coup apprendre qu'elle était morte dans un hôpital plutôt que de savoir qu'elle était venue chercher ses affaires pour aller vivre avec un autre, et en plus pendant que j'étais en prison ! Comptai-je si peu, depuis qu'elle avait retrouvé l'Allemand ? Dans mon désespoir, je me mis à chercher une note de Piao, car quitte-t-on quelqu'un sans explication ? Je dus bien admettre après un instant que oui; il n'y avait rien.

Finalement, je trouvai mon téléphone, que j'avais laissé dans le salon quand les policiers étaient venus nous chercher. Après l'avoir branché sur un fil électrique, je regardai les messages. Je n'en avais qu'un, il était de Piao. J'eus la douleur supplémentaire de voir qu'il datait de deux jours plus tôt. Son choix entre moi et mon rival, elle l'avait fait dès le début de notre mésaventure. Comme quoi je pesais bien peu dans son coeur quand son intérêt était contre moi.

- Cher ange, écrivait-elle, je t'aime, et tu sais que je n'aime que toi. Mais le malheur a été plus fort que nous; il faut croire que nous n'étions pas faits pour être ensemble, du moins pas maintenant. Plus tard, peut-être. Un homme très bon m'a aidé à sortir de prison; j'ai dû lui promettre de rester un certain temps avec lui en échange. Je ne pouvais pas faire autrement, j'espère que tu me comprends. Si tu lis ce message, c'est que tu es sorti. Tu peux avoir une autre petite amie, puisque pour un certain temps, nous ne pouvons pas être ensemble, mais j'espère que tu ne m'oublieras pas. Moi, je ne t'oublierai jamais. Tu seras toujours celui que j'aime et j'espère qu'un jour nous serons de nouveau ensemble. Piao.

Je n'exagère pas en disant que mon coeur cessa de battre pendant un moment quand j'eus fini la lecture de ce message. À la place du coeur, je sentais un vide immense, ou plutôt une douleur que je sentais grossir, et qui me faisait craindre de perdre connaissance. Je m'attendais un peu à sa fuite, à sa trahison, mais pas au calme avec lequel elle m'apprenait mon malheur. Sa façon de m'annoncer la fin de ma vie – car comment pouvais-je vivre sans elle ? – me faisait autant souffrir que sa disparition. J'avais deux terribles peines à supporter, et une seule aurait suffi à tuer un homme moins amoureux que moi. Pourquoi l'amour doit-il tout remplacer, et nous laisser vide quand il s'envole ? Sans elle je n'étais rien. C'est une chose connue, mais combien ont-ils aimé assez pour le ressentir ? Il y a loin entre lire un roman et pleurer sur les héros sans n'avoir jamais été malheureux et perdre l'amour de sa vie, quand on a aimé vraiment. Mais je ne savais toujours pas ce que signifiait « un certain temps ». Devait-elle passer avec lui une semaine, un mois, une année ? J'avais encore l'espoir que cette récompense n'était pas trop longue. Persuadé que celui dont elle parlait était l'Allemand, je courus à ma moto, et je me précipitai à l'hôtel Royal, là où j'avais vu mon rival pour la seule et unique fois. Une fois arrivé, je me précipitai à l'intérieur et je demandai au jeune homme derrière le comptoir de la réception si un Allemand logeait à l'hôtel, et si oui qu'elle était le numéro de sa chambre. Le jeune homme, en me voyant pressé et affolé, devait me prendre pour un fou. Il est certain qu'il me regardait étrangement, et que son regard filait un peu partout autour de moi, comme s'il avait cherché quelqu'un pour

l'aider à me calmer. Je dus lui répéter au moins dix fois que je cherchais un Allemand, et lui à chaque fois me répondait que c'était possible, mais que je devais lui en dire un peu davantage. À bout de patience, je finis par lui demander le registre, et quand il continua ses réponses vagues, je me penchai sur le comptoir pour le lui prendre. Il me laissa faire pour ne pas faire de scandale, et je parcourus la liste des noms. Je ne vis que deux noms allemands, qui l'un après l'autre semblaient être ceux d'un couple. N'ayant pas envie de recommencer mon manège, je lui redonnai le registre et j'allai m'asseoir à la même table du même café que la fois précédente. J'étais bien décidé à attendre aussi longtemps qu'il faudrait pour les apercevoir. Je me souvenais m'être juré que la prochaine fois que je reverrais l'Allemand, je ne ferais pas que le regarder, et j'étais en effet dans l'état nécessaire pour attaquer et blesser quelqu'un. Je sentais toute cette colère en moi, et bien que le sentiment en fut pénible, j'espérais qu'elle se maintiendrait jusqu'à ce que j'eusse aperçu l'Allemand, dussé-je attendre fâché, sur ma chaise, pendant des semaines. Malheureusement, je me calmai beaucoup en attendant, et après une heure je ne me sentais qu'une envie très théorique de tuer mon adversaire. De toute façon, il ne venait pas. Je restai attablé jusqu'à dix heures du soir sans voir mon Allemand, ni ma perfide et vénale maîtresse. Je ne me donnai qu'un mal de ventre à force de commander des cafés, car je n'osais prendre possession d'une table sans payer pour quelque chose. À dix heures, je ne partis que parce que le café fermait. J'attendis debout. Je restai ainsi en face de l'hôtel pendant une autre heure. Je voyais parfois deux ou trois touristes entrer, puis une lumière s'ouvrir à une fenêtre. Parfois, une lumière s'ouvrait sans que personne ne soit venu, et je pouvais croire que c'était eux. Mais n'ayant aucune façon de savoir vraiment, et commençant à être trop fatigué pour continuer ma surveillance, je décidai de rentrer chez moi. Déjà, comme vous le voyez, je disais chez moi, et pas chez nous, tellement une partie de moi-même avait déjà accepté ma nouvelle vie sans elle. On refuse longtemps de croire ouvertement à un malheur, quand toute notre âme s'y est résignée depuis longtemps. On dirait même qu'une partie de nous se tient toujours prête à y croire, et que c'est plutôt contre elle que contre le sort qu'on se bat d'abord pour ne pas y croire. Je me couchai sans espérer prendre un seul instant de repos, et en effet je ne fis que des conjectures sur le meilleur moyen de retrouver Piao. Je supputais sans cesse sur les possibilités qu'elle avait de me suivre, une fois que je l'aurais retrouvée. J'étais certes plus jeune que l'Allemand, j'étais davantage, d'après moi, dans son goût pour les hommes, même si je n'étais pas riche. J'étais au moins aussi beau que lui. Et j'étais assuré qu'elle m'aimait, sans l'être que cela dut y changer quoi que ce soit. Je savais qu'elle donnait beaucoup d'importance à une parole donnée, à condition que l'argent y fut pour quelque chose. Étrangement, son cœur était faible, mais sa probité de femme d'affaire ne faisait aucun doute. Quelle douleur pour moi, encore aujourd'hui, de mêler les affaires et l'amour, en décrivant le cœur de ma maîtresse. Mais telle elle était, ange suprême en amour et basse pour s'enrichir, à la fois douce et vulgaire, magnifique et immonde. Mon temps en prison m'avait permis de développer un peu ses défauts, ou plutôt de mesurer toute la profondeur de son vice unique. Mais je ne l'en aimais pas moins. Je finis par entendre un coq chanter au loin, et je n'étais toujours pas certain de la retrouver. J'attendis patiemment que le soleil se lève, puis, abandonnant le projet de la surprendre à Battambang, je lui envoyai un message.

Je la suppliai de me revenir et de me donner les détails sur ce qu'il était advenu d'elle depuis la dernière fois que nous nous étions vus. J'attendis longtemps une réponse qui ne vint pas. Au moins, le téléphone ne m'indiquait pas le numéro comme étant « inexistant ». Elle n'avait donc pas changé de numéro, c'était déjà ça de gagné. Finalement, las d'attendre, je me rendis en moto au bar Muoc Moc, afin de parler avec Tuoc. Il était évidemment fermé, comme je m'y attendais, mais j'avais appris depuis où habitait Tuoc, et je m'y rendis aussitôt. C'était une cabane tout en bois qu'elle partageait avec quelques autres filles, et qu'elle avait partagée un moment avec Piao elle-même. Les volets, de simples planches carrées et nues, étaient ouverts; à travers un gaz, j'apercevais un peu de l'intérieur de la cabane, qui était toutefois trop haute pour que j'y vois

autre chose que le plafond et le haut d'une armoire. Je montai les marches du petit escalier et je cognai. Je dus cogner plusieurs fois avant qu'une fille que je n'avais jamais vue vint m'ouvrir. Elle portait un long chandail qui descendait jusqu'à ses mollets et elle se frottait les yeux comme quelqu'un qui vient tout juste de les ouvrir pour la première fois après une nuit trop courte. Elle fut d'abord si surprise de me voir, que je crus qu'elle allait immédiatement refermer la porte, mais je me dépêchai de nommer Tuoc. Elle continua de m'observer avec suspicion, croyant sans doute que j'étais un des nombreux amants de Tuoc, que je ne pouvais plus me passer d'elle et que je venais la prier, elle Tuoc, de passer la matinée avec moi. Si c'eut été le cas, c'eut été manqué de tact de ma part, car j'avais appris que ce genre de femmes n'aiment pas être dérangées chez elles. Mais je ne venais pas pour Tuoc, mais pour Piao, et je me souciais assez peu, à ce moment-là, d'être désagréable à une fille à louer. L'inconnue finit par se retourner sans pour autant cesser de tenir la porte, et par informer Tuoc que quelqu'un la demandait. J'entendis une espèce de mugissement pour toute réponse et je crus cette fois que l'inconnue allait bel et bien refermer la porte; aussi je m'avançai résolument dans la pièce, après avoir un peu bousculé la jeune fille. Il n'y avait à l'intérieur, outre une grosse armoire, que des matelas posés directement sur le plancher, lequel était fait de larges planches qui laissaient voir le sol entre elles, encore moins bien collées les unes aux autres que d'habitude. Si j'avais échappé de la monnaie, j'aurais peut-être dû aller la chercher sous la cabane. Je comptai rapidement les lits, mais il n'y en avait qu'un seul d'occupé, à part celui de l'inconnue. Tuoc me regarda en fronçant le sourcil, mais quand elle me reconnut, elle sourit et s'assit sur son matelas.

- Comment allez-vous, Antoine ?

- Je vais bien, Tuoc, mais dites-moi, je vous en prie, où est Piao.

- Piao ? Je ne sais pas, je ne l'ai pas vue depuis au moins une semaine.

Je ne savais s'il fallait la croire, aussi je la blâmai fort, étant sa meilleure amie, de ne pas savoir où elle se trouvait.

- Ce n'est pas ma faute. Quand j'ai appris ce qui vous était arrivé, je suis allée à la prison, mais elle en était déjà sortie. Je lui ai envoyé un message, mais elle ne m'a pas répondu.

- Dans ce cas, lui dis-je, je dois aller à la prison moi-même; je saurai bien trouver quelqu'un qui accepte de me donner des détails.

- Faites comme vous voulez, me dit-elle, avant de se laisser retomber sur le matelas.

- Venez avec moi. Seul, ils ne comprendront rien; vous serez mon interprète.

Je dus insister un peu, mais finalement elle accepta d'aller à la prison avec moi. Nous prîmes sa moto, et elle conduisit, car je ne savais pas du tout où se trouvait la prison. La vie était belle quand j'ignorais tout des prisons, quand j'ignorais même qu'il y en avait une – deux, en fait – à Battambang.

À la prison, on refusa de nous dire ce qui était arrivé à Piao. Mon interprète voulait bien poser les questions, mais elle y montrait si peu de chaleur, que je compris tout de suite que c'était peine perdue. Les employés répondaient poliment mais mollement, et elle semblait si convaincue qu'ils ne savaient rien qu'ils ne voulaient sans doute pas la détromper. J'offris de l'argent à une fille qui avait un air plus dégourdi que les autres, mais elle repoussa mon offrande en souriant, et dit en hochant la tête qu'elle ne savait pas non plus. Nous sortîmes finalement de la prison. Tuoc était calme et semblait contente d'être dehors de si bon matin, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Quant à moi, j'étais tout à fait abattu. Tuoc s'en aperçut, et se mit à me regarder avec une certaine amitié.

- D'accord, me dit-elle enfin, j'ai menti. Je ne sais pas où elle est, mais je sais comment elle est sorti.

Je me redressai d'un bond.

- Elle a rencontré un homme qui travaille pour le ministère de la justice, continua-t-elle, et c'est lui qui l'a fait sortir.

- Pour le ministère de la justice ! m'exclamai-je. C'est un Cambodgien ?

- Oui, me dit-elle sans comprendre mon étonnement.

Le ravisseur de ma maîtresse n'était donc pas l'Allemand. Un autre, cette fois, avait mis le grappin sur elle. Elle était si charmante, que je n'aurai pas dû être si surpris, mais je ne m'attendais pas à avoir un nouveau rival. Sur le coup, je m'assis par terre. Un nouveau combat commençait pour moi, et je n'étais pas certain d'avoir la force de le mener à bout. Ce devait être le dernier, mais à ce moment je l'ignorais. Je me levai et je regardai Tuoc avec une certaine langueur. Elle dut croire que je voulais remplacer Piao par sa meilleure amie, car je la vis se troubler un peu, puis me regarder avec un air réprobateur, un peu comme on regarde un enfant qu'on fait semblant de gronder.

- Ne t'inquiète pas, Tuoc, c'est elle que j'aime, lui dis-je. Les peines mêmes qu'elle me donne font partie du bonheur que j'ai d'être avec elle.

- Je sais, me dit-elle. Et je lui ai toujours dit qu'elle était chanceuse de vous avoir rencontré. Moi, je n'ai personne comme vous, seulement des amants qui vont et viennent, et qui tiennent aussi peu à moi que je tiens à eux.

J'avais de la difficulté à y croire, puisqu'elle était à sa façon presque aussi belle que Piao, mais j'étais heureux de voir qu'elle souhaitait notre bonheur, à elle comme à moi. Trop souvent, la meilleure amie d'une femme est le pire ennemi du mari. Je lui demandai où habitait ce fonctionnaire, mais elle l'ignorait. Elle ignorait en fait à peu près tout, jusqu'à son nom. Nous retournâmes donc chez elle, où je repris ma moto et rentrai chez moi. Mais sitôt chez moi, je décidai de trouver ce ministère de la justice. Il devait bien exister quelque part un bureau, puisqu'il existait un fonctionnaire. Je filai à Battambang, et je demandai à quelques personnes au hasard, qui ne comprirent rien à ce que je voulais. Il était évidemment hors de question de retourner au commissariat, bien qu'un des employés aurait certainement pu me répondre. Je ne voulais pas non plus déranger de nouveau Tuoc. C'est tout le malheur de vivre à l'étranger, où la vie simple est plus facile, mais où le moindre obstacle devient insurmontable. On ne sait jamais rien, on ne peut jamais vous répondre, et nous perdons une semaine à faire ce qui dans notre pays aurait pris moins d'une heure. Je finis toutefois par trouver, à force de promener mon désespoir sur ma moto, un immeuble qui avait tout à fait le style gouvernemental. Il n'en fallut pas plus pour que je m'arrête et que je descende de moto. Je ne pouvais rien déchiffrer de ce qui était inscrit au-dessus de la porte, mais des employés en tenue de fonctionnaire en sortaient parfois. J'entrai. Un grand escalier menait à l'étage où devait se trouver différents bureaux. J'allais monter quand je m'aperçus que je ne savais pas qui chercher.

- Mais tu ne l'as jamais vu ! m'exclamai-je. Si même tu te trouves devant le bon fonctionnaire, tu ne saurais pas que c'est lui. Ah, mais, continuai-je, il me suffit de savoir son nom.

Je demandai à un homme qui descendait où j'étais. Il réussit à me comprendre et me répondit que c'était le ministère du commerce. Je lui demandai alors où se trouvait celui de la justice.

Miraculeusement, il le savait, et il m'indiqua le chemin. Je m'y rendis en moto, et pendant le trajet, j'eus le temps de méditer une petite combine pour démasquer mon ravisseur.

L'immeuble était semblable à l'autre, mais un peu plus petit. Dans l'entrée, au lieu d'un escalier, il y avait une petite table avec un fonctionnaire placé là comme gardien. Au fond commençait un long corridor, avec des portes de chaque côté. Malheureusement, le gardien ne parlait que cambodgien, mais il se leva et disparut pour revenir peu de temps après avec un homme d'une trentaine d'années, qui se donnait un air important, tout en restant poli et affable. Il me demanda très gentiment ce qu'il pouvait faire pour moi. Je lui expliquai alors que je cherchais une femme, qui était la meilleure amie de mon frère, et qui avait été arrêtée injustement. Je lui donnai un nom tout à fait fictif.

- Elle doit être en prison, lui dis-je. Il y a peut-être quelqu'un ici capable de la retrouver, peut-être même d'aller la voir.

- Oui, c'est possible. C'est moi qui me charge justement des dossiers des femmes. Je vais à la prison pour femmes régulièrement.

Mon coeur se serra à l'entendre. Ce pouvait-il que ce soit lui ? Cet homme, que j'avais trouvé assez civilisé, m'apparut subitement comme la pire brute que la Terre ait portée. Je ne pus même m'empêcher de faire une grimace de dégoût, que j'eus le temps de faire disparaître avant qu'il l'aperçut. Mais j'étais en train de bouillir, et j'avais l'esprit tellement confus que je ne savais absolument pas quoi répondre. Il remarqua sans doute ma rougeur et ma confusion, car il me demanda : « Allez-vous bien, monsieur ? » et avança même un peu plus vers moi, croyant probablement que j'allais perdre connaissance.

Voir mon pire ennemi s'approcher de moi me réveilla tout à fait. Je bondis en arrière, et je lui demandai :

- Et vous êtes le seul fonctionnaire du ministère de la justice à vous rendre à la prison pour femmes ?

Je posai cette question banale avec la férocité d'un fauve, comme si ma vie ou la sienne en dépendait, ce qui effectivement était peut-être le cas. Il en demeura interdit quelques secondes, puis répondit que non, que parfois d'autres gens s'en chargeaient, mais que c'était généralement lui qui y allait.

Je m'aperçus que mon impatience m'avait trahit, et qu'il me regardait maintenant avec circonspection.

- Peu importe, me dis-je, maintenant je t'ai vu, je sais qui tu es.

Il était effectivement possible que ce ne soit pas le bon fonctionnaire, mais j'étais convaincu que c'était lui.

J'étais prêt à couper court et à partir subitement, mais je fis un effort pour continuer ma mascarade. Je lui donnai des détails fictifs sur cette femme, il me promit de la chercher, et je pris congé de lui, en l'assurant de revenir plus tard. Une fois sorti, j'allai me poster au bout de la rue. J'attendis là toute l'après-midi; enfin à cinq heures il sortit, accompagné par d'autres employés. Je le vis les saluer, puis monter sur une moto et partir. Je le suivis. J'étais obligé de le suivre d'assez près, sinon le trafic – trafic de motos – me l'aurait fait perdre; j'avais peur qu'il me remarque, mais apparemment il n'en fut rien. Après avoir traversé le centre de Battambang, il sortit de la ville. Je pus dès lors mettre une certaine distance entre lui et moi. Après quelques minutes, nous étions seuls tous les deux sur la route, et je commençais à craindre qu'il m'eût aperçu et qu'il n'allait pas chez lui. Peut-être m'attirait-il dans un guet-apens ? Je commençais déjà à regretter de n'avoir apporté aucune arme, et je me voyais entouré de cinq ou six bandits, au milieu d'une route abandonnée, quand le fonctionnaire ralentit et tourna dans une allée qui se dirigeait tout droit vers une assez grosse maison, à deux ou trois cents mètres de la route principale. Je passai devant l'allée sans m'arrêter, mais je débarquai de moto tout de suite après et me cachai derrière un arbre. J'eus le temps ensuite de m'approcher de la maison, parfois caché par des herbes hautes et jaunes, et d'arriver juste à côté de la cour alors que le fonctionnaire était encore dehors. Je vis alors Piao sortir de la maison et s'approcher de lui en tendant les bras. Elle l'embrassa affectueusement et fit même quelques bonds sur place, apparemment de joie. Comme l'infidèle m'avait vite oublié ! Était-il possible qu'elle fut devenue amoureuse d'un autre si rapidement ? Je n'osais y croire, mais je savais aussi que jamais une femme n'avait été aussi mauvaise actrice et aussi peu hypocrite que Piao. Si elle avait l'air heureuse, ce ne pouvait être que parce qu'elle l'était.

J'eus envie de crier et de courir vers eux; j'aurais peut-être alors frappé non seulement mon rival, mais Piao elle-même, au moins une fois. Évidemment, mon dédain pour la violence, et ma sottise philosophique teintée de fatalisme, me retint. Il fallait bien pourtant que je fasse quelque chose. J'avais toujours su au fond de moi que Piao serait la première et la dernière femme que j'aimerais.

Aussi je restai là à regarder la scène. Quand ils entrèrent dans la maison, je sentais des larmes couler sur mes joues, et je ne pouvais me décider à retourner à ma moto. Mais je revins à moi peu à peu, et étant assez certain que Piao n'allait pas ressortir, je partis finalement. Je manquai

deux fois de faire un accident en retournant chez moi, tellement mon esprit flottait dans un vide étrange. J'étais comme un homme qui vient de se noyer et qui pourtant n'est pas encore mort. Je songeais même à mourir, mais puisqu'il n'y a que la mort des autres qui serve parfois à quelque chose, et que la nôtre ne peut jamais nous aider, je cherchai vite une autre solution. Je n'en trouvai aucune.

J'étais chez moi, dans mon salon, je marchais sans voir autour de moi. Je m'étais servi un verre d'eau, bien que je n'avais pas soif; et parfois je me jetais sur le divan, pour me relever aussitôt et recommencer à marcher. Il y avait une photo de Piao sur un buffet. Je fini par la voir. Je me mis devant, debout, et je la regardai comme hypnotisé par elle. Je ne sentais plus le temps passer, et ce n'était pas comme si tout mon esprit s'était réfugié dans un coin reculé, mais plutôt comme s'il avait totalement disparu, et que mon corps s'accrochât à la seule chose qu'il reconnu. Je me remis à pleurer, mais je commençais à sentir que ma situation était ridicule. Mourir ou quitter le pays était hors de question, il fallait donc que je la revoie. J'étais même prêt subitement à la partager, et à trouver dans cette honte une nouvelle source de plaisir. Il n'y a rien que l'amour ne sache mettre de son côté et parer des plus belles couleurs, et j'étais prêt à accepter ce que de tous les temps et de tous les pays on a toujours réprouvé. Si je devais vivre avec des principes contraires à la société, et même à la nature, eh bien soit ! Mon orgueil était vaincu, et j'aurais tout approuvé pour revoir Piao, ne serait-ce qu'une minute par mois.

Toutes ces circonvolutions de mon esprit souhaitant la revoir au prix des plus abjects marchés, n'étaient évidemment que le résultat de ma faiblesse et de ma lâcheté. Dieu, fallait-il que je rencontre une femme aux qualités si faites pour me plaire, et aux défauts si faits pour me repousser ? Avec ou sans elle, je perdais et je gagnais; toujours vivant et mort, toujours profitant de tout et espérant mieux, toujours au paradis et pourtant insatisfait.

Je décidai de lui envoyer un message.

– Piao, je t'aime. Je sais avec qui tu es, tu es avec un fonctionnaire que j'ai vu et que j'ai suivi. Je ne peux croire que tu ne m'aimes plus, mais quoi qu'il en soit, il faut absolument que je te vois. Je ne peux pas vivre sans toi. Je veux te voir demain, de façon certaine. Trouve un moyen de venir ici, à notre maison.

C'était un message simple, presque stupide; mais y a-t-il moins original que l'amour ? Tout ce qui est compliqué rebute l'amour, et quoi que ce soit de contrefait ou d'alambiqué est une preuve certaine que l'amour est absent. J'allais donc droit au but, comme tous les amants. Cette fois, elle me répondit aussitôt.

- Cher Antoine, je t'aime, tu le sais parfaitement, mais je ne peux te voir demain. Je promets de te voir bientôt, mais pas demain. Il s'appelle Wan, et il ne veut pas que je sorte de la maison pour l'instant. En attendant, ne fait pas de folies. Je t'aime, Piao.

Je ne me laissai pas abattre par son refus, ni par ce ton calme qu'un autre que moi aurait pu prendre pour un manque d'amour. Cependant, je balançais constamment entre l'espoir et le découragement. J'hésitais à appeler ma rencontre avec elle une chance ou une malchance, mais même dans ma plus profonde inquiétude, je savais qu'elle m'aimait. Oui, j'étais persuadé que son coeur m'appartenait, et quand j'en doutais, je faisais seulement semblant d'en douter. Je lui envoyai donc un autre message, insistant pour qu'elle change d'avis, et qu'elle vienne me voir le lendemain. Mais elle ne répondit rien. Ce silence était plus éloquent que tous les messages et je retombai dans un sot abattement. Je restai une semaine sans sortir de chez moi. Après une semaine, on cogna à la porte, c'était Sap. Il me demanda s'il pouvait revenir travailler pour moi. Il ne donna aucune explication pour sa disparition pendant que j'étais en prison, et je lui en fus reconnaissant, car je souhaitais oublier cette semaine fatale, laquelle avait précipité mon nouveau malheur. Il revint donc arroser les plantes et en replanter quelques-unes qui avaient dépéri faute de soins. Parfois je l'aidais, et cela m'occupait un peu. Je déplaçais en quelque sorte la tendresse

que j'avais pour Piao sur les plantes de mon jardin. J'enlevais à une femme qui n'en voulait pas, un sentiment que je donnais à des plantes, qui ne pouvaient guère en profiter. Je passai ainsi trois mois, songeant à Piao tous les jours, et vivant comme si j'avais été un invalide, un invalide de l'amour. Je regardais Sap travailler, je passais après lui pour admirer les *etlingera elatior* ou les *Mentzelia lindleyi*. Tout cela était fort joli, mais ne valait pas ma Piao. Et puis un jour je reçus un message d'elle.

- Je peux te voir demain. Je t'aime, Piao.

Aussitôt, je me sentis revivre. J'avais l'impression que nous allions de nouveau vivre ensemble, que tout allait être comme avant. Son premier message fut rapidement suivi d'un second.

- Je ne peux pas aller chez nous, Wan sait où nous habitons. Je te rencontrerai à trois heures, à l'hôtel Royal.

Je fus sensible, dans mon amour désespéré à ce « chez nous »; mais je fis un bond en voyant « l'hôtel Royal ». Pourquoi choisissait-elle un hôtel que je ne pouvais plus supporter ? Je lui répondis que je l'aimais à la folie, mais qu'au lieu de l'hôtel Royal, je voulais la voir à l'hôtel Palace. J'avais bien peur, connaissant son caractère, et parce que peut-être croyait-elle me faire une faveur en daignant me revoir, qu'elle se fâche de mon changement d'hôtel, sans en comprendre la raison. Car il lui arrivait, malgré toute sa gentillesse quand tout allait bien, de se fâcher pour un rien quand la situation était un peu inhabituelle. Mais elle me répondit qu'elle acceptait, sans chipoter le moins du monde. Je l'en aimai encore plus. Je passai les quelques heures qui me séparaient de cette rencontre tant souhaitée dans un état de béatitude difficile à décrire. Je croyais être encore plus heureux que je l'avais été, comme quoi notre humeur n'est la plupart du temps que le résultat d'une fiction. Je me croyais heureux, et donc je l'étais, et j'aurais tout aussi bien pu être triste, inquiet, satisfait ou fâché, selon ce que Piao m'aurait dit, alors que la réalité n'aurait pas changé.

Sot amour, ordonnateur de mes joies et de mes peines, comme je te renierais, si je ne savais pas qu'hors de toi il n'y a rien. Dire que l'humanité se croit supérieure aux animaux, uniquement parce qu'elle peut bricoler !

Vint enfin le moment tant attendu. Je me fis beau – ce qui signifiait peu de choses dans un pays où il fait toujours trop chaud –, puis je roulai rapidement jusqu'à l'hôtel Palace. Elle n'y était pas, car je savais que je devais arriver avant elle, et m'occuper de louer une chambre. Je louai une grande chambre côté cour, et j'aurais bien voulu qu'il y ait des miroirs partout, pour multiplier l'image de Piao et le plaisir de revoir mon adorée, mais ce n'était pas le cas. Ce genre de fantaisie n'est pas encore arrivé au Cambodge. Je m'étendis sur le lit pour l'attendre, et, chose incroyable, je m'endormis aussitôt. Je n'avais pas verrouillée la porte et avant de m'étendre je lui avais envoyé par téléphone le numéro de la chambre. J'ouvris les yeux alors qu'elle ouvrait la porte, et j'eus l'impression, pour la première fois de ma vie, de me réveiller pour entrer dans un rêve, plutôt que pour en sortir. Elle s'approcha de moi en souriant, toujours aussi belle et tentante. Peut-être parce que j'avais encore l'air endormi, elle s'approcha sans rien dire et du bout des pieds, et m'embrassa tendrement. Je glissai ainsi, très mollement, très doucement et très suavement, du royaume d'Orphée à celui de Vénus. Je n'en fus pas moins très passionné, et ce n'est que trois heures plus tard que je pus lui poser quelques questions. Elle était assise devant moi sur le lit, et je regardais chaque petit centimètre de son visage, en me demandant comment j'avais pu passer des semaines sans elle, et je remarquais chaque détail de son maquillage, le fard sur ses joues et sur ses paupières et où exactement s'arrêtait la poudre, et de quelle couleur elle était, et à quel point certains grains n'étaient pas des grains de couleur, mais plutôt de petits brillants, et je me sentais aussi heureux qu'auparavant, comme si aucun drame nous avait séparé. Je ne lui en voulus plus d'habiter avec un autre, et elle me montrait, simplement par sa contenance, qu'elle m'aimait encore et n'aimait que moi, car comment une femme, même elle, aurait pu se comporter comme elle le faisait avec deux hommes différents ? Une telle intimité, une telle complicité détendue ne pouvait pas être partagée. Il fallait que je sois le seul à l'avoir.

Je lui demandai quand même de me raconter comment elle s'était retrouvé avec lui; ce qu'elle fit, mais en omettant plusieurs détails qu'elle croyait devoir me cacher, soit pour me ménager, soit pour m'empêcher de préparer un mauvais coup contre mon rival. J'appris malgré tout les choses suivantes. La mauvaise blague de l'Allemand avait eu un effet beaucoup plus fâcheux que de me faire garder en cellule pendant quelques jours, ou même que d'avoir envoyé la pauvre Piao en prison. Bien qu'en prison seulement quelques heures, ce temps avait suffi pour qu'un autre homme la convoite.

Un fonctionnaire envoyé pour lui parler, suite aux préoccupations soulevées par l'ambassade, l'avait trouvée fort à son goût. Il avait vu tout le parti qu'il pouvait tirer de sa détresse, et l'avait convaincue que sans lui elle resterait indéfiniment en prison, mais que si elle acceptait d'être sa maîtresse, il la ferait libérer sur le champ. Avec quelle crainte et quel dégoût Piao devait-elle regarder la prison pour avoir consenti si rapidement ! Elle avait cependant marchandé son temps avec lui. Elle devait rester trois ans avec lui, en échange de sa libération. Le fonctionnaire s'engageait aussi à lui verser une certaine somme d'argent à la fin de chaque mois.

Je fus consterné, en apprenant ces détails, de la facilité avec laquelle elle m'avait abandonné de nouveau, et cette fois pour trois ans ! Je décidai néanmoins de la reprendre, et de la reprendre de force, puisqu'il était peu probable que de douces paroles puissent la convaincre et suffissent à l'éloigner de lui, et il était évidemment hors de question que je patiente trois ans. Je la considérais, à cause de mon amour et de tout ce que j'avais déjà supporté pour elle, comme à moi. Oui, elle était mon bien, comme une chemise ou une cafetière; sous l'emprise de mon amour, ma délicatesse même ne s'offusquait pas de la comparaison. J'avais tous les droits sur elle, comme elle sur moi, sauf évidemment ce qu'elle faisait. Ce fonctionnaire avait trente-deux ans, il était veuf et possédait beaucoup d'argent. C'était un homme posé et calculé, comme je le sus plus tard.

Je demandai à Piao de revenir habiter avec moi.

- C'est impossible, me dit-elle, je suis bien avec lui (ce qui signifiait qu'elle faisait suffisamment d'argent), et je lui ai promis, n'oublie pas, de rester avec lui trois ans.

- Ce sont des promesses de femme en détresse, elles ne comptent pas. N'es-tu pas aussi bien avec moi qu'avec lui ?

- Oui, évidemment, répondit-elle en détournant la tête, mais une promesse est une promesse.

Je regrettais de ne pas lui avoir fait promettre de rester toute sa vie avec moi, mais notre amour avait paru si naturel, et les promesses quelque chose de si contraints et de si faux, que je n'y avais pas songé. J'ai toujours détesté la contrainte comme étant le contraire de l'amour; même une promesse d'éternité me refroidit.

- Depuis quand une promesse de femme a-t-elle la moindre valeur ! m'écriai-je en me levant du lit. Une femme s'y sent attachée tant que dure le sentiment qui l'a poussée à la faire; sitôt que ce sentiment a disparu, la promesse meurt avec lui. Tu es libre maintenant. Reviens-moi, la suppliai-je en tombant à genoux.

- Combien me donnes-tu si je reviens ?

Sa réponse me déconcerta tout à fait. Je me levai, et tout en commençant à pleurer malgré moi, je lui criai : « Vas-t-en ! » Elle se leva et ramassa ses vêtements, mais alors qu'elle passait près de moi pour aller s'habiller dans la salle de bain, je saisi son bras en disant simplement : « Ne pars pas ! »

Je vis qu'elle était aussi bouleversé que moi. Son visage était presque rouge et elle pleurait, ce qui lui arrivait fort rarement. Je me reprochai d'avoir tout gâché, et de n'avoir pas su profiter de l'après-midi sans rouspéter. Puisqu'elle voulait un esclave, j'aurais dû obéir et me taire. (Mais voulait-elle réellement un esclave ? C'est ce que je n'ai jamais su.) Cependant mon orgueil indestructible et ridicule ne voulait pas plier devant mon amour et devant les exigences de Piao. Comme un martyr, j'aurais dû me contenter du peu qu'elle me donnait.

Je me l'étais juré, mais en sa présence, je n'y arrivais pas. J'allais certainement dire une autre sottise, quand tout à coup une musique épouvantable se fit entendre. C'était des cymbales et des gongs, et des chants traînants qui faisaient vibrer les vitres, à au moins cent décibels. J'ouvris la fenêtre pour voir ce qui se passait, et nous aperçumes, Piao et moi, une espèce de toile installée comme toit au milieu de la petite rue derrière l'hôtel, avec des chaises en plastique et au moins huit immenses haut-parleurs.

- C'est un mariage, dit elle.

- Oui, il y a des gens qui sont heureux, répondis-je.

À la vue de cette préparation pour fêter un mariage, j'eus comme la vision de la vie tranquille que nous aurions pu avoir, et de la famille que nous aurions pu commencer, ce qui m'amena tout naturellement à songer à la tante de Piao, seule famille qu'elle voyait régulièrement. Cette tante, me dis-je, qui l'a élevée pendant quelques années, pourrait peut-être lui inspirer des sentiments plus purs, et lui faire abandonner ce vil acheteur. Cette idée, véritable idée de désespéré, me décida à amener Piao visiter sa tante à l'instant même. Je lui dis, comme une chose sans importance, mais avec un air attendri :

- Ça fait longtemps que tu as vu ta tante ?

- Quelques semaines peut-être, pourquoi ?

- Pour rien. Pourquoi ne pas aller la voir maintenant ?

- Mais non, dit-elle en riant, je n'ai pas le temps. J'ai déjà passé beaucoup trop de temps avec toi. Wan va s'inquiéter. Je lui ai dit que j'allais voir Tuoc, et je ne reste jamais si longtemps avec elle.

- Tu restes toujours aussi longtemps avec elle.

- Avant, mais plus maintenant. C'est un jaloux.

- Un jaloux ! m'exclamai-je.

J'allais me fâcher en ajoutant que j'avais de meilleures raisons que lui d'être jaloux, mais je me retins. En reprenant mon air attendri, je lui demandai encore d'aller visiter sa tante; j'insistai si bien qu'elle finit par accepter, à condition de ne pas rester chez elle plus d'une heure.

Elle sécha ses larmes et je séchai les miennes; sa tante nous avait déjà réconciliés. Nous partîmes chacun sur notre moto et nous arrivâmes rapidement à destination, après avoir passé devant le Muoc Moc, non loin duquel habitait sa tante. Il y a des lieux qu'on aimerait fuir, mais qu'on est obligé de revoir sans cesse. Déjà Battambang en comptait deux pour moi : l'hôtel Royal et l'étrange établissement Muoc Moc.

Sa tante habitait l'habituelle maison en ciment, collée sur deux autres, que l'on voit dans la plupart des rues de Battambang. Après le salon, un corridor permettait d'accéder aux chambres, mais à mi-chemin, sur la gauche, il y avait une petite cour, et c'est là que la tante passait la majeure partie de son temps, souvent accompagnée d'une voisine. Ce fut justement la voisine préférée qui nous ouvrit la porte. Nous la suivâmes tranquillement jusqu'à la cour, où la tante de Piao était accroupie et nettoyait dans un récipient en plastique de longues plantes vertes, qui avaient tout à fait l'apparence de ce qu'on pourrait trouver dans un pré, mais qu'au Cambodge on mange comme un légume. Elle se leva en se retournant et parut très contente de voir Piao. Elle hocha la tête pour me saluer, puis se remit à nettoyer ses plantes quelques instants, avant de les mettre de côté et de s'asseoir face à nous. La voisine était assise à côté de la tante et semblait faire partie de la famille. Contrairement à la tante, qui était petite, maigre et assez ridée, la voisine était dodue, ses pommettes étaient saillantes et cuivrées, et elle souriait beaucoup. La tante souriait moins, mais ce n'était pas faute d'avoir un cœur tendre, c'était la conséquence d'un esprit plus tranquille et plus terre à terre. Puisqu'il n'y avait aucune chaise pour Piao et moi, nous nous asseyâmes par terre. Je voyais bien que Piao était un peu nerveuse, sous son flegme habituel, et qu'elle aurait voulu faire quelque chose, mais alors qu'elle allait se relever, la tante allongea les bras pour l'inciter à rester assise.

- Alors, commença-t-elle, tout va bien ?

Il s'ensuivit la conversation de rigueur sur la santé, le climat et le fait que tout va le mieux du monde dans notre vie personnelle, conversation qui demande un incident apocalyptique pour varier. À la vérité, je ne comprenais rien de ce qu'ils disaient, mais Piao m'avait déjà fait un compte-rendu autrefois, après une visite semblable, et j'étais certain qu'ils répétaient à peu près la même chose. J'avais peut-être tort, et je me suis souvent demandé au Cambodge, si Piao et ses amies, et sa tante, et tous les gens qu'elle connaissait, ne faisaient pas que discuter de moi. Comme une femme russe, dont l'ami vous connaît, mais elle non, et qui peut rester une heure à côté de vous sans vous regarder une seule fois, les Cambodgiens, quand il le faut, peuvent facilement, j'en suis certain, discuter de quelqu'un tout près tout en faisant comme s'il n'y avait personne.

Je croyais que Piao gardait pour elle toutes ses histoires d'amants, de bars, d'argent et tous les marchés et les déplacements qui s'en suivaient; mais peut-être que la tante, et la voisine, savaient déjà qu'elle n'était plus avec moi, mais avec un fonctionnaire du ministère de la justice. Sur le moment, rien de tout cela m'effleura l'esprit, ce qui m'empêcha de me sentir ridicule. Après une heure ou deux à jacasser et à boire du thé, les trois femmes – car vraiment je n'étais qu'un spectateur – étaient parfaitement de bonne humeur. Et j'étais, très sottement, assez fier de moi, car mon but avait été justement de mettre ma perfide maîtresse dans une humeur joyeuse et familiale, comme si cela avait dû lui faire regretter son infidélité; et comme si elle ne pouvait pas, le lendemain même, revenir voir sa tante, mais cette fois avec l'autre, et vivre le même bon moment de félicité domestique. Il fait chaud, au Cambodge, mais dans cette petite cour toute à l'ombre et aux murs de ciment un peu moisis par endroit, nous étions parfaitement à l'aise. Un autre avantage des cours est d'étouffer un peu les bruits de la rue, ce qui ajoute encore au sentiment d'intimité. Quoi qu'il en soit, je vivais avec Piao ce que je n'avais pas vécu avec elle depuis longtemps, bonheur simple et sain, en apparence si facile à avoir, mais qui m'échappa toute ma vie, quand nous fûmes rattrapés par la modernité qui exècre plus que tout au monde les moments tranquilles. Le téléphone de Piao sonna. Elle répondit, et je sus immédiatement que c'était le fonctionnaire, ce ravisseur de maîtresse adorée. Piao ne me fit pas signe de rester silencieux, comme elle l'avait déjà fait dans le passé dans des situations semblables; mais son sourire, sourire qu'elle réservait aux hommes, me prouvait assez à qui elle parlait. Quel coup de poignard que ce sourire qui n'était pas pour moi. Mon bonheur s'envola en un instant et fit place à la plus sombre tristesse. Fallait-il que je l'enlève et que nous allions vivre au fond d'une jungle ? Je crois que c'eut été la seule façon de l'avoir pour moi seul, mais à cette époque, tout prêt à faire n'importe quoi pour mon amour, je n'avais pas assez d'expérience pour connaître toutes les ressources disponibles. J'aurais accepté d'aller vivre dans la jungle, mais j'ignorais que loin d'être un projet farfelu, c'eut été au contraire le projet le plus sensé. Aussi je ne faisais rien, et j'essayais d'avoir une vie ordinaire avec une femme qui ne l'était pas.

Elle ne parla avec lui que très peu de temps, mais je ressentis pleinement le poids de chaque seconde; et comme l'eau qui tombe goutte à goutte peut, dit-on, être la plus affreuse torture, ces quelques secondes furent un martyr. J'étais prêt à me lever et à crier : « Assez ! » à tout instant. J'avais chaud et je sentais la sueur couler sur mon visage. Quand elle raccrocha enfin, j'étais dans une humeur épouvantable; ma tristesse avait été chassée par une colère que certes n'importe qui à ma place aurait ressentie.

- C'était lui ? demandai-je froidement à Piao.

- Oui, dit-elle nonchalamment, avant de continuer à discuter avec sa tante et la voisine.

- Que voulait-il ?

- Savoir où j'étais, quoi d'autre ? J'ai répondu que j'étais venue ici, après avoir été chez mon amie.

Je n'ajoutai rien et la conversation reprit entre les trois femmes. Je finis par me calmer, mais je savais moins que jamais si Piao allait un jour revenir à moi. Mon oisiveté à Battambang me nuisait-elle ? Si j'avais exercé un quelconque métier, aurais-je été plus sage ? Je crois que non,

rien n'aurait pu détourner mon esprit de ma maîtresse, rien n'aurait pu l'empêcher de s'occuper exclusivement de ce qui était nécessairement la seule chose pouvant compter. Eh quoi ? j'aurais été cordonnier ou serrurier, et j'aurais cru mes souliers ou mes serrures plus importants qu'elle ? Ce n'est pas un métier qu'il m'aurait fallu pour l'oublier, mais de la bêtise, ou une sécheresse de coeur qui ne m'aurait pas fait justice. Quel mérite y a-t-il à éviter un péril qui ne peut avoir aucun effet sur nous ? J'étais né pour aimer, je souffrais par le coeur, tout était malheureusement dans l'ordre des choses. Je pouvais souffrir, mais je pouvais à peine m'en plaindre, et encore moins chercher à fuir mon destin. Peut-être même que j'étais fier de souffrir par amour, comme si cela eut prouvé que j'avais un coeur plus sensible que celui des autres hommes.

La tante de Piao nous invita à souper, et nous entraîna même dans la cuisine pour nous montrer une marmite où bouillait lentement un liquide appétissant, et nous persuader ainsi d'accepter. Mais Piao refusa poliment car selon elle il était temps pour nous de rentrer. Nous fîmes donc nos adieux à la tante et à la voisine, et nous sortîmes de la maison. Nous allions monter chacun sur notre moto, quand une vieille BMW s'arrêta juste devant nous, et le fonctionnaire en sortit. Ma surprise ne me laissa pas le temps d'agir. Mais de toute façon, qu'aurais-je pu faire ?

L'homme que depuis le départ de ma maîtresse je traitais de tous les noms passa à côté de moi et invita Piao à le suivre. Elle lui répondit, à ce que je puis juger, qu'elle allait rentrer par ses propres moyens, puisqu'elle avait sa moto. Le fonctionnaire se retourna alors pour me faire face et me regarda d'une façon étrange. Il est évident qu'il me reconnut, et qu'il devait savoir qui j'étais. Je suppose que sa jalousie l'avait poussé à venir reprendre Piao chez sa tante, mais que là l'impassibilité asiatique l'empêchait de faire une scène en la découvrant avec moi. Il me salua sans me tendre la main, et s'approcha de si près que je crus que nos deux visages allaient se toucher. Cette insolence réussit là où la honte et le désespoir avaient échoué : je bondis en sentant toutes mes entrailles s'animer, et je le repoussai violemment. Le fourbe me frappa alors avec une telle rapidité que ma réaction était peut-être celle qu'il attendait.

« Belle contenance, me dis-je en revenant à moi, on prétend être diplomate, mais on veut secrètement se battre comme un misérable ! »

Je me jetai sur lui comme un fauve et nous nous empoignâmes tant et si bien que nous nous retrouvâmes par terre. Piao s'était mise à crier, et toute cette commotion avait attiré dehors la tante et la voisine, plus quelques voisins supplémentaires, qui nous regardaient sans avoir la moindre envie de nous séparer. Combien de temps la lutte dura, je n'en sais rien. Probablement quelques secondes seulement, mais j'eus l'impression, à la toute fin, de m'être bien battu, et battu longtemps. C'était à vrai dire la première bataille de ma vie, et j'y mettais toute l'ardeur dont j'étais capable. Je considère encore aujourd'hui comme une espèce de miracle de ne pas avoir eu de dents ou de côtes brisées. Lui ne fut pas si chanceux : lorsque nous nous relevâmes, rempli de poussière et les vêtements déchirés, je vis avec terreur que de sa bouche coulaient des flots de sang, et qu'il semblait avoir des dents brisées. Il agita un bras vers moi, pour signifier qu'il en avait assez, et plié en deux, il se mit à cracher force sang par terre. Je rougissais déjà de m'être laissé emporter, même s'il avait été le premier à frapper. J'étais cependant fier d'avoir vaincu, et je crois que comme un sot je me tenais plus droit que d'habitude – la sottise n'étant pas ici la victoire, mais la vanité ; mais j'avais un peu peur de m'attirer des malheurs pour avoir bien rossé un fonctionnaire du ministère de la justice ! Il était fort possible que je me retrouve encore en prison, et cette fois avec une accusation plus facile à prouver. Je regardais le fonctionnaire, je regardais Piao, et j'attendais de l'un ou de l'autre un signe quelconque. Le rival allait-il faire venir la police ; ma maîtresse – si j'ose encore l'appeler ainsi – allait-elle me féliciter ? Il était plus probable qu'elle se plaigne que nous nous soyons battus et que sa plainte retombe surtout sur moi, puisque j'étais le vainqueur. C'est exactement ce qui se produisit, et elle eut une véritable crise d'hystérie en me reprochant ce que j'avais fait. Mais qu'avais-je fait ? Il m'avait provoqué, car il avait voulu se battre, et je ne m'étais pas enfui comme une lâche.

Son hystérie en pleine rue, devant tout le monde; ses reproches, alors qu'elle aurait dû me soutenir, me la firent haïr alors. Qu'elle m'eut montré un tel visage tous les jours, et j'aurais enfin pu la quitter. Je crois que rien dans une femme peut refroidir un homme autant que ce manque d'appui dans les moments critiques. On dirait que le destin lève alors le voile sur ses vrais sentiments. Après avoir bien crié, au lieu de venir vers moi, elle alla vers lui. Je fus sur le point de l'insulter. À quoi me servait-il de gagner, si je la perdais encore ? Si seulement j'avais eu des millions, je l'aurais arrachée à n'importe qui. Elle ne s'occupait déjà plus de moi, et essuyait le sang autour de la bouche du fonctionnaire avec un mouchoir. Mais je ne voulais pas partir, je voulais être le dernier sur place, comme le dernier guerrier encore debout. La tante finit par pousser Piao et le fonctionnaire jusqu'à la voiture en faisant de grands gestes, qui je crois signifiaient simplement qu'elle allait s'occuper de la moto. Je me suis attiré des reproches chaque fois que j'ai agis. Cette-fois fut comme les autres.

J'aurais voulu parler à Piao, mais il y avait subitement une confusion et une urgence qui m'empêchaient de faire quoi que ce soit. J'étais réduit, de nouveau, au rôle de spectateur. Et je vois bien aujourd'hui que c'est tout le pays qui demandait de moi, en tant qu'étranger, de n'être rien d'autre qu'un spectateur.

Le fonctionnaire ne m'avait pas regardé une seule fois depuis qu'il avait commencé à cracher du sang. Qu'allait-il faire ? Était-il gravement blessé ? Je n'en savais plus rien. Une fois la BMW partie, la plupart des voisins rentrèrent chez eux, et la tante elle-même, après avoir roulé la moto dans son corridor, entra chez elle sans s'occuper de moi. Il est vrai que je ne crachais pas le sang, mais quand même. J'attendis quelques minutes, un peu hébété par ce qui venait d'arriver, puis je montai sur ma moto et partis en accélérant rapidement. J'allai m'installer près de la rivière, comme à mon habitude, un peu pour méditer, un peu pour éviter d'être chez moi, car je craignais la rancune du fonctionnaire. Je ne revins chez moi que tard dans la soirée, alors que les routes étaient sombres et désertes. Je stationnai la moto dans la cour, et j'approchai avec précaution. Il n'y avait personne. Je voyais le ciel étoilé, je sentais l'air chaud, qui n'était pas étouffant, j'entendais les insectes cachés dans le jardin et les herbes autour de la maison, et je pus croire que tout irait bien. En effet, je restai tranquille chez moi, travaillant parfois avec Sap dans mon jardin, le lendemain et le surlendemain. La mauvaise fin de notre dernière rencontre avait beaucoup calmé ma passion. Il y avait même une petite chance pour que mon amour devint platonique et que je pus enfin me libérer d'elle. Le troisième jour, je reçus enfin un message de Piao. Elle m'annonçait qu'elle m'avait pardonné; que je n'avais pas à m'en faire au sujet de Wan, car ils avaient été à l'hôpital et il n'avait rien de cassé, pas même une dent; le sang venait d'une grosse coupure qu'il s'était faite à la gencive; que Wan n'allait pas essayer de se venger, car elle avait réussi à l'en dissuader, ce qui n'avait pas été facile; et qu'enfin, vu la situation, elle n'allait pas me revoir avant longtemps.

Je reçus ce message, que je relus plusieurs fois, avec plus de calme que je ne m'en aurais cru capable. Je fus presque heureux que notre prochaine rencontre soit reportée à un avenir lointain et indéfini. Il me suffisait de savoir qu'il aurait lieu – car si j'aspirais au calme de la solitude et de l'inaction, j'étais loin de m'être complètement détaché de Piao; je l'avais simplement mise de côté, en quelque sorte. Je fus donc soulagé, mon âme pourrait enfin se reposer.

J'avais déjà revu mon frère, qui quelques jours après ma sortie de prison, était venu me voir chez moi. Commencant finalement à voir l'importance que Piao avait pour moi, et à quel point je balançais constamment entre la vie et la mort depuis qu'elle n'était plus avec moi, il avait décidé de rester au Cambodge. Je n'eus jamais de véritables amis, mais au moins mon frère n'était pas dénaturé. Cette fois, je décidai de le voir plus souvent. Pour avoir une raison supplémentaire de rester au Cambodge, il avait décidé d'apprendre le cambodgien. Et alors que c'est moi qui en aurait eu besoin, c'est lui qui commençait à comprendre ce qui se passait autour de lui, même s'il

n'avait aucune intention de s'installer dans ce pays. Ses progrès étaient en effet très rapides. Il faut dire qu'il avait rencontré à l'école de cambodgien – où on enseignait plusieurs langues – une jolie cambodgienne, qui en échange d'un peu d'aide pour apprendre le français, passait presque tout son temps libre à lui enseigner le cambodgien. Grâce à l'assiduité de sa tutrice, il avait appris plus de cambodgien en quelques semaines que moi en plusieurs mois. J'ai toujours remarqué qu'on fait des progrès plus rapides quand notre professeur est une jolie femme. Puisqu'il passait beaucoup de temps avec elle, il avait commencé à l'amener avec lui quand il venait chez moi; et maintenant je les recevais presque toujours ensemble. Elle était aussi petite que Piao, mais elle ne lui ressemblait pas du tout. Alors que Piao avait une nonchalance sensuelle, en quelque sorte lascive malgré elle, Pang – elle s'appelait Pang – avait tout à fait le style de la jeune fille sage et studieuse, ce qu'elle était assurément. Sa beauté était moins provocante, mais on s'y habitait rapidement et on la trouvait alors aussi belle qu'une autre. Elle appelait souvent mon frère « oncle » parce qu'il était un peu plus vieux qu'elle. Elle essayait de s'en corriger, car mon frère n'était pas si vieux, mais elle oubliait souvent sa résolution, et l'appelait « oncle » par mégarde. Je crois qu'elle trouvait mon frère tout à fait agréable, sans en être amoureuse. Quant à lui, il m'avoua un jour qu'il la trouvait charmante, mais que, contrairement à moi, il n'était pas attiré par les femmes asiatiques, et il ajouta en blaguant que je pouvais l'avoir si je ne voulais plus de ma Piao. Il n'était toujours pas question pour moi d'oublier Piao, mais je ne rejetai pas sa proposition comme complètement absurde. J'étais un homme, après tout, et quelques mois après ma dernière mésaventure, n'ayant pas touché Piao ni aucune autre femme depuis longtemps, je commençais à trouver Pang de mieux en mieux. Si la faim est la meilleure sauce, comme dit Cervantès, rien n'égale l'abstinence pour embellir une femme. Elle me taquinait souvent sur le fait que je savais si peu de cambodgien.

Elle me disait : « Nak pluer min skorl péa sa khmer », et moi je répondais : « Peut-être », sans savoir qu'elle me disait : « Vous êtes un gros nigaud de ne pas savoir le cambodgien », comme je le sus plus tard.

Elle avait évidemment raison, mais à ma décharge, je dois dire que Piao n'avait jamais vraiment voulu me l'apprendre, probablement pour pouvoir continuer de parler tout à fait librement devant moi, avec ses amies, de choses qu'il valait mieux – selon elle – que j'ignore. Comme tout me prouvait de plus en plus que Piao se moquait de moi, du moins en partie ! Mais je refusais encore de m'en offusquer. Encore aujourd'hui, quand je mets son amour dans la balance, tout le reste n'est que trop léger. Son amour ou mon amour ? direz-vous. Qu'importe. Oui, qu'importe qui aimait plus que l'autre, elle était moi, j'étais elle, nous n'étions qu'un. J'avoue que je l'aimais en entier, de toute ma personne, et qu'elle ne m'aimait que très imparfaitement. Elle le savait, et m'avait dit plus d'une fois qu'elle ne savait pas aimer, et qu'elle était indigne de moi. Vous voyez bien qu'elle reconnaissait ses torts, même si elle ne faisait rien pour se corriger. Si elle avait menti, peut-être que je l'aurais aimé moins, mais elle me donnait tout ce qu'elle pouvait donner, sans prétendre pouvoir me donner beaucoup. Elle avait tant d'attraits, que je n'allais pas comptabiliser le positif et le négatif comme un marchand – l'amour n'a que mépris pour de pareils calculs; et puis je l'aimais bien assez pour deux.

Bref, tout le charme de cette fille, que je voyais de plus en plus souvent, ne me faisait nullement trahir Piao dans le fond de mon cœur.

Cet amour à la fois sublime et ridicule était un objet de curiosité pour mon frère. Il ne connaissait pas son passé, puisque je n'en avais rien dit, mais il savait qu'elle vivait avec un autre. Et c'était bien assez, selon lui, pour que je l'oublie tout à fait.

- Je crois, me dit-il un jour, que tu devrais me laisser en parler à Pang, elle nous donnerait son avis de jeune Cambodgienne.

- Non, non, de grâce, ne la mêle pas à ça.

- Et pourtant, il faudra bien que tu passes à autre chose. Tu ne peux pas rester ici toute ta vie à attendre quelque'un qui peut-être en ce moment même a décidé de ne plus jamais te revoir.

Je le regardai alors avec une telle douleur mêlée d'effroi, qu'il se reprit.

- Non, ce n'est pas exactement ce que je voulais dire. Je voulais simplement dire que peut-être, peut-être, tu songes plus à elle que elle à toi.

- Et si cela était ? Non, cher frère, tu as encore une fausse idée de l'amour; il y entre quelque chose d'égoïste, alors que pour moi, mon amour est tout ce qui compte, c'est un amour sans condition, vois-tu, véritablement sans condition.

Je voyais que mon propos lui faisait de la peine, et qu'il me considérait comme un fou. Pour lui, mon amour n'était qu'un délire, et s'il restait au Cambodge, c'était pour attendre tranquillement que je retrouve ma raison. Il serait vite sorti de son erreur s'il aurait pu ressentir comme moi, ne serait-ce qu'un instant; mais malgré son bon cœur, il était fort incapable, comme la plupart des gens, de se mettre à la place d'un autre.

Je m'habituais donc peu à peu à vivre sans ce que j'aimais le plus au monde. Je mentirais si je disais que ma vie était un enfer, ou que je passais toutes mes journées à errer comme un mort-vivant. Je ne l'oubliais jamais, ou presque jamais, mais je n'en vivais pas moins. Il arriva bien cependant un jour où je l'oubliai complètement. Ce jour-là, mon frère devait venir me voir, mais Pang arriverait avant lui. Pang arriva chez moi vers cinq heures du soir. Je la laissai s'installer sur le divan et je lui offris un verre de jus, la meilleure chose à boire quand il fait chaud. Nous commençâmes à discuter de choses et d'autres, quand je reçus un message de mon frère : il ne pouvait pas venir. Au même instant, Pang recevait un message semblable.

- Voilà donc que mon frère nous laisse seuls ensemble aujourd'hui, dis-je tout haut.

Elle semblait surprise, mais n'osa se lever et partir comme si je ne comptais pour rien. Il y eut un long silence dont la conclusion était incertaine. Je voyais par la fenêtre le soleil qui baissait de plus en plus, et le sol sec autour de la maison prendre une teinte jaunâtre, et j'eus envie soudainement de la retenir chez moi. Je lui proposai de regarder un film, en ajoutant que c'était un film français. Je m'attendais à des réticences, car il allait bientôt faire sombre, et la plupart des jeunes filles au Cambodge ont peur du qu'en-dira-t-on. Elles se font des romans de rien, voient des significations cachées dans tout ce que fait un homme, et croient que tout un village se soucie vraiment de ce qu'une fille a pu faire avec un autre, à telle ou telle heure – ce qui de ce côté n'est peut-être pas une erreur. Cependant Pang ne se souciait de rien de tout cela. Non pas parce qu'elle n'était pas très sage, mais parce qu'elle l'était trop. Je fus quand même surpris qu'elle accepte sans hésiter, plaçant un coussin sur ses jambes pour avoir quelque chose à embrasser – manie bien féminine – pendant que j'allumais la télé. Le film commença. J'étais assis à côté d'elle, assez proche, mais sans la toucher. Elle entra rapidement dans le film, mais moi qui l'avait déjà vu, je me mis à observer Pang avec attention. Vous avez sans doute remarqué que j'ai toujours aimé observer une fille de près, sans qu'elle sans doute. Elle était si absorbée par le film qu'elle ne remarquait pas que ma tête était tournée vers elle, et non vers la télé. Dois-je le dire ? Elle était mille fois plus intéressante que n'importe quel film. Je n'avais jamais remarqué qu'elle avait des cheveux très courts et très fins qui descendaient des tempes et s'arrêtaient un peu après le début des oreilles. Elle avait aussi un profil très beau, et si typiquement cambodgien, qu'on aurait pu le prendre comme exemple de sculpture classique, comme dans les temples qu'on voit un peu partout au Cambodge. C'était un délice, je l'avoue, de la voir rire comme un enfant aux passages drôle du film, ou se balancer sur le divan quand le suspens était trop fort, avant de bondir de surprise.

Plus je la regardais, plus je la trouvais attirante et parfaite, mais je n'arrivais pas à être amoureux d'elle.

- Il faudra bien que je m'y fasse, me dis-je, puisque si Piao ne me reviens pas, je ne toucherai plus jamais une femme que j'aime.

C'était ridicule, mais je ne le croyais pas moins, et je n'avais pas tort.

- Puis-je l'embrasser, me demandai-je, même si je ne l'aime pas ? Une femme sait-elle quand on la trouve bien, même très bien, mais sans aucun espoir de l'aimer ?

J'étais devenu timide depuis que Piao m'avait quitté, comme si toutes les femmes eussent su que je n'étais qu'à elle. Mais je fis un effort sur moi-même, car je voulais me persuader que les femmes ne m'étaient pas interdites, même si la seule qui comptait n'était plus avec moi. Ce n'est pas quand on aime qu'il faut du courage, c'est quand on n'aime point. Quand on aime, c'est l'amour qui agit; quand on n'aime point, c'est nous-même.

Je m'approchai lentement. Puis j'attendis le moment opportun. J'attendais en fait que la dose de courage nécessaire s'accumule en moi; je la sentais augmenter, et j'étais prêt à bondir sur elle comme un chat aux aguets. Je voyais sa joue, et la peau de sa joue qui devait être bien douce. Je voyais sa bouche, qui probablement n'en avait jamais touché une autre. Vint l'instant que j'attendais – mais que justement je n'attendais plus – où je ne fus plus qu'un regard, qu'une volonté; et sans savoir ce que je faisais, je me penchai et lui donnai un baiser sur la joue. Quel monde idiot dans lequel il faut du courage pour faire une bise ! Mais telle est l'humanité. Elle se retourna subitement vers moi, comme si elle ne savait pas ce qui était arrivé, ni qu'elle devait être sa réaction.

- Que faites-vous ! cria-t-elle enfin, avant de bondir debout.

Je m'attendais un peu à ce qu'elle agisse exactement de cette façon, et je ne m'étais pas donné beaucoup de chances d'aller plus loin.

- Je n'ai pas pu m'en empêcher, lui dis-je, ce qui était un affreux mensonge, puisque au contraire je m'y étais préparé pendant dix minutes.

- Pardon, pardon, bredouillai-je ensuite, voyant qu'elle me regardait encore avec de gros yeux. Elle se calma ensuite, mais elle déclara qu'elle devait partir. Je lui demandai de rester, mais ce fut inutile, et je me retrouvai seul.

Je ne regrettais pas ce que j'avais fait, mais je craignais de ne plus la revoir. Sa joue était aussi douce que je l'avais cru, et aller plus loin eut été sans aucun doute un grand moment dans ma vie, mais j'étais obligé de constater que je ne l'aimais toujours pas. On répète tout le temps qu'on ne peut pas acheter l'amour, malheureusement c'est bien pire, on ne peut même pas lui demander de faire semblant quelques heures. L'amour refuse de venir faire un tour, de prendre un verre, de passer la soirée avec nous, bref d'être notre ami. Mais j'arrête ici avant de devenir confus. Que voulez-vous, c'est l'amour qui me tenait bel et bien, et qui rendait ma vie bien compliquée. Vous avez été trop bon, cher monsieur, d'écouter mon histoire si complaisamment, mais je vais bientôt la terminer, la fin approche. Même les histoires tristes ont une fin.

Je me retrouvai donc seul à nouveau, pas seulement pour la soirée, mais pour plusieurs mois. Mon frère me rendait encore visite, mais Pang ne venait plus avec lui. Mon jardinier était sympathique, à sa façon, mais ce n'était pas un ami. Le pays, qui me semblait si chaleureux quand j'étais avec Piao, me semblait maintenant sinistre. Je ne voyais partout que des gens égoïstes, que de l'hypocrisie ou de la froideur. Le petit marchand, au bout de la route, où j'allais souvent acheter de l'eau ou des biscuits – il n'y avait pas beaucoup d'autres choses à acheter dans sa boutique – et que j'avais trouvé sympathique, m'apparaissait maintenant comme un homme sec et calculateur.

Presque chaque fois que mon frère me voyait, il me conseillait de partir; c'était parfois des allusions, parfois un sermon comme m'en aurait fait mon père. Il est certain que mon frère commençait à s'ennuyer, mais il ne souhaitait que mon bien. Je fini par me rendre à son avis. Non que j'e eu cru me guérir de Piao, mais en mettant des milliers de kilomètres entre elle et moi, l'impossibilité de la revoir ne pouvait qu'étouffer mon espérance et ainsi réduire ma peine. J'achetai mon billet d'avion et je me sentis un peu mieux.

Quand je sortais maintenant, pour acheter quelque chose à Battambang ou pour me promener sans but sur les routes de campagne, je voyais déjà le Cambodge autrement, avec un mélange de

nostalgie et de tendresse, comme quand on quitte un endroit important qu'on est persuadé de ne plus jamais revoir. Le Cambodge et Piao ne faisaient plus qu'un, et je savais que toute ma vie, je ne pourrais plus songer à l'un sans songer à l'autre. Deux jours avant mon départ, mes valises étaient faites, et j'étais enfin résigné à ne plus voir Piao. Cela faisait des mois qu'elle n'avait pas répondu à mes messages, et au moins deux semaines que moi-même je ne lui avais rien envoyé. J'étais debout dans le salon, et j'admirais pour l'une des dernières fois le paysage de campagne sec et cuivré qui s'étalait devant la maison, quand j'entendis mon téléphone vibrer sur la petite table. J'allais vérifier; c'était Piao.

« Mon amour, m'écrivait-elle, que fais-tu ? Est-ce que tu vas bien ? Pour moi, rien de spécial. Je pense souvent à toi. Tu me manques affreusement. Es-tu libre demain ? »

J'oubliai en un instant mes plans de départ, et je baisai le téléphone passionnément.

- Ah, m'écriai-je, enfin tu te souviens de moi !

Je lui répondis rapidement que oui, j'étais libre le lendemain, ou n'importe quel jour qu'elle pouvait me voir. J'attendis quelques minutes impatientement, marchant à grands pas dans mon salon, faisant des gestes et riant tout seul.

- Et dire, m'écriai-je, que mon frère voulait que je parte ! Non, il ne comprendra jamais, personne ne peut comprendre; il n'y a qu'elle et moi pour savoir.

Finalement, la réponse arriva. elle me verrait le lendemain à une heure de l'après-midi, au même hôtel que la dernière fois.

J'hésitai un instant à retourner au même endroit, puisque la journée s'était si mal terminée la dernière fois, mais je n'osai me plaindre encore, et je lui répondis que j'étais d'accord. Je n'avais jamais été si longtemps séparé de Piao, et je peux affirmer que je ressentis alors le plus grand bonheur de ma vie. Mon amour, loin de s'éteindre, était devenu démesuré. Il semble que moins je la voyais, et plus je convoitais chaque minute passée avec elle. J'étais tout à fait convaincu d'entrer le lendemain au paradis, et si c'eût été un ange – au lieu d'un téléphone – qui m'aurait averti de notre rencontre, je n'aurais pas été plus emporté.

– Que crève tous ceux qui pestent contre l'amour ! m'exclamai-je.

Mon amour pour Piao prenait une tournure universelle et je croyais défendre l'amour même en défendant mon sentiment pour ma maîtresse. Et j'avais raison, car ce n'était plus une passion ordinaire que cet amour, mais le principe même de ma vie. Je sais aujourd'hui que rien ne compte hors l'amour, parce que j'eus la fortune de rencontrer Piao; sans cette rencontre, je serais encore un sot, un sot dans les ténèbres ne comprenant rien à la vie dans ce monde.

Il se trouva que mon frère vint me faire une visite imprévue précisément à cet instant.

- Cher frère ! m'écriai-je en l'embrassant.

- Je vois que le prochain départ te réussit, me répondit-il, et que tu as enfin décidé d'être heureux.

- Tout à fait, cher frère, pourquoi pleurer sur une ancienne maîtresse ? Ne dit-on pas « une de perdues, dix de retrouvées » ? Je suis jeune, je ne suis pas trop laid, et j'ai maintenant une expérience des femmes comme peu d'hommes en ont, car Piao en valait mille au moins.

- Ton rétablissement est subit, et je n'en suis que plus heureux. Et comme je te l'ai dit plusieurs fois, on ne perd jamais rien à avoir connu une femme, peu importe combien de temps dure la relation et comment elle finit. À beaucoup de peines suit des souvenirs qui ne sont jamais entièrement mauvais. Moi-même, j'ai eu des maîtresses acariâtres, des cinglées et beaucoup de menteuses; je n'ai que des bons souvenirs d'elles. Je jette les mauvais aux poubelles, et je ne garde que les bons. J'ai ainsi toute une galerie de dames en moi, et je sais que plusieurs d'entre elles m'aiment encore.

- Je ne savais pas, cher frère, que tu avais tant de succès.

- Je suis discret. Mais j'ai vu de près ton malheur, et tu as tout partagé avec moi. Tu as toujours été sincère, alors je t'ouvre mon coeur aujourd'hui. Oui, j'en ai connu des dames, qu'en général

je n'apportais pas à la maison; et elles avaient toutes leurs qualités, et aussi leurs défauts, et vraiment je ne leur reproche rien, même pas leurs coups tordus.

- Elles t'ont donc bien fait souffrir, à toi aussi ?

- Mais l'amour sans souffrance est impossible. Il faut s'y faire. On aime, on pleure, les deux sont inséparables.

- Et pourtant tu es si gai.

- C'est parce que je l'ai accepté, et que je recherche ni la perfection, ni la durée. Tu n'avais pas tort d'aimer, ton tort était d'insister pour faire de ta maîtresse une déesse, et de vouloir à tous prix rester avec elle.

- Je suppose que tu as raison. Ses défauts surpassaient ses qualités, et j'aurais dû m'en rendre compte plus rapidement.

Il va de soi que je ne croyais à rien de ce que je disais, et que Piao était encore mon idole. Je ne l'avais jamais trouvée parfaite, je m'étais simplement soumis à l'amour; je lui avais juré, à cet amour, une fidélité éternelle, et tous les arguments au monde ne seraient jamais venus à bout de faire de moi un parjure. Je ne voulais pas cependant détromper mon frère, et lui faire de la peine. J'étais content aussi qu'il me parle de ses propres maîtresses, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. J'avais toujours su qu'il ne menait pas la vie d'un moine, mais dans la famille, tout le monde savait qu'il ne fallait pas lui poser des questions sur sa vie privée. Et voilà que soudainement la digue lâchait, et que j'apprenais sur lui toute une partie de sa vie, et les opinions qu'il en avait, qui m'étaient restées inconnues. Il était visiblement heureux de se confier à moi, et son bonheur répondait si bien au mien, que je n'avais pas le courage de lui dire la vérité, et qu'au contraire j'aimais être simplement heureux avec lui. Quant à prendre son côté, et ne pas défendre ma maîtresse, j'y prenais un grand amusement. J'étais trop heureux, et mon amour était trop solide, pour m'en offusquer. Je riais en moi-même de mes propres arguments, et il me semblait qu'en les exposant, j'en découvrais toutes les faiblesses. Il faut être certain de soi pour oser un tel jeu, mais ma maîtresse m'avait répondu, et mon avenir par conséquent était d'après moi plus serein qu'une mer parfaitement calme.

- Mais dis-moi, continua mon frère, pourquoi ce retournement; aurais-tu appris quelque chose sur ton ancienne maîtresse ?

- Rien d'important, non. Mais mon amour pour elle tournait en rond. Il fallait que je prenne une décision. C'est fait, et j'en suis soulagé.

- Bravo, bravo. Elle était, je crois, une de tes premières maîtresses. Tu en auras d'autres, et tu pourras laisser à celle-là, si tu y tiens, une place à part. Mets-la sur un trône, prosterne-toi deux ou trois fois, puis va voir ailleurs. Mais surtout, ne parle pas d'elle à tes futures maîtresses. Il n'y a rien que les femmes détestent davantage que de savoir que leur petit ami en a aimé une autre. C'est la seule chose que les femmes ne pardonnent jamais, et c'est évidemment pire s'il l'aime encore ! Quoi qu'elles te demandent, et peu importe si elles veulent te faire croire que tu peux tout leur dire, ne leur parle jamais de ta dulcinée. Aucun nom, aucun détails. Tu dois, même à cent ans, n'avoir jamais aimé une autre femme que celle à tes côtés.

- Je m'en souviendrai. Mais je ne suis pas certain de suivre ton exemple, et d'avoir comme toi une galerie de dames dans mes souvenirs.

- Fais comme tu veux, à condition de ne pas moisir pour une femme. La vie n'est pas trop courte, comme les sots le répètent, elle est même trop longue, probablement, mais ce n'est pas une raison pour être malheureux, et se complaire dans son malheur.

- Je sais. Je regrette d'avoir tant attendu pour me décider au sujet de Piao. Mais, puisque tu connais l'amour, à ce que tu me dévoile aujourd'hui, tu dois comprendre les sentiments qui me déchiraient.

- Évidemment, sauf le temps qu'il t'as fallu pour en finir. J'aurais déjà une femme et des enfants, si c'est ce que j'avais voulu, avec tout le temps que tu as perdu. Mais surtout, n'oublie pas, ne dis

rien de ton ancien amour à tes futures maîtresses; même leur dire que cet amour est mort serait une énorme erreur. La femme qui est devant toi doit toujours être ton premier et dernier amour.
- Ne crains rien, je suivrai ton conseil.

Je savais que mon frère ne pouvait rien comprendre de mes sentiments, ni passés, ni futurs, au sujet de l'amour. Comment réconcilier un harem avec une déesse exclusive ? Mais, encore une fois, je ne pouvais pas lui en vouloir. Il croyait bien faire, et moi j'étais simplement heureux d'aimer Piao, et d'avoir raison. Je savais que dans quelques heures elle serait de nouveau dans mes bras; et mon amour, si c'eut été possible, en grandissait davantage à chaque minute. J'avais au moins un point commun avec mon frère, c'était d'oublier rapidement les défauts, et ceux de Piao avaient totalement disparu pendant mes mois d'attente.

Mon frère se retira, et je passai une nuit agitée, mais non désagréable.

Le lendemain, je me rendis à l'hôtel à l'heure prévue. Par superstition, je ne pris pas la même chambre que l'autre fois. Comme je l'ai dit, je ne suis pas naturellement superstitieux, mais j'ai remarqué que dans les moments où j'appréhende un grand malheur, ou quand j'espère obtenir un objet dont la perte serait pour moi une catastrophe, la seule façon de me calmer est de me laisser aller à quelque sottise superstition. Qui sait si certaines forces invisibles, positives et négatives, n'ont pas en effet une influence sur le déroulement des événements, et si les superstitions n'ont pas un poids de vérité qui ne les rendent pas si ridicules qu'elles peuvent sembler tout d'abord. Quoi qu'il en soit, je crus avoir fait tout ce que je pouvais pour favoriser une bonne tournure à notre rencontre. Dans mon enthousiasme, je dû vaporiser sur moi une demi-bouteille de parfum. L'heure de la rencontre arriva enfin, mais Piao ne venait pas. Je me demandai doucement si ma vie avec Piao n'allait pas devenir une longue attente.

Dix minutes passa, dont je sentis filer chaque seconde, comme autant de mauvais présages. Après trente minutes, je crus mon malheur consommé, et je me mis à conjecturer mille scénarios plus mystérieux et plus dramatiques les uns que les autres. Peut-être était-elle morte en venant me voir ? Conduire une moto est après tout très dangereux, et si l'homme n'était pas au fond un animal optimiste, personne ne voudrait s'en servir en apprenant le nombre effarant de gens blessés ou tués tous les jours. Évidemment je restais dans la chambre, puisque je l'avais payée, mais je n'avais plus beaucoup d'espoir quand enfin on cogna à la porte. Bondir du lit où je m'étais étendu, tirer le verrou et ouvrir la porte fut l'affaire d'un instant. C'était bien Piao. J'oubliai immédiatement le retard et je la fis entrer dans la chambre.

- Tu as mis du parfum, me dit-elle immédiatement en souriant.

- Oui, répondis-je avant de l'attirer à moi et de l'embrasser.

Piao étant très petite, et comme j'avais envie de l'embrasser assez longtemps, je me retournai et je cherchai du regard ce qui pouvait être utilisé pour la mettre un peu plus à ma hauteur. Aucune boîte, aucun repose-pied dans la chambre. Je laissai ma maîtresse un instant pour faire avec des oreillers un petit monticule sur le plancher; puis je la fis monter dessus et nous nous embrassâmes ainsi un fort long moment. J'essayais peut-être de rattraper le temps perdu, et de prendre par ces caresses toute la tendresse qui m'avait manqué. Je ne me lassais pas de l'embrasser, et c'est elle qui finit par sortir de mon étreinte comme une anguille.

- Regarde, me dit-elle, en me montrant un sac en plastique qu'elle avait posé par terre et que je n'avais pas remarqué. J'ai apporté à manger.

- Plus tard, dis-je rapidement sans lui laisser le temps de prendre le sac.

Je la poussai doucement vers le lit, et ce n'est que quelques heures plus tard qu'elle put enfin me montrer ce qu'elle avait acheté pour nous.

- J'ai toute l'après-midi, cette fois, me dit-elle en enroulant une grosse serviette blanche autour d'elle. Il est allé passer la journée avec des amis, et il ne reviendra pas avant ce soir. Il est régulier comme une horloge. Il sort toujours le mercredi.

- Qu'importe, l'interrompis-je, les détails le concernant ne m'intéressent pas.
- C'est vrai, j'avais oublié, dit-elle. Alors mangeons.

Comme c'est la coutume, nous nous asseyâmes par terre pour manger. Elle prit le sac et en sortit une dizaine de sacs en plastiques plus petits. Je lui dis d'attendre et j'allai chercher une grande assiette à la réception de l'hôtel. Nous mîmes ensuite tout ce qu'elle avait acheté dans l'assiette. Il y avait des petits poissons grillés, différents légumes dont je n'ai jamais su le nom, du riz et du poulet, et aussi des saucisses au goût étrange, dont je n'ai jamais osé manger plus qu'une bouchée.

Piao mangeait sans me regarder, et avec la même tranquillité qu'elle aurait eu si elle n'avait pas passé plusieurs mois loin de moi. J'en déduisis que pour elle nous étions encore ensemble, bien que dans les faits elle habitait avec un autre. C'est cette capacité qu'elle avait de toujours séparer la volonté de son coeur des charmes coupables de son corps qui lui donnait tant de calme, et à moi tant de tourments. Je savais trop toute la part que l'originalité de son caractère jouait dans mon amour, aussi j'osais rarement me plaindre. D'ailleurs, je profitais de chacune de ses gentillesse comme autant de cadeaux trop beaux pour moi. C'est une funeste habitude que j'avais alors de donner tant d'importance aux bontés des femmes que j'en oubliais tous les torts, et n'importe quelle femme aurait pu me tromper ou me voler en échange de quelques caresses.

Il m'arrive aujourd'hui de me demander si je l'aimais ou si je n'étais pas simplement devenu fou, car mon amour dépassait les bornes de tout ce qui se fait normalement. Je la regardais manger comme si elle eut fait quelque chose d'extraordinaire, et je ne crois pas que voir Jésus lui-même descendre d'une croix pour venir bavarder avec moi m'aurait émerveillé davantage. Je devais peut-être cette espèce de frénésie aux mois que j'avais passé sans elle, mais que ce fut à cause de l'absence ou d'un simple redoublement de mon amour, il est certain que je n'avais jamais été si conscient de ma passion pour elle. J'en étais en quelque sorte l'acteur et le spectateur; j'aimais et je me voyais aimer, et je souhaite à tout homme d'avoir vécu un pareil moment au moins une fois dans sa vie.

La douceur que je ressentais était si forte que des larmes, malgré moi, commencèrent à couler sur mes joues. Mais j'eus le temps de les essuyer avant que Piao, qui mangeait sans vraiment faire attention à moi, pût les apercevoir. Je craignais en effet de la fâcher par un attendrissement qu'elle aurait certainement jugé excessif. Oh, amour ! pourquoi n'es-tu jamais tout à fait réciproque ? Pourquoi, tel un balancier, la passion de l'un refroidit presque toujours celle de l'autre, et c'est seulement quand on est presque froid soi-même, que l'autre s'enflamme pour nous ?

Si elle m'avait aimé autant que je l'aimais, et pas seulement à sa façon, il est certain que la suite eut été différente. Piao préparait parfois des petites bouchées qu'elle mettait dans mon assiette. Elle avait les mêmes soins pour moi que si, dans quelques heures, elle n'eut pas été voir un autre homme. Avait-elle les mêmes attentions pour lui ? Comme pour moi, lui préparait-elle des petits morceaux de poisson qu'elle détachait délicatement, avec ses petits doigts effilés ? Si je m'étais posé ces questions sur le moment, j'aurais eu soin de ne pas y répondre.

Quand nous eûmes terminé, mon amour avait beaucoup avancé, et j'étais persuadé qu'elle devait oublier Wan et venir vivre avec moi. C'était vraiment un effet de mon délire, car il n'y avait aucune raison de croire qu'elle accepterait de changer subitement ses plans, lesquels, je dois en convenir aujourd'hui, étaient de passer le plus de temps possible avec ce Wan. Elle semblait en effet avoir trouvé l'équilibre – ou le marché – qu'elle avait toujours souhaité, et qui avait plus de rapport avec sa bourse qu'avec son coeur. J'aurais dû me contenter d'avoir son coeur pour moi seul, et accepter de partager le reste, mais j'en étais incapable, et comme tout amoureux, je la voulais entièrement.

Elle mit un peu d'ordre dans les assiettes et alla s'étendre sur le lit. Je la rejoignis aussitôt. Elle avait cette grosse serviette sur elle, mais mon coeur l'admirait comme si elle eut été nue, et la première fille à être si près de moi. Je n'osais lui demander de revenir habiter avec moi. C'est lorsque je mis une main sur elle, et qu'elle la repoussa sans raison – ce qu'elle n'aurait jamais fait auparavant – que je ressentis comme une décharge électrique, et que je me décidai à lui demander, encore une fois.

- Que se passe-t-il ? Je ne compte donc plus ? C'est à cause de l'autre ? Oublie-le et reviens avec moi.

- Non, répondit-elle sur un ton traînant, comme si elle s'attendait à ma demande. Il est trop tard. Je suis avec lui maintenant.

- Mais tu ne l'aimes pas !

- D'accord, c'est vrai, c'est toi que j'aime. Mais il est bon avec moi, et il m'achète tout ce que je veux.

Que répondre à une si basse remarque ! Comme toujours, une part de moi s'offusquait qu'elle parle encore d'argent alors que je lui parlais d'amour; mais je savais qu'elle avait été élevée dans un monde rempli de pareilles mesquineries, et que ce n'était pas son coeur que j'entendais. Elle avait en effet appris, comme toutes les femmes de la région, qu'un homme doit rapporter quelque chose, que l'argent et les hommes sont deux choses inséparables, et qu'avec ou sans amour, on ne devient pas une épouse ou une maîtresse si un transfert de fonds ne se fait pas entre le prétendant et la femme choisie. Je ne pouvais donc pas lui en vouloir, mais seulement essayer d'effacer son éducation, ou plutôt essayer de l'ensevelir sous un sentiment amoureux qui, malgré elle, aurait peu à peu écrasé ses bas principes.

- Il m'aime, et je lui ai promis de rester avec lui, continua-t-elle. Je ne peux pas revenir sur ma promesse.

- N'est-ce pas à moi, même sans le dire, que tu as promis de rester ? Je ne te laisserai pas retourner chez lui.

Je la regardais maintenant avec dépit, et je craignais que mon courroux l'emporte sur ma tristesse. Dieu, tout allait si bien ce jour-là, pourquoi me laissas-tu tout détruire ? Y a-t-il en moi un obstacle inné au bonheur ? L'homme est pourtant fait pour le bonheur, puisqu'il se plaint si fort du moindre malheur et ne remarque son bonheur que lorsqu'il a disparu; mais moi, suis-je une exception ? Je ressens le bonheur quand je le tiens, puis je le jette au feu comme s'il me brûlait les mains. Je peux courir vers le bonheur, et même l'attraper, mais je n'ai jamais été capable de le garder.

Je la voulais pour moi seul, et je ne supportais plus l'absurdité d'avoir à la partager – mais ne supportais-je pas ce partage depuis de mois ?

- Piao, lui dis-je, quitte-le.

- Non, c'est impossible.

- Je ne souhaite pas gâcher ce moment simple et délicieux avec ma jalousie, mais admet que deux amoureux comme nous devraient vivre ensemble, et surtout que tu ne devrais pas te donner à deux hommes en même temps.

Peu de choses pouvait mettre Piao en colère autant que lui rappeler son comportement volage.

- Je te répète que ce n'est pas possible, me répondit-elle cette fois extrêmement fâchée.

- Ce serait pourtant si facile pour toi de vivre avec moi, et si naturel.

- Je m'en vais ! s'exclama-t-elle en se levant.

- Non, non, reste.

- Il est temps que je parte de toute façon.

- Je croyais que nous avions tout notre temps aujourd'hui.

- Je pars, répéta-t-elle sur un ton exaspéré et presque insolent.

Alors qu'elle se dirigeait vers la porte, je saisis son bras et je tentai de la faire pivoter vers moi, mais elle se dégagea et s'approcha de la porte. J'allongeai le bras pour l'empêcher d'ouvrir.

- Laisse-moi partir, me dit-elle.

- Embrasse-moi d'abord.

- Non, je veux partir.

Elle attendit un peu puis se retourna, mais au lieu de m'embrasser me repoussa violemment. Elle ouvrit ensuite la porte et se précipita dans l'escalier.

Une telle mauvaise foi m'avait abattu, car je suis sot et faible devant les gens qui ne veulent pas de moi. Les charmes de Piao joints à un comportement si cruel se débattaient dans mon âme, mais après une seconde d'hésitation, je me précipitai dans l'escalier à sa poursuite.

Quand je sortis de l'immeuble, j'aperçu Piao qui s'éloignait sur sa moto. Aussitôt, je sautai sur la mienne, et je tentai de la rattraper. Piao n'allait pas si vite, et je la rattrapai rapidement.

- Piao, lui criai-je quand je pus me mettre juste à côté d'elle, arrête la moto !

Piao tourna la tête avec surprise, montra un visage enflammé par la colère, et accéléra violemment. C'est ainsi que cette funeste poursuite commença. Il était fort impossible pour elle, au milieu d'une petite ville, d'aller si vite que je serais forcé de la laisser partir, mais c'est portant ce qu'elle essaya de faire. Je la voyais se faufiler parmi d'autres moto avec frayeur, tout en faisant la même chose pour la rattraper. Si mon amour s'était transformé en délire, les risques qu'elle prenait pour me fuir me prouvait qu'un délire aussi fort s'était emparé d'elle. Finalement, sur une rue déserte, entre champs et immeubles un peu abandonnés, juste avant la sortie de la ville, le drame se produisit. Elle accélérât le plus possible sans faire attention, quand un camion traversa une intersection sans s'arrêter. Elle fonça sur l'arrière du camion et tomba par terre. Les gens dans le camion, comme il arrive toujours au Cambodge où personne n'aide personne, préférèrent fuir que de lui venir en aide. Piao était étendue sur le sol, j'arrêtai ma moto tout près et je me précipitai vers elle.

Quelques badauds déjà s'étaient arrêtés sur le trottoir et nous regardaient avec curiosité.

Je tenais Piao dans mes bras, et elle mourait. C'est alors qu'un hélicoptère de la croix rouge passa par là par hasard. Le pilote nous aperçut, seuls au milieu de la rue. Il comprit immédiatement ce qui se passait, et fit part de notre détresse aux autres personnes dans l'aéronef. D'un commun accord – comme je l'appris plus tard –, ils décidèrent de venir à notre aide, puisque après tout c'était leur métier. Il y avait un espace assez grand entre moi et Piao, et les badauds qui regardaient la scène, et peu de véhicules dans la rue, aussi le pilote put-il se poser facilement. Je revoie la scène comme si c'était hier : la grande porte sur le côté de l'hélicoptère s'ouvre violemment, des infirmiers et des infirmières se précipitent vers nous. Ils voient Piao, craignent qu'elle soit déjà morte, et sans me consulter, sans même faire attention à moi, ils la posent sur un brancard et l'amènent avec eux. Je regardai s'envoler l'hélicoptère dans un trouble difficile à décrire. Quelques minutes plus tôt, Piao était mourante, mais elle était avec moi. Dans ma stupéfaction, et puisqu'on ne s'était occupé que de Piao et qu'on m'avait compté pour rien, je n'avais même pas essayé de monter dans l'hélicoptère. Cette épisode vous paraîtra peut-être par trop extraordinaire, et pourtant je jure que tout est vrai.

Vous doutez encore qu'un pareil hasard ce soit vraiment produit ? Mais la vie n'est-elle pas une succession continue de hasards incompréhensibles ? Sont-ce même des hasards ? Je le croyais encore quand j'étais jeune, je ne le crois plus. Pourquoi la providence voulait-elle me ravir Piao une fois de plus ? Elle était au seuil de la mort, et moi, je n'étais pas près d'être délivré d'une funeste passion, mais au moins d'une incertitude. Car j'aurais eu mon avenir tout tracé : celui d'un amoureux en deuil. J'aurais traîné dans le reste de mes jours le spectacle de mon ancien bonheur, et montré au monde un bien triste tableau. Je lui aurais dit : voit jusqu'à quel degré de béatitude peut faire arriver l'amour; et la profondeur du désespoir qui peut suivre aussitôt. Voit

comme ce bonheur est fragile, et comme partout c'est le seul qui compte; je suis maintenant le plus malheureux des hommes, et pourtant pour rien au monde je voudrais effacer ce qui est arrivé entre moi et Piao.

Mais je n'ai pas la consolation de jouer un rôle aussi noble. Je ne suis qu'un amoureux au coeur brisé, comme il y en a des milliers d'autres. Je crois que Piao est morte, mais je n'en suis pas certain.

En effet, quand je retournai à Battambang, je la cherchai partout, mais ne la trouvai nulle part. C'était comme si elle n'avait jamais existée. Mon désespoir était complet, et je finis par ne plus la chercher. Je errais dans la campagne autour de chez moi. Je voulais cacher mon malheur à tout le monde, et surtout à ceux qui me connaissaient. J'avais honte d'être tombé si bas, après avoir vécu le plus grand bonheur possible. Et comme un animal qui sent la fin arriver, je cherchais un endroit désert pour mourir tranquille. La solitude avait aussi un autre avantage, c'était de me laisser profiter de mes souvenirs; car je chérissais ma tristesse, comme étant simplement le dernier épisode de ma vie avec Piao. C'était un cadeau amer, mais le dernier qui me fut venu d'elle. Les femmes surtout m'emplissaient de dégoût; elles me rappelaient trop ce que j'avais perdu. Bref, je voulais un deuil éternel, et ressentir n'importe quel bonheur m'eut semblé un acte de trahison envers ma maîtresse.

Me tuer, mourir pour elle ? Mais il n'y a rien de plus simple que de mourir pour quelqu'un, c'est vivre pour quelqu'un qui est héroïque.

J'aurais pu revenir rapidement en France, demander pardon à mon père de ce que j'avais fait, et essayer d'oublier dans le confort du foyer toutes mes aventures au Cambodge. Cependant, à notre époque de relations égoïstes, ce n'est pas quand on est malheureux qu'il faut voir sa famille, mais quand tout va pour le mieux et qu'on n'a rien à lui demander. Aussi je n'osais m'imposer à mes parents.

J'attendis longtemps avant de partir, mais comment rester ? Tout me rappelait la femme que j'aimais et qui n'était plus avec moi. C'est une chose d'être malheureux, c'en est une autre de voir tous les jours le décor d'un bonheur perdu. Je vous l'ai dit, je ne peux même pas vivre la vie d'un amoureux en deuil, car je ne suis pas certain que la femme que j'aime, et que j'aimerai toute ma vie, soit réellement morte. Mais qu'y puis-je maintenant ?

Je vis que mon jeune inconnu n'avait plus la force de continuer, aussi je le laissai verser quelques larmes sans poser de questions. Son aventure était si intéressante, et son amour si fort et si sincère, que je voulais lui venir en aide, mais comment ? Je n'aurais guère pu l'aider si sa Piao avait été morte, mais il n'était pas certain qu'elle le soit. Je résolus de tout faire pour la trouver. J'avais de l'argent, j'avais le temps, et je n'aurais pas pu trouver plus belle occupation que d'aider un jeune homme pur à retrouver un amour perdu.

– Jeune homme, lui dis-je, considérez-moi comme votre serviteur. Le hasard, ou la providence, qui vous a ravi votre amante vous a fait rencontrer un ami. Nous irons ensemble au Cambodge et nous la retrouverons.

- Parlez-vous sérieusement ? me répondit-il entre ses larmes. Se peut-il qu'à un dénouement si funeste suive un bonheur auquel je n'aurais jamais pu espérer ?

- Je suis sérieux. Il y a encore des hommes au coeur fraternel; ne soyez pas si surpris de ma générosité.

Je lui offris ensuite de rester chez moi, puisqu'il n'avait nulle part où aller. Il avait gaspillé sa fortune au Cambodge et depuis plusieurs jours, me dit-il, il errait dans les rues et dormait dans les parcs. Si j'avais eu l'habitude de me promener dans mon parc la nuit, je l'aurais sans doute rencontré plus tôt. Il fut décidé rapidement que je n'irais pas voir sa famille, et que, comme lui,

je la considérerais comme morte, puisqu'il était comme mort pour elle. Il avait bien un frère qui l'aimait vraiment, mais il serait toujours temps de le revoir quand l'avenir serait moins incertain. Je m'aperçus, malheureusement, quelques jours plus tard, que dans le feu de mon enthousiasme, j'avais parlé trop vite. Je lui avais presque promis solennellement de partir avec lui, pour retrouver sa dulcinée, et il ne faut jamais promettre que ce qui est assuré. En sortant un matin pour me rendre au petit magasin à l'autre coin de la rue, je ne fis pas attention en traversant l'intersection, tant j'étais préoccupé par l'aventure de mon invité, et une automobile fonça sur moi. Elle freina assez tôt pour épargner ma vie, mais non pour m'éviter de graves blessures. En plus de nombreuses ecchymoses, j'eus une jambe brisée. Je ne restai pas longtemps à l'hôpital, mais dans ma condition, je ne pouvais évidemment pas aller au Cambodge.

Il fut décidé qu'il irait simplement sans moi. Je ne souhaitais que son bonheur, et il m'était indifférent de participer ou non à son aventure. Être son bienfaiteur, s'il retrouvait Piao, était déjà beaucoup.

Je n'allai pas avec lui jusqu'à l'aéroport, et nous nous séparâmes chez moi au milieu de toutes les assurances de dévouement possibles. Il me promit de ramener Piao, si elle était encore en vie, et je lui promis de les accueillir tous les deux à leur retour, si je l'étais encore moi-même.

Quelques semaines passèrent, pendant lesquelles je n'eus aucune nouvelle de lui. Je m'inquiétais, et, osai-je l'avouer, je croyais même parfois que j'avais été dupé. Mais ce pouvait-il qu'un jeune homme à l'apparence si honnête, aux manières si polies, et qui avait versé tant de larmes, et mit tant de détails pour me conter son malheur, fut un menteur et un comédien ?

Non, une telle malhonnêteté ne pourrait se cacher que des sots; et à un certain degré, l'honnêteté, la franchise, la bonne foi deviennent si nobles, que personne ne peut en douter, sans se mentir à soi-même. J'attendis donc, assez impatientement, de savoir ce qui était arrivé à mon protégé. Je ne l'appris que trois mois plus tard.

Un soir, alors que la pluie jetait ses gouttes sur les vitres et que le vent sifflait entre les arbres, on cogna à la porte. J'allai ouvrir, c'était Antoine. Je fus transporté de joie en le voyant, mais mon cœur se serra en remarquant qu'il était seul. Il n'avait pas l'air heureux, ses yeux étaient hagards, et il était entièrement trempé, comme un homme qui marche depuis longtemps sous la pluie sans y faire attention. Je voyais qu'il n'osait pas entrer, comme s'il avait peur de me décevoir.

Je dus sortir et mettre un bras autour de ses épaules, pour le persuader d'entrer. Je tentai de retirer son pardessus, mais il se rendit immédiatement au salon, comme un somnambule, où il se laissa tomber au milieu du divan.

- Je vois, lui dis-je en m'asseyant devant lui, que tout ne s'est pas passé comme prévu.

- Je ne sais pas ce qui était prévu, me dit-il, mais il aurait peut-être mieux valu pour moi que je garde mon incertitude, et que je fasse de l'avenir de Piao ce qui pouvait le mieux me consoler. Sachant qu'il ne faut jamais presser un homme qui veut parler, et encore moins quand il est ému, je ne répondis rien. De longues minutes passèrent, pendant lesquelles on n'entendait que la pluie battant doucement dans les vitres. Le vent lui-même semblait s'être adouci, comme pour mieux entendre le récit pathétique qu'allait bientôt faire mon invité. Oh nature ! Est-ce toi qui s'accorde à nos émotions, ou est-ce nous qui subissons ton influence sans même nous en rendre compte ? Toujours est-il que finalement, après une grande respiration, il me regarda avec un air triste, et commença le récit qui suit. Je le répète aussi fidèlement qu'il m'est possible.

- Cher ami, je ne vous remercierai jamais assez de m'avoir permis de retourner au Cambodge, même si le résultat ne fut pas conforme à mes espérances. Quand j'arrivai, je retournai immédiatement dans les hôpitaux que j'avais visités avant de revenir en France. Comme la dernière fois, on ne connaissait aucune Piao, et selon les employés, aucune Piao n'y avait jamais été admise. Comme la dernière fois, je téléphonai à la croix rouge, et on me répondit encore qu'aucune Piao n'avait été secourue par un hélicoptère.

J'en vins à me demander si je n'avais pas tout rêvé, si Piao n'était pas simplement morte dans mes bras, et que pour ne pas endurer une telle douleur, je l'avais fait disparaître dans un hélicoptère, comme emportée au ciel par des anges.

Je décidai un matin d'aller voir sa tante. Je ne sais quel pressentiment me fit entrer sans frapper. Et là, que vois-je ? Piao. Elle était debout devant sa tante, celle-ci assise dans un fauteuil.

Aussitôt, je me précipitai vers elle et me jetai à genoux; je crois que je n'aurai pas pu me rendre bien loin avant de tomber par terre, tant mon émotion était forte. J'enlaçais ses jambes avec mes bras, et j'avais la gorge si serrée que je ne pouvais parler. Pendant que je me laissais aller à la joie de la revoir, je crois qu'une partie de moi s'inquiétait même pour ma santé, car je croyais étouffer. Je la sentais trembler, mais c'était peut-être plus de surprise que d'amour. Finalement, je réussis à me relever, et à regarder le visage de ma Piao adorée. Elle était émue, mais elle ne faisait aucun effort pour m'embrasser.

- Piao, m'écriai-je sans vraiment m'inquiéter si ses sentiments avaient changé, tu es en vie !

- Comme tu vois, me dit-elle. Après l'accident, j'étais sans connaissance, mais mon coeur battait encore.

- J'en étais sûr. Et pourtant, j'ai cherché partout, sans réussir à te trouver. Aucun hôpital n'avait entendu parler de toi.

- Je peux te le dire maintenant. C'est Wan qui avait donné l'ordre de cacher où j'étais, afin que tu me crois morte et que tu quittes le Cambodge. En fait, j'étais à l'hôpital de Battambang, le premier où tu es allé demander pour moi.

Au nom de Wan, je finis par revenir un peu à moi, et je remarquai enfin son ton plus froid qu'auparavant.

- Tu le vois donc encore, ce Wan.

- Oui, me dit-elle après une courte hésitation. Il est bon pour moi, et il me donne cinq cents dollars par mois. Qu'est-ce que tu m'as jamais donné, toi ? Ce n'est pas avec toi que j'aurais pu mettre beaucoup d'argent à la banque

Ce changement brusque de ses sentiments me glaça le coeur. Je me demandai si ce n'était pas plutôt un voile qu'elle relevait enfin; et qu'en vérité elle ne m'avait jamais aimé. Mais je refusais d'y croire. Elle avait raison de dire que je lui donnais peu d'argent, alors que j'aurais pu lui en donner davantage, mais je refusais justement de transformer ma maîtresse en employée. Je voulais être certain qu'elle était avec moi pour moi, et non pour l'argent; mais je me demandais maintenant si elle n'avait pas simplement attendu qu'une meilleure occasion se présente. Mais son bonheur, mais ses larmes, mais ses douces attentions pour moi, étaient-ils joué ? Peut-on vraiment jouer le bonheur, même devant un amoureux qui projette son bonheur sur tout ce qui l'entoure ? Non, le faux bonheur ne peut tromper que les imbéciles. Elle était heureuse avec moi, le jeu n'était pas avec moi, mais avec lui. Et elle essayait de se mentir à elle-même, pour supporter de choisir l'argent à l'amour.

- Piao, m'écriai-je, je sais que tu m'aimes. Quitte Wan et reviens avec moi.

- Il est trop tard, répondit-elle avec un ton un peu plus doux. J'ai maintenant la vie que je voulais. En parlant, elle s'était un peu éloignée de moi, et elle tordait ses mains anxieusement.

- C'est vrai, continua-t-elle, j'étais heureuse avec toi, mais c'est fini. Ça ne pouvait pas durer. Elle releva la tête vers moi, et continua :

- Trouves-en une autre; je ne suis pas bonne pour toi.

- Piao ! m'écriai-je en la prenant dans mes bras, je sais que tu m'aimes.

- Oui, oui, je t'aime, s'écria-t-elle, comme si c'était la confession d'un crime. C'est vrai, je t'aime, mais ça ne change rien. Tu dois m'oublier et en trouver une autre.

Je sentais en elle une résolution toute nouvelle, et mes larmes redoublèrent.

- Non, je refuse. Toutes les femmes ne sont plus rien pour moi. Tu les as toutes tuées, je ne puis avoir que toi maintenant.

- Ne sois pas un enfant, me dit-elle. Laisse-moi vivre avec lui. On se verra parfois, si tu veux. Elle avait repris un ton presque indifférent, qui me broyait le coeur cent fois plus que si elle avait fait semblant de me haïr. Je sentais que cette fois, je l'avais perdue. Elle m'avait trouvé un remplaçant, qu'elle n'aimait pas, mais qui était une bonne affaire. Je devins alors fou. Je ne pouvais plus vivre sans elle, je n'avais donc plus rien à perdre. Que m'importait les conséquences, si je la battais, si je la tuais, si je hurlais dehors en attaquant des passants. Je pouvais tout faire, puisque j'étais déjà mort. Toutes les extravagances m'étaient permises, car de ce que je voulais vraiment, je ne pouvais rien obtenir. Je vous avouerai que je sentis cette fureur monter en moi, et que j'aurais pu l'arrêter; mais j'étais certain d'avoir tout perdu, et je laissai libre cours à ma folie. J'ai peine à croire aujourd'hui à ce qui se passa ensuite. Mais rassurez-vous, je ne fis aucun mal à Piao, j'en étais incapable. Toute ma fureur se reporta sur Wan. Si je devais être effacé du monde, il allait au moins être effacé avec moi.

Je tournai le dos à Piao et je courus jusqu'à ma moto. Je me précipitai ensuite chez Wan, puisque je savais où il habitait. J'avais complètement oublié qu'il était peut-être à son bureau. Si seulement c'eût été le cas ! Quand j'arrivai, j'essayai d'entrer chez lui sans frapper, mais la porte était verrouillée. Je sonnai, et une femme de chambre vint ouvrir. Elle fut assez surprise de voir un homme dans un tel état de fureur et se mit à crier quand je la poussai violemment de côté et me précipitai dans le hall d'entrée, puis dans le grand escalier qui se trouvait au milieu. Wan habitait une de ces grandes maisons présomptueuses, décorées avec le plus affreux mauvais goût, avec beaucoup de marbre et de candélabres, mais autant d'atmosphère qu'un entrepôt de tuiles ou de parquets. Peu de meubles; seulement un espace vide et froid : ce devait être comme le coeur de son propriétaire. Pour une quelconque raison, je croyais que Wan paressait dans sa chambre, voilà pourquoi je me précipitai dans l'escalier. Mais une fois en haut, après avoir ouvert toutes les portes de toutes les chambres, je ne trouvai personne. Quelle ne fut pas ma surprise et ma satisfaction, toutefois, de voir Wan monter l'escalier, alors que je m'apprêtais à redescendre. Il se demandait évidemment qui avait fait irruption chez lui si violemment et montait pour le découvrir. Il eut une réaction de stupeur en m'apercevant. Il était clair que j'étais hors de moi; je devais ressembler à un véritable enragé. Il prit peur et redescendit l'escalier en criant quelque chose à la bonne. Je me mis à sa poursuite. Il monta dans une des voitures qui étaient stationnées devant la maison et fila à toute vitesse. Je sautai pour ma part sur ma moto, et la course commença. Curieusement, j'avais assez d'esprit, dans ma fureur, pour me dire tout en conduisant que la poursuite qui avait eu lieu quelques mois plus tôt allait maintenant m'être bien utile, car je commençais à en avoir l'habitude. Wan conduisait si rapidement qu'au moins trois motards se retrouvèrent dans le fossé, mais apparemment sans blessure. J'étais moi-même juste derrière sa vieille BMW – car il était dans cette même voiture que la dernière fois – et s'il avait freiné brutalement, j'aurais probablement percuté sa voiture et il aurait été débarrassé de moi. Mais la peur n'a jamais été compatible avec la raison, et il ne faisait que rouler le plus vite qu'il pouvait. Ce qui devait arriver arriva finalement. En voulant dépasser un groupe de motos, il fonça tout droit sur un motard qui arrivait dans le sens opposé. Le choc fut si violent que le motard s'envola par-dessus la voiture et par-dessus moi, et atterrit sur la route comme une masse inerte. Je heurtai moi-même la BMW, mais comme Wan n'avait pas freiné brutalement, n'ayant vraiment eu le temps de rien faire, je tombai par terre sans me faire de mal. La BMW, quant à elle, continua à rouler un peu, et se retrouva à demi dans le fossé au bord de la route, le devant dans le creux du fossé, et le reste sur la route. Il me fallut quelques secondes pour revenir à moi, mais ma fureur n'avait pas disparu. J'étais décidé à tuer Wan s'il vivait encore. J'ai honte aujourd'hui d'avoir donné ainsi libre cours à ma fureur pendant si longtemps. J'ignore pourquoi elle ne se calma pas d'elle-même. C'est peut-être parce que j'étais résolu à finir toute cette

aventure dans le drame, puisque je ne voyais pas d'autres moyens d'en finir. J'aimais trop Piao pour faire semblant de l'oublier, et une vie ordinaire n'était plus possible.

Il valait encore mieux vivre la vie d'un fugitif que celle, ennuyante et vide, d'un amoureux qui a tout perdu. Je voulais ruiner tout à fait ma vie, afin, en quelque sorte, de ne pas faire de mon chagrin d'amour un événement ordinaire, mais bien le premier malheur d'une longue suite de drames et de tourments. Je courus donc jusqu'à la voiture de Wan et j'ouvris la portière. Dans sa précipitation, Wan n'avait évidemment pas mis sa ceinture de sécurité; il avait foncé dans le pare-brise. Il était encore assis, la tête renversée, mais sa bouche et ses yeux étaient grand ouverts. Je tâtai son pouls, sur son cou et ses poignets, je le giflai, il était mort. Je lui en voulais un peu d'être mort avant que j'eusse pu le tuer. Mais j'étais néanmoins plus calme.

Je me souvins alors du motard qui devait encore gésir sur la route. J'allai voir comment il se portait. Comme d'habitude au Cambodge, personne n'était allé l'aider, et il y avait peu de badauds, car nous étions hors de la ville, presque sur une route de campagne. Le motard portait un casque, mais je m'aperçus aisément que c'était une fille. Elle était couchée sur le dos. J'enlevai le casque aussi lentement que je le pus, et je poussai un cri de stupéfaction et de dépit. C'était Tuoc, la meilleure amie de Piao. Que faisait-elle là ? Peut-être que Piao l'avait envoyée chez Wan pour savoir si je m'y étais vraiment rendu, et si je l'avais tué. Piao était adroite, et n'aurait pas voulu revenir avant d'être certaine de n'être mêlée à aucun drame.

Par bonheur, elle n'était pas morte. Je m'en assurai rapidement en prenant son pouls. Je la giflai aussi et elle ouvrit les yeux doucement. Je réussis ensuite à arrêter une voiture et je la conduisis à l'hôpital. J'étais assez heureux, en conduisant Tuoc à l'hôpital, d'avoir trouvé une bonne raison de ne pas être sur les lieux de l'accident quand la police arriverait. Car je voulais revoir Piao; pour Wan et Tuoc, le drame était fini, mais pour moi, il ne faisait que commencer. Je retournai donc chez la tante, et comme je m'y attendais, Piao s'y trouvait encore. Elle était anxieuse, et fronça les sourcils en voyant que mes vêtements étaient sales et même un peu déchirés.

- Que s'est-il passé, s'écria-t-elle ?

- Je l'ai vu.

- Et alors ?

- Alors, il n'y a plus aucune raison pour que nous n'habitons plus à nouveau ensemble.

- Que veux-tu dire ? me demanda-t-elle avec inquiétude. Il m'abandonne, il veut que je revienne vers toi ?

- Non, il est mort.

- Que dis-tu là ? cesse de faire de si vilaines blagues.

- Ce n'est pas une blague. Il est mort, mais je ne l'ai pas tué. Je serai peut-être embêté par la police, mais je n'irai pas en prison. Je suis libre, tu m'aimes, et je veux qu'on vive ensemble, cette fois pour de bon.

Vous croyez, et vous avez raison, que je suis irrécupérable, que toutes les trahisons de Piao ne parviendront jamais à me guérir, et que, comme l'amour dans la nature, mon amour est immortel. C'est vrai, même quand je serai un ange, je ne volerai d'un nuage à l'autre que pour répéter aux autres anges que j'ai aimé Piao. Et quant à elle, ira-t-elle au ciel ? Il est probable que non, mais s'il y a un Dieu vraiment si bon, il gardera dans l'univers un petit coin pour elle, où elle pourra expier toutes ses mauvaises décisions sans trop souffrir. Un coin où elle sera seule, et où je lui manquerai autant qu'elle me manquera.

Elle blêmit et fit quelques pas à reculons. Il était difficile de savoir si elle remerciait la providence de revenir avec moi, poussée par la fatalité, ou si elle regrettait l'homme qui lui avait donné récemment une vie tranquille et routinière. Il entraînait probablement dans son âme tourmentée quelque chose de ses deux sentiments.

Notre vie redevint donc ce qu'elle avait été, encore une fois. Je réussis même, incroyablement, à retrouver cette insouciance qui avait bercé mes premiers mois avec Piao. J'avais Piao, et chaque

seconde avec elle était toujours un délice. Je me suis parfois demandé par la suite si toutes ces aventures n'avaient pas aiguillonné mon amour, et si une vie calme et monotone n'aurait pas fini par m'éloigner d'elle. Mais je crois que non, et que mon amour pour elle ne dépendait que d'elle, sans égard pour les événements. Quoi qu'il en soit, j'eus de nouveau quelques semaines de bonheur. Un étranger aurait peut-être cru en regardant par la fenêtre qu'il ne se passait rien d'extraordinaire chez nous. Il aurait eu tort, car où que ce soit au monde, jamais bonheur fut plus intense. Ce n'est rien de moins qu'un miracle qui avait lieu tous les jours dans notre maison. Jamais la moindre querelle, jamais la moindre bouderie. Ni ennui, ni soucis. Je dis miracle, mais non, c'était bien au contraire l'amour normal, l'amour tel qu'il doit être. Mais pourquoi est-il si rare ? Il me semblait vivre enfin la vie pour laquelle j'étais né.

Un matin que nous étions tous les deux au lit, sans avoir aucun plan pour la journée, mais assez certain, pour ma part, d'y rester encore longtemps, Piao me demanda si j'avais encore son amulette.

- Bien certainement, lui répondis-je un peu surpris, tout ce qui vient de toi m'est sacré. Mais tu sais comme je ne supporte ni les colliers, ni les bagues, ni rien de la sorte, je ne veux pas même porter une montre.

- Va la chercher, me dit-elle. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue.

Aussitôt je me lève et je vais fouiller dans quelques vêtements que j'avais déposés par terre dans un coin de la chambre. Ce n'est pas que la chambre était sans meuble, mais vivre en pays étranger, comme un touriste perpétuel, m'avait fait délaissé rapidement quelques bonnes manières, comme celle de ranger ses vêtements, qui est toute attachée à la vie sédentaire. J'avais caché l'amulette dans une chaussette. Mais après quelques instants, je n'en trouvai aucune, elles avaient toutes disparues. Je cherchai aussi dans mon sac, elles n'y étaient pas davantage. Je commençais à être inquiet et je demandai à Piao si elle savait où étaient mes chaussettes. Elle me répondit que deux jours plus tôt elle avait porté tous mes sous-vêtements à la buanderie.

- Quoi, m'écriai-je, les propres comme les autres ?

Elle n'avait pas fait attention, et les avaient tous fait nettoyer. Elle ajouta qu'on les avait rapporté, qu'ils étaient dans un sac en plastique, et que le sac était sans doute dans le salon. Je m'y précipitai, le sac était sur une table. Je le déchirai précipitamment et étalai son contenu sur la table. Je palpai toutes les chaussettes, je les retournai. Aucune amulette. Ah, malheur, m'écriai-je, j'ai déjà perdu le plus cher objet que Piao m'ait donné ! Perdre de l'or n'était rien, c'était perdre un cadeau de Piao qui brisait mon cœur. Piao fut un peu fâchée, et elle me reprocha de l'avoir cachée dans un endroit aussi singulier. Je lui promis de la remplacer très rapidement par une amulette identique. Cette anecdote est peut-être l'événement le moins anodin qui se produisit à cette époque; jugez si notre bonheur était simple et constant ! Je crus cependant qu'il était de mauvais augure, et effectivement notre bonheur dura peu.

Je me souviendrai toute ma vie des soirées que nous avions sur le patio, à boire un verre de vin ou de cognac tranquillement, entouré du chant des grillons. C'est le plus beau moment de ma vie. C'est en quelque sorte mon lac St-Pierre.

Nous vécûmes encore ensemble, comme je le souhaitais, pendant presque six mois; elle ne me parla pas une fois de son passé, ni de l'Allemand, ni de Wan. Sa meilleure amie guérit rapidement, et elle venait souvent nous voir à la maison, qui était la même qu'auparavant. Elle avait fini par rencontrer un homme bon, et ne traînait plus au Muoc Moc.

Pendant six mois, j'aurai vraiment vécu, non seulement avec Piao, mais la vie avec Piao telle que nous aurions dû l'avoir dès le début, si nous n'avions pas été tous les deux si sots; une vie sans inquiétude, sans bar, sans amant. Oui, je me blâme aussi, car j'aurais dû faire les choses autrement, et la retenir près de moi de toutes les façons possibles, sans me soucier de sots principes. Mes principes étaient aussi sots que les siens. Mais au moins, j'aurai eu plusieurs mois

de félicité, ce qui est déjà beaucoup dans la vie d'un homme. Elle croyait n'avoir absolument aucune séquelle de son accident, mais elle faisait erreur.

Un jour – c'était donc à peu près six mois après notre ré-installation – elle commença à avoir de violentes douleurs au thorax. Après seulement quelques jours, elle était déjà alitée. Elle semblait avoir subitement perdu la volonté de vivre, et ce n'est qu'avec peine que je réussis à la convaincre d'aller à l'hôpital. On fit des tests, et on nous promit de trouver ce qu'elle avait. Quelques jours plus tard, je reçus un coup de téléphone. Comme pour éviter d'avoir à annoncer une mauvaise nouvelle en personne, le médecin qui avait examiné Piao avait préféré téléphoner. On avait trouvé ce qu'elle avait, il n'y avait aucun remède et elle allait sans doute mourir bientôt. Je me souviens qu'après avoir entendu cette fatale sentence, je laissai tomber le téléphone et je restai dans un état d'abattement indescriptible, pendant ce qui fut peut-être plusieurs minutes, ou plusieurs secondes, je ne saurais le dire. Quand je revins à moi, je m'aperçus que mes joues étaient pleines de larmes et je maudis cette ridicule poursuite qui avait causé l'accident. Il me restait à informer Piao, qui ne quittait alors presque plus le lit. Comme on passe rapidement du plus grand bonheur au plus affreux désespoir ! Je n'aurai donc passé, en tout et pour tout, que quelques mois avec la femme de ma vie, et pourtant il me semble maintenant que ces courts moments remplissent ma vie en entier, et que s'il fallait la résumer, il serait inutile de mentionner autre chose. Elle était couchée sur le lit, avec son visage plus pâle que d'habitude, et son joli corps un peu maigre, car elle ne voulait plus manger. La lumière dans la chambre était douce, car j'avais tiré les rideaux pour lui épargner la chaleur du soleil. Elle tourna la tête vers moi en me voyant entrer.

- Qui étais-ce ? me demanda-t-elle.

J'hésitai à répondre, mais à quoi bon lui cacher une vérité qu'elle devinait déjà trop ? Pourquoi attendre qu'elle soit trop faible pour réaliser ce qui arrive, alors que la fin était si proche ?

- C'était un médecin. Je crains que ton état ne s'améliorera pas.

Elle tourna la tête de l'autre côté, et je devinai que c'était pour me cacher ses larmes. Mais elle eut la force de me demander, avec une voix aussi neutre qu'elle le pouvait, combien de temps elle avait.

- Je ne sais pas, mais pas beaucoup selon le médecin.

- Je sentais bien, me dit-elle, que c'était fini. J'avais espéré un peu, mais je n'y croyais pas vraiment. Je ne suis pas née pour être heureuse et avoir une vie normale. Merci d'être resté avec moi, malgré toutes mes infidélités. Sans toi, je n'aurais pas connu un seul moment vraiment heureux dans ma vie.

- Non, non, c'est moi qui te remercie, m'écriai-je en me jetant sur le lit. Qu'importe maintenant toutes nos erreurs; j'ai été aussi sot que toi. Je suis encore plus à blâmer; c'était à moi à t'arrêter, à moi à t'obliger d'être heureuse.

Nous ne dûmes plus rien pendant de longues minutes, et je sentais plus que jamais que nos deux âmes étaient réunies pour l'éternité. Elle prenait ma main dans la sienne, et je n'osais à peine la regarder, comme s'il y avait une limite à la tristesse qu'un homme peut supporter, et que je risquais de mourir sur le champs.

- Ne m'oublie pas trop rapidement, me dit-elle enfin.

Je ne répondis rien à une si folle demande. Elle mourut deux jours plus tard, pendant la nuit.

Antoine cessa de parler et cacha son visage dans ses mains. Il demeura chez moi quelques jours, puis m'annonça qu'il allait partir. Il partit un matin, très tôt, en apportant presque rien avec lui. Je ne l'ai jamais revu.

Fin